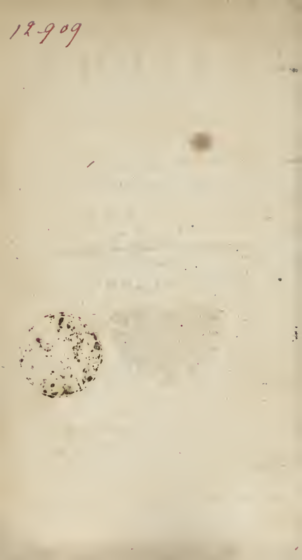




NOUVELLE PRATIQUE DES MALADIES AIGUES, ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT DE LA FERMENTATION DES LIQUEURS.

Par DANIEL TAUVRY,
Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, ruë S. Jacques, proche la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

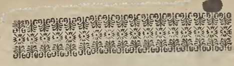


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le ſecond Tome.

CHAP. I. DEs *Fiévres continuës.* pag. 1
Ch. II. *Des Synoques.* 8
Ch. III. *De la Synoque putride.* 33
Ch. IV. *Du Cauſus.* 43
Ch. V. *De la quotidienne continuë.* 60
Ch. VI. *De la Fiévre quarte continuë.* 67
Ch. VII. *Des Fiévres irregulieres ou compoſéees.* 71
Ch. VIII. *Des Fiévres ſymptomatiques.* 80
Ch. IX. *Des Fiévres lentes & hectiques.* 94
Ch. X. *Des Fiévres catharrales & autres ſymptomatiques.* 117
Ch. XI. *De la Fiévre de lait.* 133
Ch. XII. *Des principaux ſymptomes*

qui arrivent dans les Fiévres continuës ; & premierement des Affections soporeuses. 153
Ch. XIII. *Des Affections convulsives.* 149
Ch. XIV. *De la Phrenesie & du Delire.* 152
Ch. XV. *De l'Esquinancie.* 158
Ch. XVI. *De la Pleuresie & Peripneumonie* 170
Ch. XVII. *Du Hoquet & du Vomissement.* 189
Ch. XVIII. *Des Diarrhées & Coliques.* 219
Ch. XIX. *De la suppression d'Urine* 249
Ch. XX. *Des Observations sur les Fiévres continuës & symptomatiques.* 255
Ch. XXI. *Des Fiévres malignes.* 284
Ch. XXII. *Des Bubons.* 332
Ch. XXIII *Du Charbon.* 337
Ch. XXIV. *Des Parotides.* 343
Ch. XXV. *De la petite Verole & Rougeole.* 346
Ch. XXVI. *Des Taches pourprées.* 390
Ch. XXVII. *De la Fiévre de Hongrie.* 404
Ch. XXVIII. *Des Observations des Fiévres malignes.* 414



NOUVELLE PRATIQUE DES MALADIES AIGUES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Des Fiévres continuës.



IL y a deux ſortes de fiévres continuës : les unes ſont avec redoublemens, les autres marchent d'un pas égal. Celles qui ont des redoublemens, les ont tous les jours, ou de deux jours l'un, ou le quatriéme jour; ou bien ont des redoublemens dereglez ; & l'on les appelle comme les intermittentes

quotidiennes, tierces, quartes ou fiévres dereglées continuës. Nous allons commencer par celles qui n'ont point de redoublemens, parce qu'elles paroissent plus simples.

Caractères. La fiévre éphemere est celle où l'on voit une chaleur douce & sans acreté, qui est également répanduë partout le corps: ordinairement elle vient tout d'un coup sans estre précedée d'aucun degoust, de frisson, de lassitude ni de bâillemens, mais elle est produite immediatement par quelque cause externe, comme par l'exercice, le mouvement, l'ardeur du Soleil ou la débauche: le pouls est plus viste & plus frequent que de coûtume: mais il est toûjours grand, égal & reglé. L'urine se change peu, la respiration devient assez viste: cependant quand cette fiévre vient aprés des jeûnes, des indigestions, par un grand froid, ou enfin par une grande crainte, le pouls devient plus languissant, la respiration plus tardive, il n'y a aucune inquietude, ni même aucunes douleurs.

Causes externes. Cette fiévre a coûtume d'estre produite par l'ardeur du Soleil, par le travail, les lassitudes, l'exercice violent,

les veilles, les jeûnes, les études, les applications d'esprit, la colere, les soins, la tristesse, l'ivrognerie, & ce qui est plus mauvais par l'indigestion des alimens solides ou liquides, soit qu'on en ait trop pris ou qu'ils fussent de mauvaise qualité : par exemple, certe fiévre arrive souvent pour avoir trop beu de liqueurs, & quelquefois aussi pour avoir trop mangé de fruits qui ne sont pas meurs : elle vient aussi quelquefois par des glandes qui croissent dans les aines, aprés de grandes fatigues : ce qui cause des douleurs qui excitent une fiévre passagere. Il est encore fort ordinaire qu'elle soit causée par une suppression de mois, ou parce qu'une sueur a esté empêchée soit par une boisson froide ou par le bain ou par l'air froid. De plus il est certain qu'elle suit toûjours ou du moins souvent toutes sortes de grandes douleurs, soit qu'elles soient produites par des playes ou des inflammations.

Par toutes ces causes il se fait des fermentations dans le sang, qui quoique plus violentes, que celles qui arrivent d'ordinaire, ne changent pas beaucoup sa tissure : ainsi les mouvemens *Explication.*

du corps, l'ardeur du Soleil, &c. ne peuvent causer qu'un mouvement & une ebulition dans le sang qui doivent cesser en vingt-quatre heures, si le sang ne contient point de parties heterogenes ou de principes trop exaltez. Il est vrai que celles qui viennent par l'usage des fruits qui ne sont pas meurs, ou par l'ivrognerie, ou par l'empêchement de la transpiration peuvent durer plus long-temps, parce que toutes ces causes mêlent ou retiennent quelques parties heterogenes dans la masse du sang. Si cependant le malade est d'une bonne constitution, les principes de la masse du sang ne reçoivent aucune exaltation, & il se délivre par quelques fermentations des parties heterogenes qui s'y estoient mêlées: ce qui cause une fiévre ephemere qui dure malgré son nom plusieurs jours: mais il ne se fait aucune exaltation des principes qui composent la masse du sang. Le peu d'irritation qui peut estre causé par l'augmentation de l'effervescence du sang ne rend pas le pouls inégal, puisqu'elle est également répanduë dans la masse du sang; c'est donc de là que depend l'égalité du

pouls, & les principes eſtant un peu exaltez, l'urine paroiſt peu changée.

Cette fiévre n'a pas coûtume de durer plus d'un jour : cependant pour en porter ſon jugement avec ſolidité, l'on doit attendre que la journée ſoit paſſée : car quand elle continuë, il ſe fait une ſynoque ſimple, c'eſt à dire, une fiévre éphemere de pluſieurs jours, qui eſt beaucoup plus dangereuſe ſi elle eſt accompagnée de bubons : car toutes les fiévres qui en ſont accompagnées ſont mauvaiſes, excepté celles qui finiſſent en vingt-quatre heures, & qui ne ſont, pour ainſi parler, produites que par la violence de la douleur. Enfin celles qui ſuivent les indigeſtions changent plûtoſt les parties de la maſſe du ſang : de ſorte que ces fiévres ſont plus aiſément ſuivies de ſynoques ſimples ou putrides ; & comme par la continuation de la fermentation les principes du ſang peuvent s'exalter, il n'eſt pas étonnant que dans les corps cacochimes ces fiévres ſoient ſuivies d'autres maladies : particulierement quand elles ſont précedées de friſſon ou de tremblement, qui montrent les *Prognoſtics.*

mauvaises dispositions des matieres.

Guerison. Cette maladie demande à estre traittée d'une differente façon suivant la diversité de ses causes : ainsi celle qui vient par la colere, l'ardeur du Soleil ou d'autres causes qui remuent pour un moment le sang, se guerit par le repos & par une façon de vivre rafraichissante & humectante ; & si l'on trouve que le desordre soit grand ; on doit tranquilliser l'esprit & en venir à la saignée & aux lavemens ; mais quand elle vient par un empêchement de l'insensible transpiration à cause d'un air froid qui suit un violent exercice ou une grande chaleur, on doit s'attacher aux sudorifiques principalement vers le declin de la fiévre, afin que la matiere qui a esté retenuë puisse estre repoussée au dehors. L'on ne doit pas pourtant se servir de sudorifiques tres-chauds & violens : mais seulement de ceux qui peuvent remuer & dissoudre doucement le sang, comme de bouillons chauds, de vin subtil, de diaphoretique d'antimoine, ou bien d'eau de scabieuse, de genievre, de chardon benit, d'*ulmaria*, &c.

Quand elle vient par le travail & le

jeûne; on se doit servir de repos & de bonne nourriture, c'est à dire de bon suc de facile digestion, & qui engendre peu d'excremens.

Quand elle vient de tristesse, on doit rejouïr le malade & le divertir; quand elle vient par le defaut de sommeil, on doit tâcher de le procurer; quand elle vient par la force des douleurs, on doit se servir d'anodins, de narcotiques, & quelquefois de saignées.

Toutefois si cette maladie se trouve dans un corps cacochime, on doit en venir à la purgation: principalement si l'on découvre qu'il y ait abondance de matiere dans les premieres voyes: pour lors il faut suivre les indications que la Nature nous montre, soit par haut soit par bas, de crainte que la matiere qui y est contenuë ne passe dans le sang. C'est par cette raison qu'aprés les debauches, les yvrogneries & les indigestions qui ont précedé ces fiévres, l'on donne des lavemens. L'on ordonne un regime de vivre severe au malade, & quelquefois les emetiques ou les purgatifs, suivant que la matiere est dans le ventricule,

ou qu'elle eſt déja paſſée dans les boyaux : mais ſur tout on ne doit pas donner ces ſortes de remedes, ſinon ſur la fin des vingt-quatre heures, parce que quelquefois elle finit d'elle-même ; on peut cependant donner quelques lavemens.

CHAPITRE II.

Des Synoques.

LOrſque la fiévre ephemere continuë, elle devient ſynoque, qui n'a ni intermiſſion, ni remiſſion, ni redoublement, juſqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait terminée : cependant le malade eſt quelquefois plus mal dans les jours impairs : mais comme l'augmentation ou la diminution de la maladie ne vient pas tout d'un coup, les Medecins n'ont pas coûtume de leur donner le nom de redoublement ou de remiſſion. Cette fiévre a à peu prés les mêmes cauſes que la fiévre ephemere, mais un peu plus violentes : la peau eſt molle, & quoique chaude, l'on n'y ſent rien de brûlant : au con-

Caracteres.

traire elle est un peu humide : on a des douleurs & des pesanteurs de teste, la face est rouge, quelquefois le malade est endormi : on voit un mouvement sensible dans les arteres des temples, on sent dans les bras & dans les jambes une lassitude qui fatigue : ainsi on doit considerer cette fiévre comme une ephemere qui est produite par des causes un peu plus violentes, qui produisant une plus grande fermentation dans le sang, ou qui rencontrant des humeurs plus propres à fermenter, y causent des alterations plus considerables : c'est pourquoy aprés les lassitudes douloureuses & les degousts dans un corps bouffi & grossier, les fiévres ephemeres ont coûtume de les produire, parce qu'en exaltant les principes de la masse du sang, elles donnent lieu aux fermentations qui les suivent.

Division L'on a coûtume de diviser les fiévres synoques en trois : mais cette division ne s'accorde pas avec l'experience : car celle qui diminuë toûjours depuis son commencement, ne peut estre qu'une fiévre ephemere : puisque les fermentations ne viennent pas tout d'un coup à leur periode, mais elles sem-

blent s'augmenter peu à peu ; de sorte que celles qui ont passé le commencement, l'augmentation, la vigueur, & qui commencent à diminuer en vingt-quatre heures, doivent estre de veritables ephemeres.

L'on compte deux autres especes de synoques qui ne me paroissent pas de beaucoup mieux fondées que la premiere ; car celle qui va, dit-on toûjours en augmentant, doit avoir un état de vigueur ou de consistence, & diminuer peu à peu comme toutes les autres maladies ; & celle qu'on dit marcher d'un pas égal, ne laisse pas d'avoir un commencement, une augmentation & une fin.

Mais il faut avoüer qu'il y a quelques-unes de ces fiévres qui s'allument d'abord par l'exaltation des principes propres à fermenter ; & comme ils sont en une tres-grande quantité, le Medecin voit d'abord la maladie en sa vigueur qui dure long-temps. Il y en a une autre qui s'engendre par une grande abondance de levains ; mais comme ils sont enveloppez dans des matieres embarassantes, qui les empêchent d'agir, ils ne se developpent

que peu à peu, de sorte que la fiévre paroist de jour en jour s'augmenter pendant un temps considerable.

Explication. Toutes ces fiévres viennent sans une grande alteration des parties du sang : elles continuënt souvent jusqu'au quatre & au sept; mais lorsqu'elles passent ces temps-là, elles rendent la masse du sang plus acre par l'exaltation de ses principes : c'est de là que viennent les fiévres putrides, les fiévres ardentes, &c. Elles finissent ordinairement par la sueur ou par un saignement de nez.

Prognostic. Celle qui paroist diminuer dés son commencement doit estre comptée pour une ephemere des plus legeres, comme nous avons déja dit. Celle qui vient tout d'un coup dans la vigueur, & qui s'y maintient, est un peu plus perilleuse ; quoi qu'elle le soit moins que celle qui paroist tous les jours s'augmenter : car souvent elles donnent lieu aux fiévres ardentes ou putrides par l'exaltation des principes du sang. C'est ici qu'on pourroit repeter la plus grande partie des choses que nous avons dites en parlant des Crises & des Prognostics : car ces sortes de fiévres ont toûjours des changemens considerables

ſoit critiques, ſoit ſymptomatiques; & outre les évacuations, il ſe fait quelquefois des depoſts ſur des parties nobles; mais entre tous les accidens qui y arrivent, le plus conſiderable ſans doute, eſt la fluxion qui précede la mort dans pluſieurs fiévres. C'eſt une eſpece de cathare ou de cours d'humeurs qui vient de la teſte par les jugulaires & qui tuë en peu un malade, parce que cette humeur eſt portée avec le ſang dans les parties qui ſervent à la reſpiration, & particulierement dans le poumon; & comme ceux qui meurent dans ce ſymptome ont apparemment quelques polypes qui ſe detachent par le cours & le mêlange de cette humeur avec le ſang, Kerkrin a penſé que les polypes qu'on trouvoit quelquefois dans leurs vaiſſeaux aprés leur mort, naiſſoient en un moment par le cours de cette humeur: ce qui cependant paroiſtra tres-déraiſonnable, ſi l'on fait refl.xion à la nature du polype, qui eſt une chair dure & compacte qui a des attaches avec le cœur & avec les vaiſſeaux. Deplus il ne faut pas s'étonner ſi ces ſortes de fluxions arrivent ordinairement dans ces ſortes de fiévres à ceux qui ont des

polypes ; car la masse du sang qui est disposée à la coagulation, s'arreste en certaines parties ; de sorte que quand elle se fait jour par son propre poids & par la fermentation, elle doit beaucoup causer de fracas ; & même quand il n'y auroit point de polypes, elle pourroit séjourner dans les vaisseaux capillaires du poumon, & y causer un empêchement de la circulation.

Je suis fort étonné de ce que Morton avance, que toutes les fiévres synoques sont malignes & beaucoup plus dangereuses, que toutes les autres fiévres continuës qui ont quelque remission, fondé sur son principe que leur venin est plus fort, ou égal à la force des esprits animaux ; de sorte que suivant cet Auteur, ces fiévres ne peuvent guerir qu'en changeant de nature, c'est-à-dire, en devenant avec remission ou intermission, afin de donner lieu à l'action de son antidote, qui est le quinquina : mais comme ce systême n'est point confirmé par l'experience, je croi qu'il est inutile d'apporter des raisons pour le combattre ; j'ajoûterai seulement que la vitesse du pouls, la chaleur de la peau, les inquietudes, &c.

marquent bien que les esprits ne sont pas mortifiez & abatus, comme il le prétend.

Guerison. Les diverses indications qu'on doit avoir pour guerir cette maladie, se doivent tirer de ses differentes causes, à peu prés comme dans la fiévre ephemere; cependant comme elle demande des remedes un peu plus puissans, il faut décrire la maniere de la guerir methodiquement.

Il faut d'abord diminuer la fermentation du sang, de crainte que quelques vaisseaux ne se rompent, ou qu'il ne se fasse quelques dépoſts dans quelques parties internes.

Secondement, s'il y a quelque matiere heterogene contenuë dans les premieres voies, ou si la fermentation du sang y en jette peu à peu, il faut doucement l'évacuer; soit avec des lavemens, soit avec quelques petits purgatifs, qui n'ont pas cependant ici beaucoup de lieu, si ce n'est sur la fin de la maladie, à moins que cette fiévre n'ait esté precedée par une indigestion, un grand usage de fruits, l'yvrognerie, ou qu'enfin par quelque cause que ce puisse estre, il n'y ait quelques matieres

étrangeres, corrompues ou fermentantes dans l'estomac ; car pour lors il faut d'abord donner un émetique pour tirer cette matiere par la voie la plus courte & la plus facile.

L'on voit par-là combien il est necessaire de considerer les causes qui ont precedé cette maladie, si on la veut guerir ; & comme dit Hippocrate dans ses Epidemies, l'on doit rechercher avec soin quelle a esté la premiere occasion de la maladie ; ce qui paroist encore plus constant, si l'on se donne la peine de lire quelques Observations de maladies. Il me souvient d'en avoir lû une rapportée par *Zechius*, d'un enfant, qui pour avoir eu le filet coupé, & pour n'avoir pas esté tenu dans une situation commode à laisser sortir le sang de sa bouche, en avala une grande quantité, & fut pris d'une fiévre continue, accompagnée d'accidens considerables. Il fut gueri seulement par l'usage des lavemens & de l'huile d'amandes douces ; ce qui luy fit rendre par haut & par bas plusieurs grumeaux de sang. *Observation.*

Quand au contraire cette fiévre vient par l'empêchement de l'insensible transf-

piration : comme par exemple, pour eſtre tombé ou s'eſtre baigné dans l'eau froide aprés un grand mouvement, comme Fabrice Hildan en rapporte plufieurs exemples, cent. 1. ob. 95. On doit ſe ſervir de medicamens qui facilitent doucement la tranſpiration ; cependant cela ne doit point faire negliger les ſaignées & les autres remedes.

Autres obſervations.

La façon de vivre doit eſtre rafraichiſſante & humectante ; ſans aucuns alimens ſolides ; l'on doit même éviter ceux qui nourriſſent, parce qu'ils excitent toûjours quelques fermentations qui augmentent celles qui ſont dans le ſang : ce n'eſt pas qu'il faille imiter Galien, qui donnoit à ſes malades de l'eau pure juſques à ce qu'ils devinſſent pâles & tremblans ; car quoique l'eau ſimple ſoit fort profitable à ceux qui ſont jeunes & vigoureux, cependant quand on en donne une quantité ſi prodigieuſe, elle peut ruïner un eſtomac ; & pour ainſi parler, détruire le *tonus* de ſes fibres : Elle ne diſſout que quelques parties ſalines du ſang : Elle coagule ſes parties ſulphurées & huileuſes, de ſorte que le ſang ne retient plus

Erreur de Galien.

plus sa consistance ordinaire, ses parties ne se trouvent plus si bien mêlées ; en un mot, quelquefois la cachexie, l'hydropisie ou d'autres maladies chroniques, sont des suites d'un rafraichissement extraordinaire.

Il n'est pas besoin de repeter ce qui est commun à toutes les fiévres, & ce que nous avons dit ailleurs : Comme par exemple, que le malade se tienne de repos, qu'il parle le moins qu'il sera possible, qu'il ne soit point exposé à une lumiere trop vive, &c. parce que toutes ces choses remuent les esprits, & augmentent les fermentations.

Je ne croy pas non plus qu'il soit à propos de mêler beaucoup de plantes dans les ptisannes ; car les sucs de ces vegetaux qu'on mêle à l'eau simple, sont capables, en passant dans le sang, d'entretenir beaucoup les fermentations qui s'y passent, principalement lors que les plantes sont encore vertes, & que leurs sucs n'ont point souffert une espece de fermentation dans les fibres qui les contenoient, ou bien lorsqu'on y met des graines qui retiennent toûjours les principales parties fermentatives de la plante. J'ajoûte qu'on fait

encore beaucoup plus mal lorſqu'on mêle les incraſſans ; comme la ſemence de lin, la racine de guimauve, &c. qui outre les fermentations qu'elles peuvent exciter, communiquent à la boiſſon des parties gluantes qui rendent le ſang plus épais, & en empêchent, pour ainſi parler, la dépuration. Mais entre les choſes qui doivent eſtre mêlées à l'eau, l'on doit particulierement choiſir quelques ſels mixtes ; comme le nitre purifié, le nitre antimonié, le tartre ſoluble, & d'autres ſels de même nature qui ont la vertu de rendre l'eau plus facile à paſſer, de fortifier les fibres de l'eſtomac, de diſſoudre les parties gluantes qu'ils rencontrent, & qui domptent ou corrigent les parties volatiles trop exaltées ; cela fait que la ſoif s'appaiſe plus aiſément, que la chaleur & l'ardeur qui ſont répandues par tout le corps, ſe moderent & s'adouciſſent. *Prenez, par exemple, trois livres d'eau de fontaine, un gros de nitre antimonié, & un peu de regliſſe ;* qu'on batte le tout enſemble, & que cela ſerve de priſanne au malade pour en boire autant qu'il voudra.

Lorſque la ſoif eſt violente, & qu'on

craint la trop grande fermentation des liqueurs, l'on donne quelques acides pour corriger les sels acres volatils ; on les mêle, par exemple, à l'eau simple jusqu'à une agreable acidité : Il est indifferent qu'on tire ces acides des vegetaux ou des mineraux ; il semble que dans les fiévres qui n'ont rien de malin, ceux des vegetaux sont plus convenables pour des raisons que nous dirons dans la suite.

Le malade estant reduit à la prisanne & aux bouillons, doit prendre souvent des lavemens, soit qu'on les fasse avec la décoction de chicorée, de laitue ou d'autres herbes rafraichissantes, & qu'on y mêle du miel, ou qu'on n'y en mêle point ; entre les miels qu'on peut mêler, l'on doit preferer le miel violat, ou d'autres miels rafraichissans, quoique ces sortes de choses ne soient pas d'une grande consequence.

Lorsqu'on en vient à la saignée, on doit beaucoup considerer l'âge & la saison ; ainsi dans les vieillards, & vers l'Automne, l'on ne doit pas les faire si abondantes, & jamais l'on ne les doit porter dans ces Regions jusqu'à la défaillance & à la syncope, comme

faisoit Galien, à moins que ce ne soit dans des sujets qui y tombent aussi-tôt qu'on leur ouvre la veine : l'on ne doit donc saigner qu'autant qu'on le juge necessaire, pour temperer la trop grande fermentation du sang ; & encore doit-on bien prendre garde que le malade n'ait pris depuis peu aucune nouriture ; & l'on peut resaigner tout autant de fois qu'on voit que la fermentation du sang s'allume trop, & qu'on craint quelque dépost dans les parties interieures, ou quelques ruptures des vaisseaux, de sorte qu'on est presque toûjours obligé de recourir à la saignée, & même plusieurs fois dans cette maladie, pour empêcher, prevenir ou diminuer le délire, la difficulté de respirer & plusieurs autres accidens.

Le choix des veines est tout-à-fait inutile, à raison de la fiévre ; mais les accidens nous obligent quelquefois de choisir les unes plûtost que les autres ; ainsi l'on saigne au pied dans le delire, & lorsque les mois sont supprimez, ou qu'ils coulent peu ; au contraire l'on saigne du bras dans les affections de poitrine : ce que nous prouverons par

plusieurs raisons dans la suite, en parlant des symptomes.

Quoique les saignées qu'on fait jusqu'à perte de connoissance, soient souvent suivies de vomissemens ou de déjections bilieuses, toutefois il ne s'en faut jamais servir, puisqu'on voit quelquefois, qu'au lieu d'une foiblesse, le malade meurt : l'on peut même dire que ces sortes d'évacuations ne sont point utiles, & qu'elles apportent de trés fâcheux accidens, comme nous dirons en parlant des syncopes.

Si la fiévre vient de quelque matiere contenuë dans le ventricule, l'on peut se servir immediatement aprés la saignée, de vomitifs legers ; & l'on connoist s'il y a quelque matiere par la recherche des causes exterieures, par l'amertume de bouche, la couleur blanchâtre de la langue, les envies de vomit, par une élevation sans douleur du ventre. Pour lors quelques grains de tartre émetique dans un bouillon, emportent la fiévre, en évacuant la matiere qui l'entretient, lorsqu'on les donne dans le commencement de la maladie, & auparavant que la fiévre soit fort allumée.

Par la même raiſon, ſi l'on connoiſt par les cauſes externes, par de petites diſpoſitions au flux de ventre, par ſon élevation ſans douleur, par des bruits dans le ventre, ou par d'autres ſignes, qu'il y a beaucoup de matiere contenuë dans les boyaux, l'on peut ſe ſervir des purgatifs, pourvû qu'on ſe ſerve de ceux qui ſont capables de diminuer plutoſt que d'augmenter la fermentation du ſang; tels ſont le ſel vegetal & policreſte, le petit lait, la mouëlle de caſſe, les tamarins, le ſirop de pommes compoſé, &c. ou bien *prenez deux gros de ſené, & la moitié d'un citron coupé par morceaux, avec une once de manne, verſez deſſus un demi-ſeptier d'eau bouillante, fermez le vaiſſeau, entretenez doucement la chaleur, & paſſez le tout; ou bien prenez une livre de petit lait, faites bouillir dedans une once de tamarins & deux onces de manne, paſſez par un linge & en faites deux Potions pour prendre une heure l'une aprés l'autre*; mais comme ces ſortes de remedes contiennent beaucoup d'acides, il eſt bon de s'en abſtenir ſi l'on peut: Et enfin ſi la fermentation n'eſtoit point trop grande, l'on pour-

roit ordonner une infusion de séné avec le sel vegetal & la manne.

Lorsqu'on a évacüé les premieres voies, l'on peut pour diminuer la fermentation, se servir des Precipitans, comme d'yeux d'écrevice, de diaphoretique mineral, d'antihectique de Poterius, de son stomachique, de besouard mineral, de sel de tartre, de tartre folié & d'autres alkalis fixes.

Doute. Quelqu'un s'étonnera peut-estre, de ce que les alkalis fixes & les aigres, corrigent quasi également les sels volatils acres, & de ce qu'ils diminuent les fermentations; cependant l'experience confirme cette verité. Je croi que les uns & les autres peuvent détruire la proportion qui se trouve entre les sels qui sont *Solution.* dans le sang: & comme il faut une certaine proportion dans quelques liqueurs, pour y exciter une fermentation, comme l'on peut voir en mêlant l'esprit de vin avec l'esprit de nitre; il s'ensuit que les uns & les autres peuvent diminuer la fermentation du sang, en diminuant & changeant cette proportion. De plus, l'on peut dire que les acides corrigent les sels alkalis vo- *Action des acides.* latils, en les fixant & faisant avec eux

une espece de sel ammoniac, & en rapprochant & coagulant les parties huileuses qui sont trop exaltées; ces sortes de remedes agissent promptement, mais ils n'aident que bien peu à l'évacuation des matieres heterogenes : au contraire les alkalis fixes dissoudent les parties terrestres & sulphurées, ce qui fait qu'ils se mêlent davantage avec les alkalis volatils actes, & que les acides volatils qui fermentent avec eux, s'y absorbent & s'y joignent plus facilement : il arrive même qu'ils se mêlent mieux aux serositez, parce que les souphres qui les enveloppoient sont plus écartez ; ainsi cette matiere passe plus aisément par la voye des sueurs ou des urines. S'il y a donc peu de matiere acre dans le sang, mais qu'on craigne quelque desordre de son grand mouvement, l'on se sert plutost des acides ; mais au contraire, lorsqu'on soupçonne qu'il y a beaucoup de matiere heterogene dedans, mais qu'elle n'est pas dans un mouvement fort rapide, l'on se sert plus seurement des precipitans & des alkalis fixes ; l'on peut connoistre l'un de ces états d'avec l'autre, par les causes qui ont precedé

Action des alkalis.

cedé la maladie, par la maniere dont la fiévre se développe; par les accidens qui accompagnent les impuretez des premieres voyes; & enfin par la constitution du malade.

Lorsqu'on se sert des acides, on peut mêler le sirop de limons, de verjus ou d'epine-vinette dans l'eau de pourpier, de plantain ou de chicorée, une once de quelqu'un de ces sirops sur quatre onces de quelqu'une de ces eaux; l'on peut aussi mêler les racines d'oseille dans la ptisanne, & même y jetter quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié. *Formules.*

Lorsqu'au contraire, les precipitans ont lieu, l'on peut faire des potions avec les eaux de menthe & de chardon benist, où l'on dissout le diaphoretique mineral, les yeux d'écrevice, & quelque peu de sel de tartre, avec le sirop de coquelico ou d'œillets. *Potions.*

Quand on trouve que la fermentation du sang est languissante, comme il arrive souvent aux vieillards & aux enfans, ou pour avoir trop saigné un malade, de sorte que la separation des parties heterogenes ne se peut pas faire; ou comme dit Sydenham, la dépuma-

tion du ſang ne ſçauroit s'achever : on doit pour lors donner quelques cordiaux, pourvû que les premieres voyes ayent eſté vuidées par quelque émetique, ou qu'on connoiſſe par quelques autres ſignes qu'il n'y a pas beaucoup de matieres étrangeres ; & l'on ne doit pas ſe contenter de quelques eaux de chardon beniſt, d'ulmaria, de ſcabieuſe ; mais on y doit diſſoudre la poudre de vipere, l'électuaire de Ovo, & même un peu de theriaque ou de diaſcordium de Fracaſtor ; avec cette précaution qu'il faut quelquefois mêler ces ſortes de remedes avec quelques narcotiques, afin qu'ils empêchent les tumultes & les grandes commotions des humeurs ; c'eſt par cette raiſon qu'aprés l'operation d'un émetique, l'on peut donner une potion cordiale & narcotique. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de coquelico, un ſcrupule de poudre de vipere, demi gros de diaſcordium, ſix gros de ſirop de diacode* ; l'on pourra faire une potion à prendre à une fois ou à deux, ſuivant l'abattement du malade : cependant l'on doit prendre garde de mêler les narcotiques avec les cordiaux, ſi l'on voit quelque pente à

l'assoupissement, ou qu'on se trouve dans le commencement d'une fluxion de poittine.

Quelques indications qui se trouvent pour la saignée, quand la fermentation du sang est languissante, on n'en doit point faire; & si on en fait, elles doivent estre trés-petites, & on ne les doit faire qu'aprés qu'on a, pour ainsi parler, rallumé la fermentation avec les cordiaux, en prenant cependant bien garde d'en aller faire quelqu'une, qu'il n'y ait un intervalle considerable entre la fin de l'operation du cordial & l'ouverture de la veine; sans cela l'on supprime d'abord les fermentations qu'on a allumées, l'on fatigue un malade par des efforts inutiles, & l'on empêche souvent les sueurs ou les autres évacuations, qui en emportant beaucoup des impuretez du sang, soulageroient le malade. *Precaution.*

Je ne puis assez m'étonner de la pratique de Sydenham, qui pour attendre la coction de la matiere qui fait la fiévre, ne veut point qu'on donne de lavemens dans les fiévres continues, lorsque la fermentation du sang est languissante: car, dit-il, *Comme la coction* *Usage des lavemens.*

n'est que la separation de l'humeur qui fait la maladie, l'on doit laisser continuer l'effervescence du sang, pendant que les malades la peuvent supporter; or si vous vous serviez de lavemens dans ce temps-là, cela ne seroit pas moins ridicule que si quelqu'un laissoit un grand soupirail à la biere qui fermente; car la nature ne peut pas joindre ses forces pour travailler à la séparation de la matiere morbifique, principalement lorsqu'on donne les lavemens vers la fin de la maladie. L'on voit par ces paroles que Sydenham blâme l'usage des lavemens dans les fiévres continues, parce qu'il prétend qu'ils ouvrent une espece de soupirail à la masse du sang qui fermente : Mais en bonne foy peut-on penser que la masse du sang ait une si grande communication avec les gros boyaux ? Et qu'est-ce qu'elle fait de plus dans ces endroits, que dans les autres parties de nostre corps ? Quelqu'un dira peut-estre que les lavemens rafrachissant les boyaux, le foye & les autres visceres, temperent au moins pour un moment la fermentation du sang : mais nous ne nous arresterons point à cette raison, si nous faisons reflexion qu'on donne

les lavemens chauds ; & que si le fumier contenu dans les boyaux, peut aider en quelque façon, à la fermentation du sang, ce ne peut estre qu'en communiquant des parties heterogenes à la masse du sang, & par consequent on le doit vuider ; car il est tout-à-fait ridicule de fournir une matiere étrangere & morbifique dans le sang, afin que la separation de la même matiere qui se fera dans la suite, soit plus abondante ; mais sur tout vers la fin de la maladie, on doit beaucoup attendre de l'usage des lavemens, parce que la matiere qui se sépare déja, trouve les chemins plus ouverts.

Autre erreur de Sydenham.

Je ne sçay pour quelle raison ce même Auteur se sert du sirop de citron, & d'autres acides qu'on doit sans doute mettre au nombre des rafraichissans, pour aider, dit-il, la fermentation du sang ; puisque dans ce temps-là il blâme l'usage de tous les remedes qui rafraichissent : cependant toutes ses formules sont quelques precipitans avec quelques acides dans des eaux distilées ; mais cela ne me paroist pas s'accorder beaucoup avec les indications qu'il a prises. Car quoiqu'il soit vray que les

acides, lorſqu'ils ſont mêlez à une grande quantité de ſouphres volatils, puiſſent diſſoudre le ſang, & y exciter de grandes commotions, l'on peut dire que ne mêlant rien de volatil & de ſulphureux dans ſes potions; elles ne peuvent que rendre les fermentations du ſang, encore plus languiſſantes : De plus les acides ſont, avec les precipitans, des corps ſalins qui ne peuvent pas avoir grande vertu ; & qui même à cauſe des parties terreſtres où ils ſont enveloppez, ne paſſent pas quelquefois les premieres voyes.

Lorſque la fermentation du ſang eſt conſiderablement diminuée, il en faut venir d'abord aux purgatifs, afin que la matiere heterogene qui a eſté ſeparée du ſang, & qui reſte pour ainſi parler, dans les tuyaux excretoires, ſoit tout-à-fait évacuée, ſans cela elle deviendroit la ſource de pluſieurs autres maladies : car quoiqu'elle ait eſté ſeparée, adoucie, ou ſi vous voulez cuite par la nature, elle retient cependant toûjours quelque choſe de ſa premiere acreté; ainſi lorſqu'en demeurant en quelque lieu ſes principes viennent à ſe developper, elle reprend bien-toſt

une acreté ſemblable à la premiere : C'eſt peut-eſtre par cette raiſon que ceux qu'on ne purge pas aprés une criſe, ont coutume de retomber, principalement aprés les fiévres d'automne ou d'hyver, dont la matiere eſtant plus groſſiere, cede moins à l'impulſion, & dont la plus grande partie reſte; d'autant plûtoſt qu'elle ne trouve pas les chemins de la tranſpiration ouverts : Il y a donc plus de danger de differer la purgation dans ces ſortes de ſaiſons ; ainſi on la doit donner dés que la fiévre commence à diminuer : au contraire dans les fiévres d'été & du printemps, l'on peut attendre que la fiévre ait tout-à-fait ceſſé, parce qu'il y a moins de danger à tarder ; & cette regle doit s'étendre dans toutes les fiévres continuës. Quand on veut purger, l'on peut faire infuſer deux gros de ſené, un ſcrupule de ſel de tartre dans ſix onces d'eau de chicorée, avec une once de manne ; & aprés l'avoir paſſé, y mêler une once de ſirop de fleurs de peſcher, l'on peut y ajoûter quelques électuaires purgatifs, ſi le malade ſe trouve difficile à purger.

Temps des purgatifs determiné par les ſaiſons.

Enſuite l'on doit conduire le malade

Regime des convaleſcens.

peu à peu aux alimens ſolides & aux exercices accoutumez, en luy faiſant prendre d'abord de petites ſoupes, enſuite quelques jaunes d'œufs ; & enfin des chairs fort délicates & fort faciles à cuire. Il faut donner de temps en temps quelques lavemens, ſi le ventre du malade eſt reſſerré. Il faut luy ordonner du vin trempé, & enfin accoutumer peu à peu le levain de l'eſtomac à des nourritures ſolides, & toutes les parties à leurs mouvemens ordinaires.

Les vieillards, les enfans, & ceux qu'on a beaucoup ſaigné, & dont le ſang a eſté fort diſſous, & rendu, pour ainſi parler, ſereux par la diſſipation des parties balſamiques, ont quelquefois les jambes enflées, ou bien ils ſentent une foibleſſe univerſelle avec une toux. Pour remedier à ces deſordres, ils doivent prendre des alimens un peu plus chauds, mais en petite quantité ; l'on peut mêler dans leurs bouillons un peu de canelle, leur faire prendre quelques cueillereés de vin d'Eſpagne ou de l'hipocras, & les faire manger quelques roties au vin : Et enfin mêler quelques aromates dans leurs alimens

ou dans leur boiſſon, & reïterer quelquefois plus ſouvent les purgations douces.

CHAPITRE III.

De la Synoque putride.

QUand par la fermentation du ſang les principes qui le compoſent ſe ſeparent les uns des autres, la chaleur devient plus acre, le pouls n'eſt pas ſeulement élevé & frequent, mais il devient inégal, l'urine devient épaiſſe, rouge, ſans ſediment, la gorge s'enfle ſouvent, & s'enflamme, ce qui cauſe une douleur au fond du goſier : l'appetit ſe perd tout-à fait : pour lors cette fiévre eſt appellée ſynoque putride, qui vient dans les corps mal conſtituez par la continuation de la précedente ou de la fiévre ephemere, ou immediatement par un mauvais regime mais plus deſordonné que celuy qui eſt capable de produire la ſynoque ſimple ou l'ephemere : car quand les principes qui compoſent le ſang ſont fort éloignez de leur état naturel, pour lors les

Caractéres.

Cauſes externes.

Explication. parties les plus acres qui s'échappent par la force de la fermentation, doivent faire sentir à la main qu'on applique sur la peau une chaleur plus acre; & la masse du sang dont les parties ne sont plus si bien liées, sont poussées d'une maniere inégale qui peuvent même séjourner en certains lieux, & la salive qui est chargée de parties tres-acres, déchire la membrane de la langue, la desseche & enflamme toutes les parties du gosier, d'autant plus que le malade estant obligé de respirer souvent, doit avoir la bouche seche, par l'action de l'air sur ces mêmes parties. Cette même salive chargée de parties étrangeres empêche l'action du levain stomacal, & cause une soif fort grande; & l'urine comme les autres liqueurs qui se separent du sang, se trouvant chargée de beaucoup de sels doit estre fort rouge pour les raisons que nous avons dites, sans cependant avoir de sediment.

Prognostic. Cette fiévre est plus dangereuse que les autres fiévres continuës que nous avons décrites: elle tuë quelquefois avant le septiéme jour; & d'autrefois elle ne finit pas dans le quatorziéme.

Celle-là qui ſemble toûjours s'augmenter, c'eſt à dire, dont le temps d'augmentation eſt fort long, eſt la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe.

Ce ſont encore de tres-mauvais ſignes d'avoir des urines quaſi noiraſtres, la langue brûlée, ou des eſpeces de taches en differentes parties du corps, parce que cela vient d'une tres-grande quantité d'aigres vitrioliques.

Les mouvemens convulſifs ſont encore tres-dangereux, parce qu'ils montrent que les matieres acres qui cauſent cette maladie paſſent dans le genre nerveux. Par la même raiſon le tremblement des tendons du carpe, les larmes involontaires, les yeux contournez ou qui ne peuvent ſouffrir la lumiere, les tenſions douloureuſes du ventre, les urines cruës & aqueuſes, l'aſſoupiſſement & la peſanteur de teſte, la difficulté de reſpirer, la foibleſſe, &c. ſont de tres-mauvais ſignes. Il ſeroit fort inutile d'en rapporter les raiſons, nous les avons dites en parlant des prognoſtics en general; & l'on pourroit icy rapporter tout ce qu'on a dit en parlant des marques des fermentations qui arrivent dans les maladies aiguës; nous

ajoûterons ſeulement que ces fiévres ſe terminent ſouvent par des ſueurs & des hemoragies critiques qui arrivent ſur la fin des jours impairs, ce qui montre que quoique ces fiévres paroiſſent ſans redoublemens apparens, cependant elles ne ſont pas tres éloignées de la nature des periodiques.

Guerison. Les indications qu'on doit avoir pour guerir cette maladie ſont tout-à-fait ſemblables à celles de la ſynoque ſimple. On doit cependant ſonger davantage aux ſymptomes, & ſur-tout à la conſervation des forces, quoi-qu'il ne faille pas nourrir davantage le malade; mais l'on doit eſtre beaucoup plus circonſpect ſur les ſaignées, ne les ordonner jamais ni ſi grandes ni ſi frequentes; même il ne faut jamais en ordonner lorſque cette fiévre ſuit l'épuiſement, le travail, les debauches des femmes, les jeûnes, &c. au contraire pour lors avec les choſes qui humectent, l'on doit meſler des choſes qui fortifient; & dans la ſuite les cordiaux ſont d'un grand ſecours.

Le regime doit eſtre rafraichiſſant & humectant, à moins qu'il n'y ait quelques ſignes de malignité ou des

forces tres-abatuës, qui nous obligent de le changer en une maniere de vivre plus ſubtile, plus fortifiante & plus échauffante. L'on doit ſouvent donner des lavemens; & lorſqu'il y a de la malignité, ou que les forces ſont abatuës, l'on ne doit pas ſaigner; mais lorſque le pouls eſt grand & frequent, on peut ſaigner autant de fois qu'on le juge neceſſaire pour diminuer la fermentation du ſang; ſi l'on ne trouve point de tenſion douloureuſe dans le ventre, & que cependant il paroiſſe rempli, l'on doit dans le commencement de la maladie donner quelque emetique immediatement aprés la ſaignée; & ſi dans la ſuite le ventre ſe rempliſſoit, on pourroit recommencer le même remede. Lorſqu'on voit qu'il ſe fait quelque évacuation, ſoit par le ventre, ſoit par les ſueurs, l'on ne doit pas ouvrir la veine à moins que les ſymptomes ne ſoient bien preſſans: ce qu'on doit toûjours regarder comme quelque choſe de bien perilleux, particulierement en ceux qui ont quelque ſoupçon de malignité, parce que la ſaignée diminuant la fermentation, empêche auſſi l'expulſion de l'humeur; &

quelquefois ce qui commençoit déja à se filtrer retourne dans les vaisseaux, parce qu'ils sont plus vuides.

Nous avons dit qu'il falloit recourir aux emetiques tout autant de fois qu'on jugeoit que le ventricule & tout le ventre se remplissoit. L'on doit ajoûter que lorsque le sang est en une trop grande fermentation, ou qu'on craint une inflammation du ventre, ou que le malade est trop foible, on doit s'en abstenir; & lorsqu'on le donne pour une seconde fois, on doit presque toûjours le mêlanger avec quelque purgatif.

Les cordiaux & les précipitans peuvent estre donnez comme dans la synoque simple; mais lorsqu'on voit qu'il s'y joint un peu de malignité, les cordiaux doivent estre beaucoup plus puissans & plus chargez de parties volatiles. Si l'on craint la trop grande fermentation du sang, on mêlera quelques acides aux ptisannes; mais si l'on trouve d'un autre costé, que quoique la fermentation soit grande les forces ne laissent pas d'estre fort abatuës; l'on prendra deux livres d'eau de fontaine, un gros de salpestre rafiné, deux gros

d'eau de canelle, & un petit bâton de reglisse, pour battre le tout à froid & en faire une ptisanne.

On s'étonnera peut-estre de ce que nous ne mêlons point de feüilles ni de racines nouvellement cueillies pour cuire dans nos ptisannes, & que nous semblons mépriser les racines de chicorée & de scorsonere dans les fiévres continuës & intermittentes : mais qu'on cesse de s'étonner, tous les sucs des plantes qu'on tire par decoction ou par expression, sont tres-propres à exciter, comme nous avons déja dit, des fermentations, lorsqu'ils n'ont point esté fermentez : ce qu'on peut prouver par l'exemple du vin doux, de la biere nouvelle ; & parce que toutes les plantes vertes dans un lieu peu chaud s'y corrompent en peu de temps, & par consequent toutes ces sortes de ptisannes qui sont fort chargées des sucs des plantes ne sont propres qu'à entretenir la fiévre. Je repete cecy, parce qu'il est de consequence qu'on en soit persuadé.

Quand on a bien vuidé les premieres voyes avec des medicamens emetico-catartiques, l'on doit traitter cette maladie comme la synoque simple ; &

vers l'état de vigueur de la maladie, prendre garde de ne pas beaucoup agiter le malade par des remedes, à cause des évacuations critiques qui ont accoûtumé de s'y faire : toutefois en celle dont la vigueur paroist toûjours durer, & qu'on nomme à cause de cela homotone, on peut dans le temps que les accidens pressent faire saigner & donner d'autres remedes suivant les differentes indications qu'on peut avoir : par exemple, lorsqu'il survient de grands vomissemens ou de grands cours de ventre : ce qui arrive quelquefois pour n'avoir pas assez vuidé d'abord le malade non seulement dans cette fiévre, mais même dans toutes les continuës : l'on doit si le malade vomit luy faire prendre le sel d'absinte dans le suc de limons : ce qui tempere parfaitement bien les sels actes qui déchirent l'estomac ; & dans les cours de ventre on peut se servir de diaphoretiques & de narcotiques : par exemple, d'un peu de theriaque, soit seule soit mêlée au *laudanum* : mais quoique ces sortes de remedes fassent du bien, l'on ne les doit jamais donner sans avoir suffisamment évacué le malade ; autrement il se feroit des sup-

pressions

preſſions de ces ſortes d'évacuations qui ſeroient fort dangereuſes ; & l'on doit bien prendre garde d'ordonner des medicamens trop chauds, dans la vigueur de la fermentation, parce que cela peut trop l'augmenter, & que quand le ſang fermente avec tant de violence, il ne ſe ſepare rien par les ſueurs. Les précipitans & les abſorbans ne peuvent au contraire dans ces ſortes de rencontres, faire que du bien : ainſi l'on ſe ſert du magiſtere de perles, de terre de lemnos, &c. Ce ſeroit icy le lieu de parler de l'adouciſſement de tous les ſymptomes qui accompagnent cette fiévre ; mais comme ils ſont communs à preſque toutes les continuës, nous en parlerons en particulier.

Lorſque les urines deviennent dechargées, qu'elles ont un ſediment épais, que les ſymptomes ſe trouvent adoucis, l'on doit purger le malade afin de le mettre peu à peu à une nourriture plus ſolide, comme nous avons dit en parlant de la fiévre ſynoque ſimple.

CHAPITRE IV.

Du Caufus.

LE *Caufus* ou la fiévre ardente, eſt une fermentation qui eſt allumée dans le ſang par une abondance extraordinaire de ſouphres qui ſont fort exaltez. Il y en a de deux ſortes: les unes ſont avec redoublemens, les autres ſont ſans redoublemens : mais les unes & les autres ſont accompagnées d'une chaleur brûlante & d'une ſoif qui ne peut pas s'éteindre.

Lorſque cette fiévre n'a point de redoublement, elle n'eſt point differente de la ſynoque putride, excepté par l'augmentation de la chaleur & de la ſoif: ce qui vient de ce que les principes du ſang ſont agitez un peu plus fortement : le danger eſt un peu plus grand ; & l'on doit rafraichir & humecter davantage le malade. Ainſi l'on ſaigne beaucoup, l'on donne les acides avec le petit lait : l'on reïtere ſouvent des lavemens. Entre tous les cordiaux, on ne peut & l'on ne doit ſe ſervir que des

précipitans, à moins qu'on ne vist quelques signes apparens de malignité; que le pouls ne parût petit & oppressé avec des forces languissantes & abatuës. On peut mêler l'aigre de souphre dans les prisannes, ou prendre quelques verrées du Julep alexandrin qui se fait avec le suc de citron, l'eau rose & le sucre par parties égales. Lorsqu'on donne quelque emetique dans cette maladie, ce doit estre dans le commencement, & non pas lorsque la fermentation est dans sa force; & quand on y est obligé, l'on doit faire préceder la saignée de quelques heures, & la faire assez abondante.

L'autre espece de fiévre ardente est une fiévre continuë avec des redoublemens qui viennent de deux jours l'un, quelquefois tous les jours; & pour lors ceux des jours impairs sont un peu plus violens. Quand elle redouble de deux jours l'un, c'est une tierce continuë: lors au contraire qu'elle redouble tous les jours, elle est double tierce: cependant elle n'a aucun frisson, ou bien peu avant le redoublement, excepté lorsqu'elle commence.

Quand on touche la peau du ma- *Caractere.*

lade l'on y ſent une chaleur acre principalement dans le redoublement : le pouls & la reſpiration ſont grands, vîtes & inégaux : cependant la reſpiration ne laiſſe pas d'eſtre difficile, le malade ſent une tres-grande ardeur, principalement vers les hypocondres. Il a quelquefois de grandes douleurs d'eſtomac avec ou ſans vomiſſement; il ne dort point, ou bien ſon ſommeil eſt inquiet & mêlé au delire : quelquefois il ſent une ſoif qu'on ne peut pas éteindre; & quelquefois auſſi il ne ſent point la ſoif, quoique ſa langue ſoit ſeche, noire & brûlée; il perd tout-à-fait l'appetit & le ventre eſt fort ſerré, ou bien il a un flux de ventre: enfin le malade eſt inquiet, & ſemble ne pouvoir pas reſiſter à ſa maladie; il rend une urine cruë, trouble & en petite quantité : quelquefois auſſi il la rend claire, mais fort rouge; il ſent toûjours ſa bouche amere : ce qui augmente ſouvent ſon dégouſt & ſa ſoif; il s'apperçoit ſouvent de laſſitudes, &c. Sur la fin du redoublement le malade devient quelquefois moëte, & ſes urines ſont plus chargées.

Cette fiévre ne paroiſt point le plus

ſouvent cauſée par des cauſes externes, il ſemble qu'elle vient tout d'un coup par l'actimonie des humeurs, qui ſont mêlées avec le ſang, ou qui ſejournent dans les tuyaux deſtinez aux filtrations, & qui s'y ſont arreſtées pendant un long-temps; quelquefois auſſi il ſemble que les cauſes exterieures ont donné un certain mouvement aux humeurs qu'elles ont trouvé diſpoſées : quoi qu'il en ſoit, il eſt toûjours certain que les cauſes exterieures ont produit peu à peu les ſucs acres, ou que tout d'un coup elles les ont remué : c'eſt pourquoy l'on remarque que cette fiévre arrive plûtoſt à ceux qui mangent des alimens chauds, poivrez & atomatiques, qui boivent des vins violens; car tout cela rend le ſang & les humeurs de noſtre corps beaucoup plus acres : ce qui fait qu'il s'amaſſe une quantité prodigieuſe de bile qui demeure dans les reſervoirs, ou qui circulant avec le ſang le pervertit encore davantage : toutes les liqueurs de noſtre corps changent, pour ainſi parler, leur naturelle diſpoſition, le levain de l'eſtomac n'eſt plus propre à diſſoudre les alimens, les parties huileuſes qui n'ont

Cauſes externes.

Explication.

pas esté bien mêlées aux parties salines & sereuses sont poussées dans le sang, où elles s'enflamment par l'acreté de ses parties ; & comme le sang, & pour ainsi parler, tout le corps est rempli de ces parties acres & huileuses, cette fermentation dure d'une maniere continuë & sans intermission ; mais cependant comme dans le temps que les parties huileuses des alimens se sont mêlées avec le sang, la fermentation a paru plus grande, on peut dire que les parties héterogenes de ces mêmes alimens se separent sur la fin des redoublemens, & qu'elles recommencent aprés un jour de relâche à se remêler au sang ; comme dans la tierce intermittente lorsqu'elle a repris sa premiere qualité par son mêlange avec les parties du chile ou des alimens ; la vîtesse du pouls & son inégalité viennent de la fermentation du sang & du dérangement qui se trouve entre ses parties, la soif insupportable, la chaleur brûlante & les delires sont des suites de l'acreté des sucs qui fermentent ; & tout cela a esté expliqué assez au long dans les autres fiévres où ces symptomes se rencontroient : j'ajoûterai seule-

ment que les jeunes gens sont plus sujets àcette maladie que les vieux, parceque leur sang est rempli de sucs plus acres & de parties plus huileuses ; que les pays & les saisons chaudes occasionnent plûtôt cette maladie, parce que le sang fermente avec plus de facilité que dans les autres. Enfin les grandes passions, & sur tout la colere peuvent puissamment developper les sucs acres & proptes à fermenter, en remuant le sang & toute la machine de nostre corps.

Le prognostic de cette fiévre n'est pas fort different de celuy de toutes les autres maladies aiguës ; c'est une fiévre tres-violente qui ordinairement se termine dans le sept : cependant elle va quelquefois plus loin, quoique le malade soit en peril, elle se termine quelquefois par un saignement de nez ou par des sueurs critiques, & d'autrefois par des cours de ventre : elle est plus dangereuse dans les vieillards, parce que leurs vaisseaux ne resistent pas si bien à l'impetuosité de la fermentation. Lorsque le poumon s'enflamme, ou qu'il vient quelque fluxion de poitrine, c'est un tres-mauvais signe ; & lorsqu'on s'en- *Prognostic.*

apperçoit vers le cinq ou le six, on doit croire que la mort n'est pas éloignée. Ce que nous avons dit des delires, des mouvemens convulsifs, du pouls, des urines, de la maniere dont le malade se couche, de son visage, de sa langue, de ses selles, de son vomissement, de ses sueurs, de la couleur de sa peau, en parlant des marques des fermentations, peut s'appliquer icy comme aux fiévres synoques.

Lypirias. On peut encore tirer quelques prognostics de quelques symptomes particuliers qui sont propres à cette maladie. Lorsque les parties exterieures sont tout-à-fait froides, & que les parties internes sont brûlantes, il se fait une fiévre qu'on nomme *Lypirias*, qui est la plus perilleuse de toutes les fiévres ardentes: car je ne croy pas qu'il y ait des fiévres, & je n'ay pas ouy dire qu'on en ait observé dans ce temps cy, où depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin il y ait eu un froid continuel dans les parties exterieures avec une chaleur brûlante dans les parties internes.

Assodes. Lorsque dans une fiévre ardente le malade se trouve tres-degousté, qu'il a des

des envies de vomir, des maux de cœur, & de grandes douleurs au haut de l'estomac, l'on nomme cette fiévre *assodes* elle est tres-perilleuse : car comme nous avons dit ailleurs, il est bon qu'un malade prenne les alimens qu'on luy donne; & de plus les douleurs que nous venons de marquer avec les envies de vomir, sont des marques d'un regorgement de sucs acres & grossiers, qui êstant répandus dans les membranes de l'estomac en déchirent le tissu.

Quand dans une fiévre ardente le malade se trouve tout trempé de sueur, que cela continuë un long-temps, sans diminution de la fiévre, de sorte que le malade paroist se fondre, on appelle cette fiévre *colliquante* ou *elodes*. La sueur dans ce rencontre ne profite point, & elle est une marque de la trop grande separation des principes du sang : de sorte que quand on a adouci la fermentation du sang, ce qui est déja fort difficile, il survient quelquefois une fiévre hectique ou une fiévre lente. *Elodes.*

Si de temps en temps l'on sent des frissons dans une fiévre ardente, & qu'ils ne soient point suivis de sueur ou de quelque autre évacua- *Fricodes.*

tion, l'on appelle cette fiévre *fricodes*; ou fiévre horrifique. Nous avons déja dit en parlant des prognoftics, que ces fymptomes eftoient tres-mauvais.

Enfin fi l'on tombe bien fouvent en foibleffe, c'eft un tres-mauvais figne: l'on a nommé cette fiévre *fyncopale.* Nous avons rapporté tous ces differens accidens dans la fiévre ardente, quoi qu'ils puiffent fe rencontrer dans d'autres fiévres; mais comme ils y arrivent plus ordinairement, on a efté bien aife d'en parler en cet endroit, pour ne pas s'éloigner de la penfée de plufieurs Autheurs, qui attribuëns fpecialement ces fortes de fymptomes à la fiévre ardente: ce qui nous donnera lieu de dire la maniere de remedier à ces fortes d'accidens quandj ils arrivent. Ce n'eft pas que la fiévre ardente ne puiffe eftre accompagnée de plufieurs autres fymptomes: comme pleurefie, peripneumonie, efquinancie, phrenefie, *cholera morbus*, paffion iliaque, &c. mais comme ces defordres ne font pas plus ordinaires dans cette fiévre que dans les autres fiévres continuës, l'on n'a pas jugé à propos d'en parler dans cet endroit.

Syncopale.

Pour guerir cette maladie, il faut ordonner un regime de vivre tres rafraichissant, tres-humectant, & tres-peu nourrissant : les bouillons doivent estre fort clairs, & donner peu de nourriture. Car quand la maladie est peraiguë, & qu'elle travaille le malade par des accidens considerables, l'on doit ordonner un regime de vivre tres-peu nourrissant ; & pour me servir des termes d'Hippocrate, tres-tenu, & principalement vers la vigueur de la maladie, où les symptomes sont plus violens, pourveu cependant que les forces puissent soûtenir cette maniere de vivre. Bien loin de suivre la pratique de quelques Modernes, qui dans l'état de consistence des maladies aiguës, ordonnent un regime moins exact, & des alimens plus nourrissans, pour soûtenir, disent-ils, les forces & réveiller les esprits qui doivent combattre avec le venin morbifique dans la crise : sans doute si cette raison avoit lieu, l'on devroit donner de la nourriture dans tous les redoublemens ; cependant tout le monde avoüë qu'il faut encore moins nourrir dans les jours de redoublement : de sorte que dans les commen- *Guerison*

cemens, l'on pourra donner des boüillons un peu plus chargez ; & vers l'état, & dans les jours de redoublement, on les donnera plus clairs : cependant on doit avoir égard aux forces du malade ; ainſi quand cette maladie ſuit des fatigues, ſi le corps du malade eſt fort ſec, & que ſon pouls ſoit abatu, on doit nourrir davantage. Il eſt inutile de repeter qu'on doit tenir le malade de repos, tranquille, &c.

On peut faire une priſanne avec quelques rouelles de citron dans l'eau ſimple : ou bien l'on peut prendre un gros de nitre antimonié ſur deux pintes d'eau bouillantes, avec deux ſcrupules de canelle en poudre, & quinze gouttes d'eſprit acide de ſouphre : on en pourra méler plus ou moins, ſuivant que la ſoif ſera grande.

On doit ſouvent donner des lavemens avec des decoctions de plantes rafraichiſſantes, & une once de miel violat dans la diſſolution : on reïterera ces ſortes de remedes, ſuivant qu'on verra que le malade en aura beſoin.

Si les envies de vomir, les vomiſſemens, les douleurs d'eſtomac, les flux de ventre fatiguent le malade, on peut

donner quelque emetique, pourveu que les vomissemens ne soient point violens, ou qu'on ne voye point une trop grande disposition à un *cholera morbus*. Je ne puis estre du sentiment de Morton, qui préfere dans les fiévres continuës periodiques, demi-gros de vitriol aux préparations d'antimoine. J'avoüe qu'il ne faut donner ce dernier remede que dans les commencemens, avant que la fermentation se soit allumée, ou qu'on doit faire préceder la saignée, qui est certainement l'un des plus grands remedes dans cette maladie : car elle empêche que les vaisseaux ne se rompent par la violence de la fermentation : elle en diminuë la force, & même elle facilite la sortie des matieres acres ; & il ne faut pas croire avec quelques Autheurs que le sang est le frein de la bile ; mais parce que cette doctrine a esté réveillée dans ces derniers temps par quelques Modernes d'une grande reputation, il est bon de l'examiner.

Ils disent que la saignée rend la « bile plus ardente, parce que ceux qu'on « saigne souvent sont plus propres à la « fiévre : car par l'évacuation du sang, «

» il rentre davantage de parties ſulphu-
» reuſes dans ſa place, & le ſel qui de-
» vroit arreſter les parties du ſouphre
» eſtant oſté, rend le ſang plus rempli
» de parties huileuſes : car ils ſuppoſent que plus le ſang circule dans nos vaiſſeaux plus il devient ſalé & moins huileux, parce que, diſent-ils, *le ſel s'évapore moins qu'aucun autre principe du ſang*.

Ces raiſons me paroiſſent tres-foibles : car il eſt certain que les ſels du ſang eſtant continuellement diſſous par les ſeroſitez, peuvent paſſer & paſſent en effet avec elles par les filtres des ſueurs & des urines, & même plus facilement que les parties huileuſes : ainſi l'on ſuppoſe mal que le ſang devient plus ſalé en vieilliſſant. J'avouë que les ſels du ſang auſſi bien que les parties ſulphureuſes peuvent s'exalter par des circulations réïterées, & que le chyle qui arrive de nouveau ſert à envelopper ces principes, qui avoient, pour ainſi parler, eſté trop volatiliſez : par cette raiſon on pourra dire que les frequentes ſaignées rendront les hommes plus gras, parce qu'un chyle plus groſſier tenant la place d'un ſang qui

avoit plusieurs fois circulé ne se volatilise pas si aisément ; & les parties volatiles dont le sang a esté appauvri, rendent les transpirations beaucoup moindres : de sorte qu'on peut dire que ce chyle grossier peut beaucoup contribuer à la generation de la graisse, & à exciter des fermentations violentes dans le sang, par la grandeur & la masse des petites parties qui le composent.

Mais lorsqu'on saigne dans la fiévre ardente, on ne doit pas craindre ces sortes de suites, parce qu'on fait observer au malade une diette fort exacte ; & qu'ainsi il ne passe dans le sang qu'un chyle tres-aqueux, qui ne peut que rafraîchir le sang & en dissoudre les sels. Il n'est point chargé de souphres grossiers ni de patties massives, qui pourroient entretenir les fermentations du sang. De plus l'on doit considerer que la saignée rend la circulation plus libre, qu'elle diminuë la fermentation en diminuant l'impulsion des liqueurs, & déchargeant le ressort des vaisseaux : de-là on peut conclure que les vaisseaux ne peuvent pas se rompre si aisément, & que les filtrations & les separations des humeurs

étrangeres se peuvent beaucoup mieux faire par la liberté qui se trouve dans les vaisseaux. A la verité l'on doit, si la maladie le permet ; vuider les premieres voyes avant la saignée ou immediatement aprés, si l'on connoist par des indices qu'il y ait une matiere étrangere. On doit encore prendre garde de ne pas beaucoup saigner ceux qui sont fort abatus, qui ont beaucoup travaillé, ou qui sont d'un temperament plein de feu, parce que la moindre saignée les fait tomber en foiblesse.

Cependant ces sortes de contr'indications ne doivent pas absolument empêcher la saignée à cause des accidens terribles qui peuvent arriver lorsqu'on la neglige ; & il est étonnant que Paul Æginete & Alexandre Trallian qui ont parlé de la guerison de cette maladie, ayent obmis ce remede principal, apparemment sur le faux principe que nous avons détruit.

Quand on est dans les jours de remission, on peut donner quelques legers purgatifs, principalement lorsqu'on voit que le ventre a besoin d'estre debouché ; mais les purgatifs doivent

eftre tres-doux. Par exemple l'on fe fert des tamarins, de petit lait, de mouelle de caffe, de manne, de firop de pommes ou de chicorée compofé, &c. dont l'on peut faire differentes potions.

Dans les jours de redoublement l'on peut donner les precipitans avec les eaux cordiales, fi l'on ne remarque rien de violent; mais fi la foif & les autres accidens font fort preffans, l'on peut fe fervir des acides, foit dans les ptifannes ou dans quelques eaux diftilées, afin de moderer la fermentation & les fymptomes.

Lorfque la vigueur de la maladie eft paffée, qu'on a vuidé fuffifamment les premieres voies, fi la fiévre gardoit encore fes redoublemens & fes remiffions, l'on pourroit dans les jours de remiffion faire ufer de quelque opiate avec le quinquina, parce que dans ce temps-là l'on n'a rien à craindre de la violence de la fermentation.

Si l'on voit que les extremitez foient froides, quoique le malade fe fente brûlé en dedans (dans l'augmentation ou dans la vigueur) & qu'il reffente une foif infupportable, l'on doit mê-

ler les aigres aux cordiaux ſulphureux & volatils, afin qu'on puiſſe temperer les ſels acres qui ſont dans le ſang, par les acides, & qu'on puiſſe en même-temps diſſoudre les parties du ſang qui approchent de la coagulation.; mais il faut obſerver que ſi le froid des parties exterieures eſt plus grand que la chaleur des parties interieures, l'on doit donner des volatils ſulphureux plus puiſſans & en plus grande quantité ; & qu'au-contraire ſi l'ardeur brûlante des parties interieures eſt plus forte que le froid des parties externes, l'on doit moins mettre de ſouphres volatils, & davantage d'acides. Par exemple dans le premier cas, où le froid l'emporte ſur le chaud : *Prenez demi gros de theriaque, un ſcrupule de poudre de viperes, une demie once d'eau theriacale, en laquelle on aura fait diſſoudre quinze grains de camphre, une once de ſirop de limons, deux onces d'eau de chardon beniſt & trois de reine des prez.* L'on fera une potion pour prendre à deux fois : Au contraire lorſque la chaleur des parties internes eſt plus forte que le froid, *l'on prendra quatre onces d'eau de coquelico, un ſcrupule de poudre de viperes, deux gros*

d'eau theriacale, une demie once de sirop de limons & douze goutes d'esprit de nitre dulcifié.

Lorsque le malade se trouve attaqué de cardialagies, de dégoust, de nauzées, l'on doit donner & même rëiterer les émetiques, pour tirer ce qu'il y a d'étranger dans les premieres voyes ; & dans la suite l'on peut mêler les cordiaux aux émetiques, ensuite l'on doit tâcher de rétablir le levain de l'estomac avec les sels volatils ; mais peu à peu, & d'une maniere quasi insensible ; de sorte qu'on les doit donner en trés-petite dose, par exemple, un grain à chaque fois dans une cueillerée d'eau distilée, & l'on les peut mêler à quelque narcotique ; & si cela continuoit, l'on donneroit le sirop de limons, ou quelques acides, avec les cordiaux.

Lorsque le malade est travaillé par une fiévre colliquante, que ses sueurs l'abattent, bien loin de luy profiter, il faut mêler les acides à des cordiaux qui ne remuent pas beaucoup, & même l'on peut quelquefois ajoûter quelques narcotiques. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de chardon benist, une once de sirop de limons, & demi on-*

ce de sirop de pavot blanc, & en faites un julep, pour faire prendre au malade.

L'on peut encore se servir de quelques incrassans, principalement vers la fin ; ainsi l'on doit ordonner au malade des bouillons aux écrevices, le sirop de tortue, quelques émulsions, &c.

Dans la fiévre ardente où il y a beaucoup de frissons, il faut ordonner à peu prés les mêmes remedes que dans le *lypirias*, c'est-à-dire, qu'il faut aller à la guerison par des remedes qui participent des acides & des souphres volatils : Par exemple, le sel ammoniac & le sel fixe de tartre, fondus & dissous séparement en quelques eaux sulphureuses, & pris l'un aprés l'autre ; l'on peut même reveiller les esprits par quelques cordiaux plus actifs, & appliquer exterieurement quelques vesicatoires.

Quand les défaillances & les syncopes sont frequentes, l'on doit ordonner une nourriture plus pleine, pourvû qu'il n'y ait point d'amas dans les premieres voyes ; & ensuite donner des cordiaux acides, si le pouls est trop

élevé, & au contraire des alkalis volatils, s'il est trop languissant : Par exemple : *Prenez quatre onces d'eau de chardon benist, dix grains de sel volatil de vipere, dix grains de camphre dissous dans demi once d'eau de canelle, une demi once de sirop d'œillets, & autant de sirop de coquelico*; l'on fera une potion pour prendre à deux fois, en laissant une demie journée entre l'une & l'autre. Si la langue est fort noire & fort brûlée, il faut *prendre une onse de beurre frais bien lavé, & y mêler un gros de salpestre bien pulverisé*, pour en faire une espece de pomade, dont l'on donnera gros comme un poids au malade, pour le tenir dans sa bouche.

Il paroist assez par la maniere dont nous avons traité les autres maladies, que lorsque la fermentation du sang est sur la fin, il faut en venir aux purgations, de crainte que la maladie ne se change en quelque fiévre intermittente, ou en quelque maladie chronique : car quoique quelques Auteurs estiment extrêmement ces évenemens, je ne les considere pour l'ordinaire que comme des suites de la mauvaise pratique du Medecin, ou de la mauvaise conduite du malade.

Lors donc qu'on verra que les urines ſe déchargent, & que la fiévre diminue, ou qu'il n'y en a plus abſolument, on purgera le malade avec une chopine de petit lait, demi gros de ſel vegetal, une once de manne, demi once de mouelle de caſſe & trois gros d'électuaire de pſilio ; l'on fera une purgation pour prendre en deux fois, deux heures l'une aprés l'autre ; enſuite de quoy l'on conduira peu à peu le convaleſcent à ſa maniere de vivre ordinaire.

CHAPITRE V.

De la quotidienne continue.

LA veritable quotidienne continue, eſt trés-rare ; car celles qui redoublent tous les jours, ſont le plus ſouvent des fiévres qui ne reviennent point aux mêmes heures, & dont les redoublemens qui répondent aux jours impairs ſont plus violens ; de ſorte que ce ſont à proprement parler, des doubles tierces continues ; & quand elles redoublent à la même heure, elles peuvent eſtre des fiévres intermittentes,

qui à cause de leur longueur, paroissent continuës, & qu'on nomme subintrantes ; car il y a des fiévres intermittentes avec frisson, & il y en a sans frisson. Il y en a qui sont accompagnées de sueur sur la fin des accés, & d'autres qui ne le sont pas : cependant quand une fiévre redouble tous les jours à même heure, sans commencer par frisson, sans finir par sueur, qu'elle est toûjours accompagnée d'une douleur & d'un petit froid dans les reins & au bas du dos, que les membres sont abatus, douloureux & comme meurtris, l'on doit dire que c'est une fiévre quotidienne continuë, principalement si l'on tombe en foiblesse au commencement du redoublement qui a coutume d'arriver la nuit ou vers le soir; cette fiévre est plus ordinaire aux femmes, aux vieillards & aux enfans, qu'aux hommes adultes ; elle vient dans les païs & dans les saisons humides : & en un mot, elle est produite par toutes les causes qui peuvent rendre les humiditez plus abondantes. *Caracteres.* *Causes externes.*

Son prognostic se doit regler sur celuy que nous avons donné en parlant des fiévres synoques, & en par- *Prognostic.*

lant de la quotidienne intermittente, parce qu'elle ſemble un composé des deux ; lorſqu'elle eſt accompagnée de ſyncope & de défaillance : elle n'eſt pas exempte de malignité, elle dure quelquefois plus de deux mois ; ce qui fait un relâchement dans les fibres de l'eſtomac ; une dépravation dans ſon levain ; de ſorte que la cachexie & l'hydropiſie ſont ſouvent de funeſtes ſuites de cette maladie, lorſque le malade en revient.

Guériſon. L'on doit traiter cette maladie à peu prés comme la fiévre quotidienne intermittente ; cependant l'on doit encore moins nourir, mais l'on peut rafraichir davantage. Il eſt rare qu'on trouve des occaſions d'ordonner des ſaignées dans cette maladie, l'uſage des lavemens doit eſtre frequent, l'on doit donner l'émetique avant les redoublemens, & dés le commencement de la maladie ſi l'on peut. Pour les purgatifs, l'on ne les doit donner que vers la fin du redoublement ; de ſorte cependant qu'il y ait aſſez de temps pour qu'ils puiſſent faire leur operation avant que l'autre redoublement recommence. Les raiſons de toutes ces differentes précautions

cautions, ont eſté ſuffiſamment expliquées en d'autres occaſions : Lorſqu'on ſe ſert des precipitans, on les doit toûjours mêler à quelques ſtomachiques, afin de rétablir un peu le *tonus* de l'eſtomach qui eſt fort affoibly dans cette maladie. Par exemple, l'on ſe ſert d'extrait de chardon beniſt, d'abſinte ou de genévre, même des ſtomachiques un peu plus volatils, qui peüvent faire beaucoup de bien, aprés qu'on a ſuffiſamment vuidé les humeurs ; tels ſont les eſprits qu'on tire par fermentation du genévre, la teinture de canelle, de ſuccin & l'élixir de proprieté : l'on peut même faire prendre quelques ſels lixivieux, comme ſont ceux d'abſinte, de tamaris, de geneſt, ou les leſſives des cendres de ces bois differens.

Lorſqu'on a évacué les premieres voyes, ce qui doit eſtre fait dans les trois ou quatre premiers jours, & qu'on a fortifié l'eſtomac pendant quelque temps, ſi la fiévre diminuë, ou que les forces manquent, l'on peut donner davantage d'alimens aux malades ; l'on doit mêler à tous les purgatifs qu'on donne dans cette maladie, des attenuans & des aperitifs ; & lorſqu'il y

a des vents & d'autres marques d'une matiere visqueuse, l'on peut mêler l'esprit de genévre avec quelques goutes d'esprit de nitre dulcifié, soit avec l'eau de menthe, ou quelque autre liqueur convenable.

Pour la boisson, l'on peut faire bouillir un gros de canelle en poudre sur trois chopines d'eau, avec un peu de fleurs de romarin, pour faire une ptisanne : dans la suite, aprés la diminution de la fiévre, l'on en pourra faire une avec les racines d'esquine, le sasaphras, & même un peu d'écorce de gayac : ensuite l'on recommence les purgations, & l'on ordonne un regime assez attenuant ; lorsqu'on voit de la malignité parmi tous ces stomachiques, l'on mêle quelques sels volatils, les poudres de vipere, la teinture d'antimoine, &c. Enfin lorsque les remissions deviennent longues, l'on peut prendre hors du redoublement quelques verrées de vin de quinquina, ou de quinquina en opiate. Par exemple, un gros de quinquina en bol en deux fois dans chaque remission.

CHAPITRE VI.

De la quarte continue.

LA quatte continue qui redouble au quatriéme, au septiéme ou dixiéme, & au treiziéme jour, &c. vient rarement : Quand elle paroist, elle est accompagnée d'une chaleur, qui quoiqu'assez cachée, ne laisse pas d'estre acre & piquante dans le commencement des redoublemens ; le pouls est petit, il devient plus plein, plus grand & plus vîte dans la suite ; l'on crache souvent, & cette fiévre n'a proprement pour signe, que le temps de ses redoublemens ; elle a cependant coutume de laisser, aprés les redoublemens, des douleurs universelles par tout le corps, cette fiévre me paroist un mêlange de la quatte intermittente, avec une fievre synoque ; ainsi l'on peut dire que toutes les causes qui peuvent faire une fiévre synoque, peuvent causer celle-ci, si elles se trouvent dans un temperament scorbutique, hypocondriaque, ou d'une autre constitution, disposée à la

Caracteres.

Causes exterieures. fiévre quatte : car comme le sang est plus grossier, il ne peut pas fermenter d'une maniere si vive & si active ; mais cependant comme il laisse des marieres dans differentes parties, elles ne laissent pas de s'y subtiliser, & de pouvoit exciter un tumulte plus considerable le quatriéme jour : cette fiévre est trés-

Explication. rare, parce que lorsque la masse du sang est remplie d'acides fixes & grossiers, elle est dans un estat qui n'est pas propre à une fermentation continue ; car il semble que comme elle est dépouillée de ses parties sulphureuses & balsamiques, elle ne peut exciter de fermentation qu'avec le chyle qui y vient de nouveau.

Prognostics. Elle doit estre difficile à guerir & fort longue, à cause de l'acidité & de la viscosité de la matiere qui la cause ; quand elle vient vers l'automne, elle dure souvent plus de quarante jours, & elle est quelquefois suivie de la fiévre hetique ; & lorsqu'on la voit arriver, elle a presque toujours esté precedée ou est accompagnée par le scorbut.

Guerison. La maniere dont on doit guerir cette fiévre, doit extrêmement varier, suivant ses differens accidens, & suivant

les maladies auſquelles elle eſt jointe ; cependant l'on peut dire en general, qu'il faut faire obſerver une diete exacte & rafraichiſſante au malade, en le mettant à la priſanne & aux bouillons, par les mêmes raiſons que dans les autres fiévres continues, & l'on doit ſuivre les mêmes indications, pour ſe ſervir des vomitifs & des purgatifs : l'on doit ſaigner beaucoup moins que dans la fiévre ſynoque, le cauſus & les autres fiévres aigues ; l'on doit particulierement ſe ſervir des aperitifs, principalement de ceux qu'on tire du mars, & on les doit mêler aux anti-ſcorbutiques & anti-hypocondriaques ; ainſi outre les precipitans, l'on doit faire prendre au malade le crocus de mars, le mars diaphoretique, la teinture d'antimoine, les eaux de bugloſe, de bouroche, de cochlearia, de berle, de creſſon & d'autres plantes ſemblables : Il ſeroit fort inutile de donner beaucoup de formules de tous ces differens remedes, parce que nous les avons donnez ailleurs ; & il le ſeroit encore davantage d'expliquer la maniere dont ils agiſſent, parce qu'on peut facilement voir les indications pour leſquelles je

les ordonne, par ce que j'ai dit cy-dessus.

Outre les fiévres synoques & les fiévres continues & periodiques, il y a encore d'autres fiévres continues ; sçavoir les fiévres desordonnées qui ne gardent aucune regle, les fiévres épiales & hemitrites, les fiévres lentes & symptomatiques.

Les fiévres continues qui ont des redoublemens dereglez qui viennent sans estre precedez de froid, ou qui ont de trés-petits frissons qui redoublent quelquefois trois & quatre fois dans un jour, ne laissent pas d'estre accompagnées d'accidens considerables.

Elles viennent souvent d'une mauvaise maniere de se conduire dans les fiévres intermittentes ou continues periodiques, ou parce qu'il se forme quelque abscés dans quelque partie.

L'on doit toûjours regarder ces fiévres comme difficiles à guerir & à connoistre : cependant l'on peut faire un prognostic plus ou moins favorable, suivant les accidens qui les accompagnent.

L'on doit ordonner les alimens & les medicamens, suivant les methodes que nous avons décrites dans les fié-

vres continues, qui luy auront donné origine, ou avec lesquelles elle aura plus de rapport; cependant il est bon de se servir specialement des vulneraires & des aperitifs, & d'empêcher autant qu'il est possible, les dépots qui se peuvent faire dans les parties internes.

CHAPITRE VII.

Des Fiévres irregulieres ou composées.

LA fièvre épiale qui est un sentiment de froid & de chaleur que le malade ressent dans chaque partie de son corps, au même temps, se fait, comme dit *Platerus*, dans les fiévres intermittentes, quand dans le même jour le frisson du dernier accés commence avant que le chaud du premier soit fini; ou bien lorsqu'une intermittente dont les frissons sont longs, est jointe avec une continue: dans les fiévres subintrantes, cet accident ne change point l'espece de la maladie; & dans les fiévres composées de continues & d'intermittentes, l'on verra comme l'on *Epiale.*

doit remedier à ce ſymptome, lorſque nous parlerons de la fiévre hemitrite: L'on remarquera en paſſant que cette fiévre n'eſt point du genre des fiévres continues ſimples, & qu'ainſi elle eſt mal rangée dans la plûpart des Auteurs au nombre des quotidiennes continues.

Hemitrite. Caracteres. La fiévre hemitrite, demi-tierce ou horrifique, eſt compoſée, ſuivant les Auteurs, d'une tierce intermittente & d'une quotidienne continue: elle commence, ou plutoſt ſe redouble dans les jours impairs, avec friſſon; & même il ſemble qu'elle a dans ces jours-là deux redoublemens, l'un par un friſſon, l'autre par un froid des extremitez, qui ſont ſuivis d'une chaleur aſſez douce; au contraire le jour pair, c'eſt-à-dire, le jour ſuivant, les malades n'ont qu'un redoublement, qui commence par un froid des parties exterieures, le pouls eſt frequent, excepté dans les commencemens des redoublemens; mais il eſt toûjours inegal. Les urines ſont crues & quelquefois troubles; quelquefois le malade reſſent des mouvemens de friſſon trés inegaux dans le même redoublement, qui reviennent

viennent de temps en temps aprés quelques intervalles ; d'autres fois le malade s'apperçoit de dégoufts & de nauzées, qui font fuivis d'un vomiffement ou d'un flux de ventre : fur la fin du redoublement l'on fent une vapeur humide qui fe répand fur la peau, & qui devient enfuite veritable fueur lorfque le froid des extremitez furvient ; ainfi elle ne laiffe point de veritable relâche, & on la peut mettre entre les continues dereglées, quoiqu'on puiffe dire que les jours impairs où il y a deux redoublemens font plus mauvais, non feulement à caufe des deux redoublemens, mais parce que la chaleur qui fuit le premier, eft fort acre ; quelquefois les redoublemens de cette fiévre font de vingt-quatre heures, & jamais moindres, fi ce n'eft ceux qui prennent dans les jours impairs ; cependant il eft certain que quoique le fecond commence, le premier ne finit pas : elle eft accompagnée de veilles, de défaillance, de forces abatuës, de fechereffe de langue, quelquefois de délires, & d'un fommeil foporeux.

Elle fuit quelquefois les fiévres tierces intermittentes, principalement

Causes exterieures. quand elles se trouvent dans un corps lent & pituiteux : elle suit aussi quelquefois les fiévres catharales dans les jeunes gens, maigres, secs & disposez par leur constitution à la phtisie. Lors qu'elle vient d'elle-même sans avoir esté precedée par aucune maladie, elle est une suite du déreglement des saisons & de la maniere de vivre, ou de l'usage des alimens cruds & indigestes, ou du mélange des fruits, avec des choses chaudes & spiritueuses; de sorte que par toutes ces causes il peut se faire une constitution dans la masse du sang, tout à fait opposée à celle des liqueurs qui ont esté filtrées en quelques reservoirs : Par exemple, par un long usage de vivres chauds & aromatiques, il s'engendre une bile fort acre : Lorsqu'on change de façon de vivre, il s'engendre un sang & un chyle grossier ; ce qu'on peut prouver, parce que dans ceux qui meurent de cette fiévre, l'on trouve un sang grossier & quasi laiteux : Supposons maintenant que cette bile acre vienne à sortir de ses reservoirs, par quelque cause que ce puisse estre ; par son acrimonie, elle piecte le ventricule & les intestins ; ce qui excite des frissonnemens

par tout le corps, qui sont finis par une douce chaleur, c'est-à-dire, qui est beaucoup moins considerable que dans la fiévre tierce ordinaire, parce que le sang est beaucoup plus épais : Mais comme dans la fermentation lente du sang, il se filtre de nouvelle bile, elle peut de nouveau ressortir de ses reservoirs, & recommencer les frissons. *Explication.*

Cette fiévre est fort rare, à moins qu'on ne la confonde avec quelques continues malignes, qui semblent approcher de la description que nous en avons faite ; cependant elles ne sont point justes comme celle-ci dans leurs frissonnemens, & les forces sont plus abatues : L'on peut donc dire que cette maladie se voit peu dans ces pays, quoique suivant Galien, elle fût fort commune à Rome : elle est toûjours accompagnée d'accidens considerables, & n'est jamais sans peril. Elle dure long-temps, & souvent sept mois, si l'on en croit Avicene ; & pour lors, comme il se fait des embaras dans une circulation precipitée & trés-longue, d'une matiere fort grossiere, il n'est pas estonnant qu'elle laisse aprés elle *Prognostic.*

des obstructions dans les parties qui produisent des maladies longues, des fiévres lentes & des phtisies, particulierement quand cette fiévre vient vers l'automne ; elle est aussi quelquefois suivie de maladies soporeuses.

Guerison. Pour guerir cette fiévre, il faut ordonner une diete qui ne soit ni rafraichissante ni échauffante : qui ne donne pas beaucoup de nourriture au malade, & qui cependant soutienne ses forces : En un mot, l'on doit donner, comme dit Celse, des alimens qui n'excitent pas la fiévre, mais qui rendent cependant le malade capable de soûtenir ses longs redoublemens ; & l'on ne doit rien donner de solide au malade, que dans les jours où il n'y a point deux redoublemens ; & lorsque la remission est longue & apparente, l'on peut mettre dans les ptisannes & dans les bouillons, quelques plantes incisives & attenuantes, comme le persil, le selleri, l'hysope, &c. cependant le malade doit boire fort sobrement du vin, à cause de son tartre ; en un mot l'on peut donner à peu prés les mêmes regimes dans cette fiévre, que dans la tierce bâtarde.

Il faut donner avant l'accés, ou plûtôt avant le premier] redoublement du jour impair, un vomitif ; cette methode a été pratiquée avec succés par Avicene, & la raison y paroist fort conforme ; puisque les nauzées, les vomissemens, les subversions d'estomac, & les autres signes qui marquent que les premieres voyes sont trés-chargées, l'accompagnent presque toûjours, & l'on doit donner les purgatifs quatre ou cinq heures avant la fin du redoublement, de crainte que le purgatif ne commence son operation avec la fiévre suivante. Par exemple : *Prenez deux scrupules d'agaric trochisque, un gros de sené, demi gros de turbit gommeux concassé, & demi gros de semence de carthame ; faites infuser le tout en suffisante quantité d'eau commune, passez & dissoudez trois gros d'electuaire de citro solutif, & une once de sirop de roses pâles.*

Cependant l'on doit bien se donner de garde de purger aussi fortement, lorsqu'on voit une disposition à la fiévre hetique ou à la phtisie ; mais l'on doit plûtôt les faire vomir lorsqu'on y trouve des indications, quoique cela paroisse contre la doctrine d'Hippo-

crate dans ſes Aphoriſmes ; car lui-même dans le Livre ſecond des maladies, fait vomir les phtiſiques, & leur ordonne l'ellebore.

L'on doit ſe ſervir pour cordiaux, d'extrait de genévre, d'abſinthe ; quelquefois lorſque la fermentation eſt trop grande, on eſt obligé d'avoir recours à la ſaignée, pour empêcher les embaras qui ſe peuvent faire dans les parties ; mais il faut pour cela, que la ſaignée ſoit faite dans les commencemens de la maladie, comme dit fort bien Celſe, & il ne faut pas que ce ſoit dans les fiévres hemitrites qui ſuivent d'autres maladies : car l'épuiſement des forces eſt fort à craindre ; ainſi il eſt pour lors beaucoup plus à propos de donner une plus grande quantité de boiſſon aperitive ou rafraichiſſante, beaucoup de lavemens, & d'éviter les cordiaux trop acres. En un mot le Medecin doit prendre differentes indications, ſuivant les differens ſymptomes qui ſe trouvent. Si les douleurs d'eſtomac ou les ſubverſions ſont grandes, l'on peut faire des onctions ſur cette partie, avec l'huile de nard, de maſtic, de coings, de muſcade, ou bien quelque autre em-

brocation fortifiante & échauffante. L'on peut se servir de febrifuges absorbans, lorsqu'on voit quelque remission considerable, c'est-à-dire, dans les jours pairs; mais ils ne doivent pas estre tout à fait si fermentatifs que le quinquina; par exemple, l'on mêlera un scrupule de fleurs de camomille pulverisées, avec du diaphoretique mineral & du sel d'absinthe de chacun demi scrupule, pour faire un bol, avec un peu de sirop d'œillets.

J'ajoute que la fiévre hemitrite qui survient à quelque autre maladie, doit estre à peu prés traitée comme la maladie à laquelle elle survient; & que celle qui vient sans avoir esté precedée, doit à peu prés estre traitée comme une tierce bâtarde; avec cette difference, que si les accidens approchent davantage de la tierce, le tout doit estre beaucoup plus rafraichissant & plus exact; & que si elle approche davantage des accidens de la quotidienne, par exemple, si le malade est assoupi sans soif, &c. l'on donnera davantage de cordiaux, & d'échaufans.

CHAPITRE VIII.

Des Fiévres symptomatiques.

NOus appellons fiévres symptomatiques, celles qui accompagnent quelques maladies, quand elles ont un tel rapport ensemble, que l'une cesse lorsqu'on guerit l'autre ; dans ce sens-là l'on peut dire que les inflammations des parties internes sont accompagnées de fiévres symptomatiques, quoique peut-estre la fiévre ait donné naissance à l'inflammation & au dépost qui s'est fait sur le viscere.

Ces sortes de fiévres qui accompagnent ou qui sont accompagnées des inflammations des parties internes, sont toûjours du genre des fiévres continues, & on les distingue seulement des autres, par les signes propres & particuliers à l'inflammation de la partie : cependant auparavant que ces sortes de signes se declarent, il est bon de sçavoir, que quoique les fiévres continues symptomatiques ressemblent fort à celles qui ne le sont pas, toutefois

on les peut diſtinguer, parce que] les symptomatiques ne gardent point d'ordre dans leurs redoublemens; les urines ne ſont point ſi rouges ni ſi troubles dans les commencemens de cette fiévre que dans les autres : en un mot les jours qui ſont deſtinez aux criſes ſont tout à fait inutiles : dans ces ſortes de maladies, le malade ne ſe trouve d'ordinaire ni plus mal ni mieux; mais tous ces ſignes qui ſont fort équivoques, ſont bien-tôt confirmez par les douleurs de quelque partie interne, par l'empêchement de ſon action, ou de celles des parties voiſines, par les excremens que le malade rend, ſoit par les crachats dans les inflammations de poitrine, ſoit par les vomiſſemens, les flux de ventre ou la tenſion douloureuſe de l'abdomen dans l'inflammation de quelqu'une des parties qui y ſont contenues : Enfin le Medecin doit examiner s'il ne voit point quelques accidens particuliers à quelqu'une des inflammations des parties internes, comme nous l'expliquerons dans la ſuite en particulier. *Caractères.*

Tout le monde peut voir, par ce que nous avons dit pluſieurs fois ailleurs, que ces ſortes de maladies peu- *Cauſes exterieures.*

vent venir de la violence de la fermentation des liqueurs, & du manque de ressort des vaisseaux qui les contiennent: car pour lors il se peut faire des dépôts & des ruptures dans les parties dont le tissu est delicat.

Explication. Elles peuvent encore venitde l'âcreté des liqueurs qui fermentent, qui corrodent & qui déchirent le tissu des parties par où elles passent.

Mais il est beaucoup plus ordinaire que cela vienne de ce que le sang est trop grossier, pour suivre l'impetuosité de la fermentation, & de l'impulsion qui lui est donnée pour circuler dans les tuyaux capillaires des parties, principalement lorsqu'il devient plus grossier aprés qu'il a commencé de fermenter, comme il arrive lorsqu'il passe quelque matiere grossiere des premieres voyes dans la masse du sang; car cette matiere ne pouvant pas passer avec facilité, par les vaisseaux capillaires, s'y arreste, & y cause une inflammation qui n'augmente pas seulement la maladie, mais qui a pour ainsi parler, ses redoublemens particuliers, en mettant un desordre dans les esprits par l'irritation des nerfs & des membranes.

L'on doit fort craindre que ces ſortes de maladies ne ſe terminent par ſuppuration ; car pour lors l'inflammation eſt ſuivie d'une collection de pus & d'un ulcere, qui conduiſent le malade dans une fiévre lente, & dans un amaigriſſement univerſel. L'on peut ici repeter la plûpart des ſignes que nous avons dit, en parlant des marques des fermentations dans les maladies aigues, en conſiderant particulierement les forces du malade, la grandeur des ſymptomes, & ſpecialement de la douleur, & ſur tout les excremens : par exemple, les crachats dans les inflammations de poitrine, les vomiſſemens & les excremens du ventre dans les inflammations des parties de l'abdomen, & particulierement du foye ; les urines dans les inflammations de la veſſie & des parties voiſines. Il ſeroit trés-inutile de repeter ici beaucoup de ſignes generaux à toutes ces maladies, puiſque nous les avons expliquez ailleurs, ou que nous les expliquerons dans le détail. *Prognoſtic.*

Toutes les inflammations des parties internes, demandent à peu prés les mêmes remedes ; une diete fort *Gueriſon.*

ſevere comme dans toutes les maladies aigues; des vomitifs d'abord lorſqu'il y a des matieres contenues dans les premieres voyes, avec cette difference, que ſi l'on craint ſeulement l'inflammation, & qu'elle ne ſoit pas faite, l'émetique ou le purgatif doit eſtre donné ſur l'heure même; car c'eſt l'*orgaſme* dont parle Hippocrate, où l'on fait trés-mal de differer; au contraire ſi l'inflammation eſt déja faite, principalement vers le ventricule ou les inteſtins, l'on ne doit point donner le purgatif ou le vomitif; mais ſi l'inflammation eſt éloignée, on les pourra donner aprés une grande ſaignée, afin de deſemplir les vaiſſeaux, que les liqueurs circulent plus aiſément, que les fibres des inteſtins ſoient moins tendues; en un mot, afin que l'irritation du purgatif n'augmente point l'inflammation de la partie. J'ajoute, qu'on feroit encore trés-bien d'attendre la fin du redoublement, afin que les fibres des parties enflammées, ſoient moins tendues par la fermentation des liqueurs qui y bouillonnent.

Il eſt bon, lorſque le temps le permet, de donner des lavemens au mala-

de pour vuider les excremens de ſon ventre avant tous les autres remedes, afin que les premieres voyes eſtant dégagées, puiſſent mieux recevoir les parties fermentatives qui ſe ſeparent du ſang. De plus ces ſortes de remedes diminuënt un peu la fermentation des liqueurs.

Quand on a empêché par les purgatifs, que la matiere contenuë dans les premieres voyes en paſſant dans le ſang, ne faſſe ou n'augmente l'inflammation, & qu'en diminuant conſiderablement la quantité du ſang, on a donné lieu aux vaiſſeaux demi-vuides de recevoir plus aiſément les matieres qui fermentent dans la partie enflammée; les principales indications doivent eſtre d'attenuer le ſang, de le rendre plus fluide, afin que celuy qui eſt arreſté reprenant ſa fluidité ordinaire, ſorte de la partie où il ſéjournoit. On peut eſperer cet effet de toutes les matieres abſorbantes, & des volatiles: c'eſt pourquoy tous les coquillages, les yeux d'écrevice, les perles, la dent de ſanglier, la machoire de brochet, ſont tres-recommandées, auſſi-bien que les ſels volatiles, ammoniac, de corne

de cerf, &c. & même les medicamens qui abondent en ces ſortes de principes, comme la fiente de cheval ou de mulet dans le vin, le ſang de bouc préparé à la maniere de Vanhelmont. Les eaux ſudorifiques, &c. doivent eſtre d'un grand ſecours.

Il ne reſte plus qu'une indication à remplir, qui eſt d'appaiſer la douleur de la partie, de fortifier ſon reſſort & de faciliter en partie la tranſpiration de l'humeur par quelques remedes exterieurs : ce qu'on peut faire en appliquant des fomentations avec les herbes chaudes & aromatiques, en ſe ſervant d'huile chargée de parties volatiles & pénetrantes, comme ſont les huiles d'anet & d'iris avec la poudre d'iris & le ſafran. Je me ſuis bien trouvé d'avoir fait appliquer des blancs d'œufs batus & étendus ſur des étoupes à froid, aprés les avoir parſemez de poudre de zingembre & de poivre: principalement dans la pleureſie. *Faventius* recommande l'onguent d'*altea* avec l'huile d'amande douce, quand on les a mêlées à la poudre de cumin; & il fait appliquer par deſſus une feuille de chou. On peut encore ſe ſer-

vir d'huile de cire ; mais ce qui fait beaucoup mieux que tout cela, eſt le liniment ſuivant.

Prenez de l'huile de vers, de l'huile de crapau, & de l'huile de ſcorpion, de chacun demi-once : faites bouillir avec une once de ſuc de pavot juſqu'à la conſomption dudit ſuc : retirez du feu, & ajoûtez de l'eſprit volatile de ſel ammoniac un gros, & en oignez la partie en laiſſant par deſſus une veſſie de porc. Ce remede eſt puiſſant, il diſſipe la matiere lorſqu'on s'en ſert dans le commencement ; & ſi le pus commence déja à ſe former lorſqu'on s'en ſert, il en procure la ſortie en dehors, en attenuant, pour ainſi parler, les tegumens. Ce remede eſt incomparablement meilleur que le baume anodin de l'Abbé *Rouſſeau*, qui, quoiqu'il convienne aſſez par les parties volatiles que quelques plantes communiquent à l'huile, ne laiſſe pas d'eſtre de peu d'effet par le grand nombre d'ingrediens qui y entrent : ce qui prouve que l'Autheur entendoit peu la Nature des medicamens, & ſuivoit peu ſes principes, puiſque ce baume ſi excellent devoit recevoir ſa vertu par l'exaltation de ſes

principes; & par consequent de la fermentation, comme les autres. Il est temps de parler methodiquement de la maniere dont on se doit conduire dans l'application de tous ces differens remedes.

Les lavemens doivent estre faits avec des plantes emolientes & rafraichissantes; si l'on soupçonne des vents, l'on les fait avec les carminatifs; mais cela depend en partie de la grandeur de la fiévre. Par exemple, si la fiévre est fort grande, on se contentera d'une decoction de laituë avec un peu de miel violat; si elle est petite, on donnera un lavement avec la decoction de menthe, ou d'origan, ou de genévre, où l'on pourra même ajoûter le diaphœnic.

Pour la ptisanne, on la peut faire avec le nitre & un bâton de reglisse: sçavoir un gros de nitre sur une pinte d'eau; & le malade boira beaucoup de cette ptisanne. Si la fiévre est forte, on pourra aprés que les premieres voyes seront vuidées, en faire avec un gros d'yeux d'écrevice préparez, qu'on fera bouillir avec un gros de nitre dans deux pintes d'eau qu'on reduira à trois chopines: en ajoûtant lors qu'on retire

du

du feu un bâton de regliſſe, & agitant la ptiſanne avant de la donner à boire au malade.

Cependant ſi le malade a beaucoup de peine à cracher, & que l'inflammation ſoit dans la poitrine; on pourra faire bouillir les fleurs de coqueliquo dans l'eau commune, ajoûter un gros de canelle battuë ſur trois chopines de cette ptiſanne bouillante, & même une petite pincée d'anis battu; mais l'on ne doit ajoûter la canelle & l'anis, que lorſque les premieres voyes ſont vuidées.

Les évacuations & les ſaignées doivent eſtre faites, ſi l'on peut, avant les quatre premiers jours. Cependant ſi les accidens redemandoient l'un ou l'autre remede, il faudroit y retourner même dans l'état de la maladie; mais pour cela il eſt beſoin de toute la prudence d'un Medecin éclairé.

Il faut ajoûter que lorſqu'on donne un emetique dans l'état de la maladie, on le doit toûjours mêler à un ſudorifique & à un purgatif, afin de ne pas détourner les évacuations que la Nature pourroit faire dans ce temps-là par d'autres voyes; mais l'on ne le doit

donner, que lorſqu'on a des indications bien preſſantes.

Pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas attentives aux obſervations qu'on voit tous les jours chez les malades, aux ſentimens des plus celebres Medecins, & aux raiſons que nous avons données en parlant de nos indications, s'étonneront ſans doute de ce qu'on ordonne des purgatifs dans des inflammations internes, parce qu'Hippocrate les défend dans quelques-uns de ſes Livres, & que quelques Modernes prévenus de faux principes ſoûtiennent, que ces ſortes de remedes approchent de la nature des poiſons dans ces ſortes de maladies.

Mais ſi l'on fait attention qu'Hippocrate luy-même ordonne des purgatifs violens & emetiques dans les pleureſies où il y a quelques embarras dans les hypocondres; que preſque tous les Medecins purgent d'abord les eſquinancies, que *Rulandus*, Quercetan, *Angelus Sala*, Monſieur Poſtel & une infinité d'autres nous ont donné des obſervations ſans nombre, où les emetiques ont fait des gueriſons approchantes du miracle dans les inflammations

internes ; que dans toutes ces fluxions de poitrine malignes qui ont regné ces années dernieres, l'on a vû ce remede avoir des ſuccés admirables & ſurprenans : l'on ſera bien-toſt detrompé de cette fauſſe opinion où l'on eſtoit qu'il ne falloit point donner d'émetiques ou de purgatifs dans toutes les inflammations internes ; & l'*ypecacuana* qui réüſſit ſi ſouvent dans les dyſenteries, n'eſt-elle pas un emetique & un purgatif aſſez violent ? Nous voyons même que le tartre ſtibié dans une potion cordiale, fait à peu prés les mêmes effets que l'*ypacuana* dans les dyſenteries.

Je ne voudrois cependant pas aſſurer que toutes les inflammations internes demandaſſent des emetiques ou des purgatifs. Dans le *cholera morbus*, où il ſe fait une fonte & une décharge univerſelle de toutes les parties acres du ſang dans les premieres voyes, où les vomiſſemens ſont continuels, où les matieres ne ſont point adherantes, où l'eſtomac & les boyaux ſont preſque tous écorchez, il ne faut ſans doute que calmer, fortifier & adoucir. Quand au contraire il n'y a point de matiere

étrangere dans les premieres voyes ; quand tout ce qui y estoit est passé dans la masse du sang ; il seroit fort inutile de donner un medicament qui travailleroit le malade, qui augmenteroit la fermentation du sang ; en un mot qui augmenteroit la tension du bas ventre s'il y en avoit, & qui feroit une inflammation s'il n'y en avoit point.

Mais lorsqu'il y a des matieres dans les premieres voyes, l'on ne doit pas craindre que les efforts du malade fassent rompre quelque vaisseau, principalement si l'on a degagé les vaisseaux par la saignée, ou si la fermentation du sang n'est pas encore fort grande. En un mot, si l'inflammation & le depost ne sont pas encore faits : au contraire les secousses du diaphragme en secoüant le poumon pourront chasser le sang grossier qui commençoit à y séjourner. Les agitations des muscles de l'abdomen presseront la vessie, & en pourront faire sortir l'urine, si elle y est retenuë par l'inflammation & le resserrement du sphincter : & l'on a vû des personnes à qui l'on estoit prest de faire l'operation du bubonocelle, qu'un

emetique donné à propos a delivrez de l'étranglement de l'inteſtin.

Quand on veut donner des ſudorifiques, l'on doit commencer par les précipitans : enſuite par les remedes un peu temperez, comme ſont les fleurs de ſel ammoniac, la pomme de Quercetan; & enfin paſſer aux ſels volatils diſſous dans quelques eaux ſudorifiques; & quelquefois l'on peut ajoûter quelques gouttes de *laudanum* pour calmer la douleur.

Lorſque la fermentation & les accidens commencent à diminuer, qu'on commence à voir que la maladie tend à ſa fin, on doit retourner à la purgation, qu'on donnera pour lors ſans aucun emetique, & même fort douce, pour venir enſuite à d'autres un peu plus fortes; & remettre inſenſiblement le malade dans le train ordinaire pour ſon boire, ſon manger & ſes exercices.

Lorſque la fiévre ſymptomatique vient ſans aucun embarras dans les premieres voyes, que l'inflammation des parties internes a eſté produite par l'acreté du ſang ou par la grandeur de la fermentation : ce qu'on peut connoiſtre

par les causes & même par les symptomes qui sont plus aigus & plus vifs; l'on doit s'abstenir de toutes sortes de purgatifs, & même des remedes trop volatils. Les grands remedes sont les précipitans, les saignées, les eaux de plantes rafraichissantes, où l'on peut mêler le nitre. Il ne faut cependant pas se servir d'acides, parce que ces sortes de remedes coagulent ordinairement les matieres qu'ils trouvent engagées dans les parties: si toutefois l'on estoit obligé de se servir de quelqu'un, l'esprit de souphre seroit préferable, parce qu'il coagule moins le sang que les autres. Cecy suffira pour le general des inflammations, parce que nous entrerons dans le detail des principaux symptomes qu'elles produisent.

CHAPITRE IX.

Des Fiévres lentes.

IL faut ajoûter à ces sortes de fiévres une autre fiévre continuë d'une autre espece, qui est pareillement symptomatique, & qui est tres-souvent

une suite des desordres que peuvent avoir causé les maladies précedentes. On l'appelle fiévre lente, parce qu'elle est la moins violente de toutes les fiévres continuës : elle accompagne tres-souvent les ulceres & les abscés des parties internes : le malade paroist ne souffrir aucune incommodité considerable : cependant son corps maigrit & semble se fondre peu à peu ; & quoique le malade prenne de la nourriture, on ne voit pas que cela luy profite. Il perd peu à peu ses forces ; & enfin à peine se peut-il mouvoir. *Caractères.*

Cette maladie est la suite de quelques autres qui ont précedé : ou bien elle vient, parce que les corps sont d'une mauvaise constitution ; par exemple, à des filles qui ont les pâles couleurs, & à ceux qui ont la phtisie. Les urines sont quelquefois troubles, quelquefois claires & sans couleur ; & quelquefois il semble qu'il y a de l'huile dans leur superficie ; d'autrefois les urines sont rouges & briquetées, le pouls est vîte, frequent, inégal, petit, la maladie croist peu à peu, les évacuans & les autres remedes y apportent, pour l'ordinaire, peu de soulagement ; & les malades

tombent souvent en defaillance à la moindre occasion.

Quand il vient un abscés & un ulcere aprés une inflammation d'une partie interne, on peut dire que l'abscés ou l'ulcere sont des especes de reservoirs d'une matiere acre, qui se mêle continuellement au sang qui passe par la partie ulcerée, & qui en altere toute la masse: de sorte que les humeurs ne fermentent plus d'une maniere aussi insensible que dans l'état naturel; & par leur acreté, elles perdent cette qualité douce & balsamique qui les rendoit propres à la nourriture des parties. De plus les petites fibres qui sont rompuës dans l'ulcere, laissent échapper des parties chyleuses & lymphatiques d'avec le sang, qui croupissant dans la cavité de l'ulcere s'y aigrissent & deviennent si corrosives par l'alteration & la corruption qui y survient, qu'en se remêlant de nouveau au sang, elles en détruisent tout le tissu.

Quelquefois aussi ces sortes de fiévres lentes ne sont accompagnées d'aucun ulcere: le sang a de luy même par les causes externes ou par une mauvaise habitude hereditaire, pris des qualitez

Causes externes.

lttez si contraires à celles qu'il doit avoir, qu'il n'est pas capable de nourrir les parties; mais quoiqu'il ne les nourrisse pas, il ne les ulcere & ne les dechire pas toûjours. Souvent par son épaisseur ou par la viscosité de la lymphe, il se fait des embaras dans les glandes du mesantere, qui peuvent même empêcher ou diminuer le passage du chyle dans le sang : quelquefois aussi les poumons deviennent secs & arides, remplis d'une matiere semblable à du sable, ou à de la craye.

Explication. On peut demander si la premiere origine de la maladie vient du sang ou des parties solides : il est vrai-semblable que comme le sang qui est trop salé ulcere les parties : aussi quelquefois les ulceres des parties peuvent rendre le sang plus acre & plus salé qu'à l'ordinaire : comme nous avons expliqué cy-dessus. Ainsi comme la disposition maligne du sang peut alterer la structure des parties solides : de même l'alteration des parties solides peut changer la disposition du sang.

Prognostic. Quant au prognostic, il est tres difficile de guerir cette maladie : principalement quand elle est jointe à un abs-

cés ou à un ulcere du foye ou du poumon, ou à un empiéme : cependant quand les abſcés des parties internes qui accompagnent cette fiévre ſe terminent & aboutiſſent en dehors; qu'enfin on les coupe ou qu'on les cauteriſe, ſi le pus qui ſort en grande quantité eſt blanc & bien formé, ſouvent les malades réchappent : les purgatifs ordinaires aigriſſent cette maladie & l'augmentent, parce qu'en évacuant les ſeroſitez, le ſang devient plus ſalé & plus acre. Cette maladie dure plus de quarante jours, les malades ſe trouvent plus mal dans l'Automne. On doit particulierement conſiderer la grandeur des ſymptomes & les forces pour juger de l'évenement.

Gueriſon. Pour guerir cette maladie, il faut particulierement ſonger à adoucir le ſang, à le diſſoudre lorſqu'il eſt accompagné d'une diſpoſition écrouelleuſe, & enfin à nettoyer & conſolider l'ulcere. Cependant on eſt quelquefois contraint, quand la fiévre s'augmente, de tirer du ſang, & d'ordonner un regime de vivre rafraichiſſant & même incraſſant, lorſque le ſang ſe trouve trop acre & trop diſſous, l'on doit

s'abſtenir de tout ce qui eſt poivré, ſalé, de toutes ſortes de ragouſts & même du vin. Il faut auſſi défendre au malade les alimens durs & indigeſtes : comme auſſi les choſes qui ſe corrompent trop aiſément, de même que les ſucreries. Les lavemens ſont de temps en temps d'une aſſez grande utilité, patce qu'ils netoyent le bas ventre : toutefois lorſque cette maladie eſt mêlée à quelque diſpoſition ſcorbutique ou hypocondriaque, comme cela arrive ſouvent, on ne doit donner des lavemens que lorſque le ventte eſt plein d'exctemens, parce que dans les autres temps les lavemens font remonter les vents : ce qui cauſe un étouffement & beaucoup de douleur au malade ſans qu'il en tire aucun profit. Lorſqu'on voit dans ces ſortes de maladies un tres-gtand degouſt, ou un trop grand appetit, on doit preſque toûjours commencer par faire vomir ; & l'on ne doit pas ſe rebuter lorſque ſix & huit grains de tartre ſtibié n'operent pas, parce que ſouvenr ceux qui ont ces ſortes de maladies ſont tres-difficiles à vomir ; & il faut quelquefois donner dix ou douze grains de tartre ſtibié,

ou une once & demie de vin emetique.

Les purgatifs nuisent presque toûjours aux malades, à moins qu'il n'y ait quelques matieres dans les premieres voyes; & pour lors il faudroit donner des purgatifs tres-doux & incapables d'exciter de grandes fermentations dans le sang : comme sont la casse, la manne, la rhubarbe, le sirop de roses, de pommes, &c. Cependant s'il y avoit quelque viscosité dans le sang & dans la lymphe, on pourroit donner quelques purgatifs fondans ; tel est le *calomelanos* de Riviere, que je croy estre fait avec dix grains de diagrede, douze de mercure doux & quinze de sel fixe de tartre : par ce remede ou par quelques autres qui luy sont fort semblables, Riviere se vante d'avoir gueri plusieurs fiévres lentes.

Cependant on peut assurer qu'il ne faut pas souvent donner des purgatifs; mais qu'on doit plûtost corriger l'acreté des humeurs avec les précipitans. Il arrive quelquefois que ces remedes en dissoudant les viscositez du sang, rendent ces symptomes plus fâcheux à cause de la liquidité qu'ils donnent aux

humeurs, ce qui fait que les malades ne veulent pas continuer un remede, qui dans la suite leur seroit profitable. Entre les précipitans, les coraux, les yeux d'écrevice, l'antimoine diaphoretique doivent estre tres-recommandez, parce qu'ils peuvent absorber les parties salines qui abondent dans la masse du sang.

On doit aussi se servir des vulneraires, qui abondent en parties volatiles & balsamiques, qui peuvent & nettoyer l'ulcere, & rétablir la masse du sang. On en peut faire des ptisannes, des apozemes, des eaux distillées, &c. Entre ces vulneraires, l'on doit particulierement compter le *bellis*, le bugle, la sanicle, la veronique, le *symphitum*, la pulmonaire, le lierre de terre, la pirole, &c.

On peut même éteindre la chaux vive dans une decoction de plantes vulneraires, & en retirer l'eau claire pour en faire boire quatre onces le matin à jeun au malade; & l'on peut continuer ce remede pendant quelque temps.

Lorsqu'on a bien corrigé & adouci les levains qui sont dans les premieres

voyes, l'on en peut venir à l'usage du lait, qu'on peut prendre le matin seulement ou pendant toute la journée, en s'abstenant de toute autre nourriture, excepté du pain, du ris; & pour lors il le faut écremer. Si l'on n'en prend qu'une fois le jour, celuy d'anesse est préferable. Lorsqu'il y a une disposition visqueuse & presque écrouelleuse dans le sang ou dans la lymphe, il ne faut point du tout ordonner le lait, parce que par la grossiereté de ses parties, il augmenteroit celle du sang. De même lorsque la fiévre est considerable, & qu'on trouve quelque disposition à la coagulation, le lait ne convient point.

Je m'étonne fort de voir tant d'Autheurs recommandables par leur erudition, nous assurer que la conserve de roses nouvellement faite, a gueri des fiévres lentes & des phtisiques, aprés en avoir vû si peu d'effet : ce qu'on peut dire de raisonnable là dessus, c'est qu'un malade de cette maladie se sent tout d'un coup soulagé quand l'ulcere de son poumon devient assez grand pour contenir une certaine quantité de pus, & assez calleux pour rendre les membranes beaucoup moins sensibles ; ce qui

fait qu'ils ont des relâches considerables sans incommodité; & cette guerison fardée peut arriver dans l'usage de toute sorte de remedes, & même dans l'usage de ceux qui augmentent la cause de la maladie, tels que je croy la conserve de roses, quand on la prend en aussi grande quantité que les Autheurs l'ordonnent. C'est par là que nous avons vû le Marquis de C.... guerir une personne de qualité, que quelques Medecins croyoient dans une phtisie desesperée, quoi-qu'il ne se servist que de quelques solutions metalliques par des esprits acides, ce qui est sans doute tres-opposé à la maladie.

Lorsque le sang est fort visqueux, on peut mêler aux décoctions des vulneraires, l'écorce de gayac, la salsepareille ou le sasaphras: pourveu cependant que le malade ne soit pas déja extrêmement attenué.

On peut aussi se servir dans ces rencontres des aperitifs, & particulierement de ceux qu'on tire du mars: principalement lorsqu'on soupçonne quelques embarras & quelques obstructions.

Mais lorsqu'il n'y a point d'embar-

ras, & qu'au contraire le sang par l'exaltation de ses parties salines devient acre & salé, l'on doit se servir d'adoucissans, & même d'incrassans, pourveu qu'ils ne participent point de la nature des acides; c'est dans ce cas qu'on peut user d'emulsions, d'orgeas, de sirop de tortuë, de bouillons d'écrevices, &c. mais parce que nous donnerons des formules de tous ces differens remedes en parlant de la fiévre hétique, nous nous contenterons icy de ce que nous avons déja dit.

Hetique. La fiévre hetique differe de la fiévre lente par la seule diversité de ses causes, & par la grandeur de ses symptomes: ainsi l'amaigrissement est plus grand dans la fiévre hetique que dans la fiévre lente. De plus la fiévre lente est

Caracteres. presque toûjours accompagnée d'ulceres, d'abscés, ou de corruption de quelque partie interieure: au contraire la cause de la fiévre hetique est une mauvaise disposition du sang qui suit une fiévre ephemere ou une fiévre ardente, ou qui vient par des causes externes: quoi qu'il en soit, les differences qui sont entre ces deux maladies ne sont pas considerables.

Car la fiévre hetique eſt une chaleur continuelle, égale, ſans augmentation ni diminution ſans douleur; mais avec ſechereſſe, qui augmente pourtant deux heures aprés le repas; mais qui retourne aprés la digeſtion à ſa premiere égalité. Quand on touche le corps du malade, on ſent d'abord une chaleur douce; mais ſi l'on y tient la main quelque temps, on la ſent un peu mordicante: le pouls eſt petit, frequent & un peu plus chaud que les parties qui environnent l'artere: ce qu'on apperçoit aiſément lorſqu'on a fait laver le malade avec de l'eau froide. Aprés le repas il devient un peu plus élevé, le corps devient languiſſant, il s'extenuë, & maigrit peu à peu; on voit quelque choſe dans les urines de ſemblable aux toiles d'araignées; le pouls devient dur, les yeux concaves, les os des jouës élevez: on a peine à ouvrir les yeux, la peau ſe ternir, les hypocondres s'élevent, le ventre s'aplatit, la peau devient ſéche; on ſent des battemens prés du ventricule: de ſorte qu'il ſemble que le malade n'a rien dans l'abdomen. Enfin quelquefois le pouls devient d'une dureté extraordi-

Caractères.

naire, & le malade se voit couvert de vermine.

Causes. Cette maladie vient par toutes les choses qui peuvent faire perdre au sang sa qualité douce & balsamique : ainsi quand les parties huileuses du sang sont dissipées ou coagulées, & que les parties salines sont exaltées & developpées, les parties ne se nourrissent point ; le sang fermente avec une espece de petillement à peu prés semblable à celuy d'une lampe, où on a mêlé du sel ou de l'eau avec son huile : tout ce qui est propre à nourrir les parties se dissipe ; c'est pourquoy elles maigrissent : le pouls devient plus frequent par l'irritation des parties salines, il devient plus dur par la secheresse de l'artere, & enfin plus petit par le defaut des parties spiritueuses & balsamiques, dont depend le ressort. La chaleur qui se repand par tout le corps est produite par la fermentation qui est plus grande qu'à l'ordinaire, & qui s'augmente lorsque le chyle se mêle au sang : car comme le sang contient beaucoup de parties salines, & que le chyle en contient beaucoup qui sont huileuses, il se doit faire une fermentation

qui sera d'autant plus grande que la proportion sera plus juste entre ces sortes de parties differentes pour l'exciter & l'entretenir. La creme ou les toiles d'araignées qui semblent nager sur les urines, ne sont produites que par l'abondance des sels qui s'y rencontrent, à peu prés comme il arrive quand on dissout de la creme de tartre, de la chaux ou quelque sel essentiel en quelque liqueur qu'on laisse refroidir.

Les veilles, l'air trop chaud, les exercices violens, la colere, les alimens trop salez ou trop aigres, les tristesses, les chagrins, les fiévres ephemeres & ardentes, peuvent rendre le sang depourvû de parties balsamiques, & même produire ou occasionner la generation d'un plus grand nombre de parties salines. Car la colere enflamme, pour ainsi parler, les parties huileuses du sang, ce qui fait qu'elles s'évaporent plus aisément. Dans la tristesse & les chagrins, les parties aigres & fixes du sang s'exaltent : les parties huileuses sont comme fixées ; de sorte qu'elles sont inutiles pour arrester l'action des parties salines : les veilles & les exercices *Explication.*

rendent les parties huileuſes du ſang ſi ſubtiles, qu'elles ne ſont plus propres pour cet effet ; c'eſt par la même raiſon que les fiévres ephemeres & ardentes peuvent donner lieu à l'origine de cette fiévre ; & l'on conçoit aſſez que les aromates, les vivres trop ſalez, l'air trop chaud, &c. peuvent augmenter les parties ſalines du ſang, ou ſubtiliſer tellement ſes parties ſulphurées, qu'elles ne ſont plus propres à adoucir les parties ſalines.

Prognoſtics. Lorſque la fiévre hetique commence, qu'elle n'eſt accompagnée d'aucune autre fiéve ni d'aucune autre maladie, on la guerit aiſément : mais l'on peut dire auſſi qu'il eſt rare qu'on trouve un malade attaqué de cette ſeule maladie : car elle eſt preſque toûjours accompagnée de quelque abſcês ou de quelque ulcere interne. Lorſque le pouls devient dur, que les urines paroiſſent chargées dans leur ſuperficie de petites toiles, que le corps devient maigre, la gueriſon eſt beaucoup plus difficile; mais enfin lorſque les yeux deviennent tout-à-fait enfoncez, que les hypocondres ſont élevez & le ventre aplati, qu'on ſent le battement des arteres dans la

region du ventricule, l'on doit compter que le malade ne guerira point; & quand dans ce rencontre il arrive un cours de ventre, ou une chûte de cheveux, l'on doit croire que la mort arrivera bien-toſt, principalement lorſque cela arrive au milieu de l'eſté, depuis dix huit ans juſqu'à trente-cinq; car ces ſortes de perſonnes gueriſſent plus difficilement que les autres de toutes ſortes de fiévres hetiques, par la diſſipation preſque continuelle des parties ſulphureuſes : l'on doit toûjours aſſeurer que cette maladie eſt longue, & ſouvent mortelle.

Si l'on guerit les maladies chroniques par un grand regime, l'on peut dire que cela paroiſt encore plus clairement dans la fiévre hetique, où l'on voit que les ſeuls alimens, & quelques alterans ſemblent remplir toutes les indications; car quand elle eſt ſimple, & ſans eſtre mêlée à d'autres maladies, le malade a beſoin d'un air froid & humectant, afin que les parties ſulphureuſes du ſang deviennent plus groſſieres, en ſe meſlant aux parties nitreuſes & aqueuſes de l'air : c'eſt pourquoi Galien ordonne aux hetiques de *Gueriſon.*

ſe tenir en un lieu ſouterrain, qui peut recevoir des vents du coſté du Septentrion, & de s'y tenir découverts : Et Riviere dit, qu'il a gueri un hetique par ce ſeul remede ; cependant quand il y a quelque ulcere dans le poumon, la fraicheur de l'air peut beaucoup nuire, car l'air froid irrite les ulceres : c'eſt par cette raiſon que l'automne eſt contraire aux phtiſiques, & que Galien les envoyoit vers le mont Veſuve, à cauſe de la chaleur du lieu, & de la quantité des parties ſulphureuſes qu'il fournit continuellement à l'air, ce qui le peut rendre deterſif ; c'eſt ce que nous tâchons d'imiter, lorſque nous faiſons brûler dans la chambre de nos phtiſiques, le ſouphre, l'orpiment, le maſtic, la myrrhe, l'ambre jaune, &c.

Les alimens doivent eſtre dans la fiévre hetique, ſimples, rafraichiſſans & incraſſans, d'une facile coction ; ils doivent avoir une certaine humidité onctueuſe qui les rende capables d'adoucir les parties ſalines, & de fournir au ſang une qualite douce & balſamique ; tels ſont les petites ſoupes, les orgeas, le gruau, le ris, les amandes, les émulſions, &c. Entre les

plantes qui sont propres à faire les bouillons, l'on doit se servir de la laitue, de la chicorée, de la buglose, de la bouroche, des fleurs de violetes, du pourpier, &c. Les chairs bouillies sont meilleures aux malades, que les roties, parce qu'elles ont moins de sels; les choses aromatiques, sucrées ou poivrées, doivent estre évitées avec beaucoup de soin : Entre les chairs des animaux, l'on doit preferer le bœuf & le veau à toutes les autres ; & entre celles-là l'on peut encore choisir celles qui sont gluantes & nerveuses, à cause des parties balsamiques qu'elles contiennent ; & leur gelée semble trés-propre à épaissir le sang. Par la même raison, l'on doit se servir de bouillons d'écrevices, & de chairs de tortues, de grenouilles ou de limaçons; l'on peut faire de tous ces alimens, des gelées, des restaurans, des pâtes royales, & d'autres formules d'alimens, pour s'accommoder à la santé & au goust du malade.

Pour la boisson, le malade boira de l'eau bouillie avec l'orge ou les amandes, où l'on peut ajoûter pour le goust, en retirant du feu un baston

de regliſſe ; mais on ne doit boire que peu à la fois, afin que l'eau ne diminue rien, ſi cela ſe peut, du tonus des fibres de l'eſtomac.

L'on doit faire tenir le malade dans un grand repos, luy défendre toute ſortes d'exercices, le laiſſer dormir plus long-temps qu'à l'ordinaire ; quand le ventre eſt pareſſeux, on luy doit donner des lavemens ; on doit, autant qu'il eſt poſſible, conſerver beaucoup de tranquillité dans ſon eſprit ; & ſi ſon ventre ſe relâchoit, l'on pourroit luy faire quelques ptiſannes avec la raclure de corne de cerf & d'yvoire bouillie dans l'eau commune.

Quoique les bains ne conviennent pas à ceux qui ont la fiévre ; cependant dans le commencement de la fiévre hetique, l'on peut ſe ſervir de bains d'eau douce chaude, parce qu'ils ſont profitables, en relâchant les pores de la peau, facilitant la tranſpiration des parties acres, & fourniſſant des parties aqueuſes dans la maſſe du ſang ; au contraire les bains ſalez & nitreux, faiſant des effets oppoſez, peuvent quelquefois donner la fiévre hetique à ceux qui ne l'ont point, ſi on en croit Galien.

Quant

Quant aux purgatifs, l'on ne doit point se servir de ceux qui agitent la masse du sang, & qui peuvent dissoudre son tissu ; au contraire l'on ne doit employer que ceux qui lâchent le ventre, en graissant & relâchant les boyaux, ce qu'on doit faire lorsqu'ils sont remplis d'humeurs étrangeres ; ainsi l'on peut donner la casse avec la manne dans le petit lait.

Quant au calomelanos de Riviere, & au precipité diaphoretique de Vanhelmont & de Paracelse ; comme ils ont pour baze le mercure, ils ne peuvent convenir, quoi qu'en disent leurs Autheurs, à moins qu'il n'y ait quelques obstructions dans les glandes, & quelque disposition écrouelleuse dans le sang, qui demande sa dissolution ; car l'on sçait qu'il y a des phtisies qui dépendent de cette disposition du sang & des glandes.

L'on recommande encore avec raison, entre les autres purgatifs, la therebentine & le baume du Perou : ils ne remedient pas à cette maladie seulement comme purgatifs, mais parce qu'ils fournissent des parties balsamiques au sang qui peuvent un peu adou-

cir les parties salines ; & lorsque la fiévre hetique est accompagnée de quelque ulcere interne, ces sortes de remedes deviennent d'une necessité indispensable.

Aprés les purgatifs, l'on peut faire prendre des émulsions ; par exemple : *Prenez demi once d'amandes douces pelées, & un gros de chacune des quatre semences froides, majeures & mondées, l'on pilera le tout, en versant dessus peu à peu une livre d'eau commune ; l'on ajoûtera de l'électuaire des trois santaux, deux gros du diamargaritum froid, trois gros de sirop du diacode & de violette, de chacune une once, pour en faire une émulsion en deux doses.*

Les narcotiques n'aident pas peu à la guerison de cette maladie, en appaisant les tumultes des parties spiritueuses ; & les parties huileuses des amandes & des quatre semences, temperent puissamment l'acreté des parties salines.

Quand on a fait user au malade de toutes ces choses, il faut le mettre à l'usage du lait, qui est sans doute un des plus grands remedes dont on puisse se servir dans cette maladie, pourvû

qu'on prenne les precautions ſuivantes.

Premierement, l'on doit examiner s'il ne s'aigrit point dans le ventricule; car pour lors on le doit faire quitter au malade; & quelquefois afin que cet accident-là n'arrive point, l'on doit faire uſer au malade des precipitans, des abſorbans, & même mettre un peu de ſucre dans le lait, & avoir fait preceder quelques purgations legeres.

Secondement, lorſqu'on prend le lait, l'on ne doit prendre ni viande ni bouillons; ſi l'on en prend pluſieurs fois le jour, l'on peut, à la verité, prendre du ris, du gruau, du pain & quelque ptiſanne vulneraire; mais les autres ſortes d'alimens ont coutume de corrompre le lait: cependant dans les commencemens, l'on en peut prendre le matin à jeun, pour diſpoſer l'eſtomac.

Lorſqu'il arrive un flux de ventre dans l'uſage du lait, on le doit quitter, parce que c'eſt une des manieres dont il s'aigrit, & que ce ſymptome-là eſt fort à craindre dans cette maladie; cependant ſi le cours de ventre eſtoit leger, l'on pourroit faire éteindre pluſieurs fois un fer rouge dans le lait,

cuire un peu de ris dedans, & enfin faire prendre un peu de ſirop de coings dans un temps éloigné du lait; mais ſi malgré ces precautions il continue, il faut abſolument quitter le lait.

Lors que la toux vient ſi violente dans la fiévre hetique, qu'on voit viſiblement que le poumon eſt attaqué & même ulceré, il faut traiter cette maladie comme une phtiſie.

Lorſque la fiévre hetique eſt jointe à une fiévre continue, ſoit ſynoque, ſoit periodique, l'on doit premierement remedier à la fiévre continue, ſans cependant negliger les indications que nous peut fournir la fiévre hetique, parce qu'il eſt des regles de remedier aux maladies & aux ſymptomes les plus preſſans.

Outre toutes ces fiévres ſymptomatiques, il y en a quelques autres qui ſont accompagnées de ſymptomes ſi conſiderables, qu'elles ſemblent en dépendre, ſans cependant qu'il y ait d'inflammation dans les parties internes; telles ſont les fiévres ſymptomatiques catharrales, les fiévres de lait ou des accouchées.

CHAPITRE X.

Des Fiévres catharrales, & autres symptomatiques.

DANS la fiévre symptomatique ou catharrale, le malade se sent souvent pris d'un petit frisson sur la fin du dos; il ressent ensuite vers le soir une douleur, de teste, & des douleurs & des lassitudes en tous les membres, qui lui durent une bonne partie de la nuit, quelquefois avec un peu de soif, & toûjours avec chaleur; le pouls s'éleve & devient plus frequent; mais le matin tous ces symptomes semblent éteints, & ne recommencent, pour ainsi parler, que la nuit: la couleur de la peau est un peu plus vermeille qu'à l'ordinaire, à cause de la chaleur qui n'est cependant jamais fort acre; les petits ressentimens de froid dans le dos, n'arrivent pas tous les jours; & quand ils viennent, c'est quelquefois sur le midy, quoique les douleurs de teste & les lassitudes n'arrivent que sur le soir. Souvent, il se joint d'autres symptomes a- Caractères.

vec ceux-cy : L'un des plus considerables & des plus ordinaires, est la toux qui prend sur le soir avec les lassitudes, & qui continue quelquefois la meilleure partie de la nuit ; ou bien si elle discontinue, elle recommence le matin au reveil du malade, la poitrine devient aussi quelquefois oppressée, les malades sont, ou tout à fait dégoûtez, ou bien ils ont une faim devorante, les urines ne sont pas beaucoup changées de leur estat naturel, le malade crache beaucoup, quelquefois aussi une partie des humiditez luy tombent par le nez.

Causes exterieures. Cette maladie vient dans les années froides, dereglées & pluvieuses, aprés les changemens subits du chaud au froid, aprés de longues fiévres quartes, aprés de longues douleurs de teste, apres l'usage des alimens aigres ; en un mot aprés l'usage de toutes les choses qui peuvent empêcher la liaison intime des parties lymphatiques, sereuses & fibreuses de la masse du sang ; comme sont les soins, les travaux, les inquietudes, les veilles, &c. Car pour lors il se fait des filtrations abondantes des parties de la masse du sang, dans les

glandes qui sont à la baze du crane, dans les glandes de la trachée artere, & mesme dans toutes les membranes du corps, & principalement des articles; ce qui doit arriver lorsque la masse du sang prend un cours un peu plus rapide qu'à l'ordinaire : ainsi il n'est pas étonnant que le malade sente des douleurs & des lassitudes dans les articles, & mesme une toux lorsque la fiévre le prend; & cette fiévre arrive ou se redouble vers le soir, ou parce que la transpiration est moindre, & qu'il y a davantage de parties chyleuses & lymphatiques dans le sang qui sont prestes à se separer. Enfin, comme pendant le sommeil il s'est filtré quelque peu de lymphe dans la trachée artere, on ne doit pas s'estonner de la toux qui arrive au reveil : les douleurs de teste viennent de l'embarras des glandes qui sont à la baze du crane, & specialement dans celles des sinus du sphenoide, du coronal & dans toutes les glandes salivaires : c'est pourquoi la douleur de teste occupe ordinairement la partie anterieure.

Cette maladie est trés-considerable & trés-longue dans les corps mal ha- *Prognostic.*

bituez, qui ont esté long-temps travaillez de fiévres quartes, ou de douleurs de teste, parce que cela marque une entiere désunion dans les principes du sang. Comme les maladies qui viennent d'une lymphe acre ou aigrie, sont beaucoup plus difficiles à guerir que celles qui viennent des desordres des autres parties du sang, l'on doit tout craindre lorsqu'on voit que la lymphe vient à s'épaissir, se coaguler ou s'aigrir ; & si le corps est de lui-mesme maigre, qu'il ait le col long, on doit fort craindre qu'il ne tombe phtisique.

Lors au contraire que cette maladie vient dans un corps bien habitué, sans avoir esté precedée d'aucune autre maladie, mais seulement par un rhûme à l'ordinaire, ou par la seule suppression des regles dans une fille, on ne la doit pas beaucoup apprehender, principalement lorsque la personne est jeune & grasse ; car on doit se souvenir de ce que nous apprend Hippocrate, lorsqu'il dit que les fluxions ne se cuisent point dans ceux qui sont bien vieux, parce qu'ils n'ont point assez de parties douces & balsamiques dans leur

leur ſang pour réunir la partie fibreuſe avec la partie ſereuſe. Enfin l'on doit juger de cette maladie, par la grandeur des ſymptomes, & craindre davantage celle où l'on crache fort ſalé; principalement lors qu'elle n'a point eſté produite par un froid exterieur, & qu'elle a continué long-temps; car c'eſt une marque de l'acreté de la matiere qui cauſe la maladie.

Il y a encore d'autres fiévres catharrales épidemiques, qui ſont fort à craindre : Elles ont coutume d'emporter promptement les malades, ſi l'on n'y remedie, principalement lors qu'ils ſont fort affoiblis, ou qu'ils ont des ſyncopes, ou qu'ils ſont dégoûtez; car il y a pour lors une malignité qui tuë le malade dans les premiers jours de ſa maladie.

Mais quand le malade peut marcher & meſme ſortir, les fiévres catharrales épidemiques en devenant longues, ſe tournent quelquefois en phtiſie.

Lorſque la fiévre qui accompagne le catharre, ou pour mieux dire, lorſque la fiévre catharrale eſt meſlée à une fiévre putride, qu'elle n'a point d'intermiſſion, l'on doit aller promp- *Gueriſon.*

rement à la faignée ; mais l'on ne doit recourir aux rafraichiffans que pas à pas, éviter tous les incraffans, faire ufer des diaphoretiques pectoraux ; en un mot, l'on doit defemplir les vaiffeaux, empêcher les dépofts qui fe peuvent faire fur les parties, adoucir & évacuer les ferofitez acres qui déchitent & qui picotent continuellement la trachée artere.

L'on peut remplir toutes ces indications, en ordonnant, pour toute nourriture au malade, quelques bouillons avec le bœuf, le mouton & une volaille ; une ptifanne pour la boiffon avec les feuilles de coquelico & la regliffe, en lui faifant donner quelques lavemens avec une décoction de laituë & un peu de miel violat, en le faifant faigner, & en lui faifant prendre aprés la faignée quelque diaphoretique pectoral : Par exemple : *Prenez demi gros de confection d'hyacinte, un fcrupule de diaphoretique mineral, autant d'yeux d'écrevice préparez, vingt grains de poudre de vipere, demi once de firop de coquelico, autant de celui d'érifimum, & cinq onces d'eau de chardon benift* ; l'on peut réïterer ces fortes de potions & les

ſaignées ; l'on peut meſme ajouter quelques ſels volatils & quelques gouttes d'huile de ſuccin ; mais l'on doit brider ces ſortes de remedes par le laudanum ou le diacode.

Enfin, lorſqu'on purge, ce doit eſtre doucement, & ſur la fin de la maladie, avec une infuſion de rhubarbe, la mouelle de caſſe ou la manne & le ſirop de roſes, en évitant les purgatifs trop violens ; l'on peut faire quelques frictions à la teſte & au cou, & y appliquer quelques remedes exterieurs.

Quand au contraire la fiévre catharrale eſt ſeule, qu'elle donne des relâches au malade, qu'elle le laiſſe même deux & trois jours ſans mal, pour revenir tout d'un coup ſans aucune cauſe apparente ; l'on doit ſonger à diminuer la groſſiereté de la lymphe, à décharger les ſeroſitez par la tranſpiration & les urines, ſans cependant agiter beaucoup la maſſe du ſang ; & enfin l'on doit tâcher d'unir les parties qui compoſent cette maſſe, en fourniſſant des parties balſamiques, qui peuvent adoucir & corriger les parties trop ſalines, trop acres ou trop acides.

L'on réuſſit & l'on remplit ces in-

dications, si l'on ordonne aux malades d'estre fort sobres & de manger tres-peu, principalement pendant la nuit: car il n'y a rien qui soit si contraire à ces sortes de malades que de manger lorsque leurs humeurs sont en agitation : parce que la coction ne se faisant point, il passe un chyle crud & indigeste dans le sang qui fournit une nouvelle matiere à la fiévre & au catharre: il faut qu'ils ne prennent rien entre le dîner & le souper, & même qu'ils soupent peu, & ne se couchent pas immediatement aprés: il faut aussi qu'ils évitent l'air froid & les vents, toutes les choses aigres ou salines; & il n'est même pas bon qu'ils prennent beaucoup de sucre. Il faut toûjours leur entretenir une grande liberté de ventre, par quelques lavemens, & leur faire éviter tous les incrassans.

Si l'on trouve le sang fort abondant dans les vaisseaux, le pouls élevé, & beaucoup d'acreté dans la gorge, on doit faire quelques saignées; & observer exactement la consistence du sang, afin d'en tirer des indications : car pour peu qu'on trouve dans sa superficie une écorce ou une peau visqueuse, l'on doit

particulierement s'attacher à diſſoudre le ſang, & ſe ſervir pour cet effet d'attenuans, d'aperitifs & de ſudorifiques : ſi au contraire le ſang eſtoit tres-rouge, tres-vif & tres-diſſous, il faudroit ſe ſervir des rafraichiſſans.

Dans le premier cas, l'on fera des ptiſannes au malade avec le bois de gayac, l'eſquine, le ſaſaphras, la ſalſepareille, afin de pouſſer par l'inſenſible tranſpiration une partie des humiditez ſuperfluës, & en meſme temps de diſſoudre & de donner de la liquidité au ſang. On en pourra faire auſſi avec les feuilles de coquelico & le lierre de terre. On peut auſſi ſe ſervir du martube, du *lamium*, de l'*eriſimum*, du pouillot, des capillaires avec l'hiſope & du lierre de terre en ſirops, qui ſont des pectoraux diaphoretiques tres-recommandables dans cette maladie. On doit rarement purger à moins qu'il n'y ait quelque choſe dans les premieres voyes ; & quand cela ſe rencontre, quelques grains de tartre ſtibié ſont plus d'effet que tous les autres purgatifs, parce qu'ils évacuent davantage & fondent moins ; ainſi le malade ne ſe trouve pas fort fatigué. Cepen-

dant lorsqu'il faut absolument fondre, on peut se servir de mercure doux & de rhubarbe, incorporez dans la terebenthine, pour en faire quelques pilules : parce que la terebenrhine fournit au sang quelques parties balsamiques qui peuvent estre d'une grande urilité : par exemple.

Prenez deux gros de terebenthine de Venise, un gros de rhubarbe en poudre, & quinze grains de mercure doux ; incorporez le tout ensemble, & faites huit pilules que le malade avalera le matin.

On doit ensuite ordonner au malade l'usage des absorbans, des précipitans & des volatils, afin de rendre un peu de fluidité à son sang. On peut employer pour cet usage les yeux d'écrevice, le diaphoretique antimonial, le besouard mineral, & même la poudre de viperes dans quelque eau appropriée: par exemple. *Prenez de l'eau de coquelico & de fleurs d'acacia, de chacune trois onces : dissoudez des yeux d'écrevice demi gros, de la poudre de viperes un scrupule, du sirop d'erisimum une once, de l'huile de succin trois gouttes.*

L'on doit encore extrêmement faire d'état du carabé préparé sur le por-

phire, des fleurs de souphre, du sperme de baleine : parce que par leurs parties douces & huileuses ils peuvent amortir les parties salines, & servir pour ainsi parler, à relier les differentes parties du sang, outre qu'ils absorbent ou amortissent les aigres coagulans.

Si tout cela n'est pas suffisant, on peut se servir de quelques sels volatils ou de matieres qui en contiennent beaucoup. Entre les sels volatils plusieurs Autheurs loüent extraordinairement celuy de corne de cerf & de sang humain. Quelques autres les font auparavant incorporer dans le baume de souphre; & entre les matieres qui contiennent beaucoup de sels volatils, on loüe les fleurs de benjoin.

Mais l'on doit entremêler à l'usage de tous ces remedes quelques narcotiques, qui sont icy d'une tres grande consequence. Les Autheurs nous recommandent extrêmement les pilules de cynoglosse. Je me suis bien trouvé des pilules ou trochisques suivans. *Prenez un gros de myrrhe, un gros de succin preparé & un gros d'encens mâle: pulverisez le tout ensemble, & y ajoû-*

tez un ſcrupule de laudanum diſſous, en tres peu de liqueur, pour faire du tout huit petites pilules pour prendre pendant huit ſoirs. *O. Heurnius* dit que le Prince Maurice de Naſſau fut gueri d'un catharre tres-cruel en 1611. avec d'ancienne conſerve de roſes, les fleurs de ſouphre, le ſirop de coquelico, & auſſi avec les pilules de ſtyrax.

L'on peut auſſi faire recevoir la fumée au malade des remedes qui peuvent fortifier les glandes qui ſont à la baze du crane; rétablir, pour ainſi parler, leur *tonus*, & défendre les poumons contre l'acreté des matieres qui s'y filtrent: c'eſt pourquoy on peut faire de petites pilules pour brûler avec le ſuccin, la myrrhe, l'encens & le tabac; & l'on peut tenir le malade couvert de quelque linge, afin que la plus grande partie de la fumée entre dans ſa bouche & dans ſon nez par la reſpiration.

Quelques Autheurs ordonnent les ſternutatoires pour détourner une partie de l'humeur dans les parties anterieures de la teſte. Ils ordonnent auſſi quelques maſticatoires pour dé-

charger la pituite qu'ils croyent tomber du cerveau. Ces remedes peuvent décharger quelques humiditez trop abondantes qui se trouvent dans la masse du sang. Je n'en ay jamais veu de grands effets, si ce n'est dans un long usage du tabac mâché, qui a souvent gueri des personnes sujettes à des catharres periodiques.

Presque tous les Autheurs conviennent que les cauteres appliquez à la nuque du cou, ou derriere les oreilles, ou dans dautres parties fort remplies de vaisseaux, sont d'un grand secours pour détourner & diminuer les catharres & les fluxions: cependant cela paroist contraire aux demonstrations anatomiques, puisqu'il est constant que cela ne peut point décharger la lymphe qui se separe dans le *sinus* du sphenoïde, &c. Mais comme ces sortes de remedes peuvent percer tellement la peau qu'elle serve de crible pour filtrer une lymphe fort acre de la masse du sang, ils peuvent, par cette raison, avoir leur utilité; & comme on doit là dessus consulter l'experience de plusieurs Autheurs, qui nous assurent qu'il n'y a rien de plus efficace, je croy

qu'on le doit tenter : principalement parce qu'on ſçait que cela ne peut faire aucun mal. On doit auſſi tenter les veſſicatoires qui peuvent aider la diſſolution de la partie lymphatique, lorſqu'elle eſt coagulée, en luy fourniſſant des ſels acres volatils.

On peut faire frotter le membre où l'on ſent les douleurs, & toute la teſte, avec la decoction d'yebles, & même de fleurs de ſureau, le plus chaudement que le malade le pourra ſouffrir.

Si l'on veut détourner par les urines, on peut ſe ſervir de poudre de cloportes, de terebenthine, ou bien d'eau de fleurs de ſureau, de ſel volatil de ſuccin, où l'on peut ajoûter le diacode ou quelque narcotique, comme on a fait aux diaphoretiques.

Quelquefois bien loin de pouvoir guerir le malade avec tous ces remedes chauds, échauffans & fondans, il faut mettre un malade aux bouillons de laituë & de chicorée. *J. Heurnius* rapporte un exemple d'un malade ; qu'un Medecin avoit en vain tenté de guerir par la premiere methode, & qu'il rétablit enſuite par des

rafraichissans : car lorsque le sang est trop dissous & trop fondu, non seulement il faut se servir des remedes qui peuvent calmer son mouvement, embarasser les parties qui sont trop acres, mais aussi de ceux qui peuvent épaissir les parties qui sont trop subtiles. On peut se servir pour cet effet d'eau de ris ou d'eau d'orge, faire quelques petes saignées, donner souvent des lavemens. On peut quelquefois purger avec de tres-doux purgatifs : tels sont le sirop de pommes, la casse & la manne. Quelquefois aussi l'on y peut ajoûter quelques grains de tartre stibié, s'il y a des indications pour le vomissement. On doit faire quelques potions avec les eaux de laituë & de chicorée, par exemple, de chacune trois onces, trois gros de *diamargaritum frigidum*, & une once de sirop de diacode. On peut aussi se servir de tous les absorbans & de tous les précipitans, & entr'autres de la terre sigillée, du bol d'armenie, des coraux & du succin. On doit aussi ordonner quelques élegmes : par exemple, en prenant un gros de gomme atragant, qu'on fera gonfler dans l'eau rose, & qu'on dissoudra

enſuite avec le ſirop de diacode & l'eau roſe; on y pourra ajoûter un peu de mucilage de coings. On pourra faire quelques emulſions en diſſoudant demi-once des quatre ſemences mondées, dans un demiſeptier d'eau roſe; & y ajoûtant du ſirop de roſes ſeiches, & du diacode, de chacun une once.

On ne doit pas negliger les cauteres; & il eſt utile d'appliquer ſur la teſte des emplaſtres fortifiantes où l'on peut ajoûter le maſtic, le benjoin, l'huile de ſuccin & même l'*opium*.

On peut auſſi faire des fumigatoires, où l'on peut ajoûter le ſouphre, parce que ſon eſprit acide qui paſſe par la reſpiration, peut coaguler & fixer les parties trop acres & trop exaltées de la maſſe du ſang.

Pour ce qui concerne les ptiſannes dont le malade doit uſer, elles doivent eſtre faites avec la racine de chicorée, de guimauve & le chien-dent, ou bien avec les capillaires, les raiſins ſecs, les jujubes, &c.

CHAPITRE XI.

De la Fiévre de lait.

LA fiévre des nouvelles accouchées ou la fiévre de lait, est une espece de mouvement que cette liqueur fait, par lequel elle étend les mamelles plus que de coûtume : car quoi-qu'il se porte pendant la grossesse une partie de la liqueur nourriciere du *fœtus* dans les mamelles ; cependant l'on observe que trois jours aprés l'accouchement elle s'y porte en plus grande quantité, & avec plus d'effort ; & à moins qu'on ne tire dans ce temps-là le lait avec soin, il s'y amasse, & y fait quelquefois des inflammations & des abscés : la malade sent de la chaleur & un peu de soif ; son pouls s'éleve & devient plus frequent ; mais tous ces symptomes finissent bien-tost, lorsque les vuidanges coulent avec assez d'abondance pour emporter le superflu de cette matiere ; cette fiévre doit estre considerée comme une fiévre synoque & symptomatique, qui ne demande

cependant aucune évacuation, pourveu que les vuidanges coulent ; mais si elles estoient supprimées, il faudroit faire quelques remedes pour en faciliter le cours.

On doit observer que cette maladie n'a point coûtume d'estre considerable dans les paysannes & dans les femmes qui travaillent, parce qu'elles n'amassent point d'humeurs superfluës, & que par l'agitation de leur sang, tout ce qui est superflu se filtre & s'évapore ; en un mot, il n'y pas une si grande quantité de liqueur chyleuse dans la masse du sang : au contraire les femmes qui menent une vie sedentaire, qui conservent leur beauté, qui se font appliquer des remedes repercussifs sur les mamelles, sont sujettes à de grands accidens.

Cette maladie n'a rien de particulier que l'évacuation des vuidanges qu'il faut toûjours conserver ou procurer; comme nous en avons parlé amplement ailleurs, nous n'en dirons rien icy.

CHAPITRE XII.

Des principaux symptomes qui arrivent dans les fiévres continuës aiguës ; & premierement des affections soporeuses.

NOus avons dit que les fiévres aiguës continuës symptomatiques estoient causées ou accompagnoient les inflammations des parties internes ; qu'elles estoient d'ordinaire accompagnées de quelques symptomes remarquables, qui les distinguoient les unes des autres, qui les caracterisoient, & dont elles prenoient, pour ainsi parler, leur denomination.

Quoi-qu'elles ayent des causes à peu prés semblables, comme nous l'avons expliqué, & que l'évenement soit aisé à développer par les signes generaux que nous avons donnez ; cependant comme ces sortes d'accidens font varier les indications curatives, j'ay cru à propos de les expliquer dans le détail.

Les affections soporeuses sont des *Affections soporeuses.*

ſymptomes d'une grande conſequence dans les fiévres continues : l'on en remarque de deux ſortes.

Dans la premiere qu'on nomme letargie, affection comateuſe ou *carus*, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins forte, le malade ſe trouve emporté malgré luy dans le ſommeil, lorſqu'on le pince, qu'on le picque, ou qu'on le remuë, à peine ouvre-t-il les yeux, pour les refermer un moment aprés. Il eſt tout engourdi, connoiſt peu ou point ſes amis ; & ne ſe ſouvient de rien. Il répond d'une maniere peu juſte ou point du tout à ce qu'on luy demande, quoiqu'on l'ait réveillé ; il oublie même quelquefois & ſon nom & celuy de ſes amis ; lorſqu'il n'y a pas beaucoup de fiévre dans cette maladie, que le malade en dormant a la bouche ouverte, qu'à ſon réveil il connoiſt & répond aux demandes qu'on luy fait, & qu'il n'a pas même beaucoup perdu la memoire, on luy donne le nom d'*affection comateuſe* ; quand l'oubli eſt conſiderable dans le réveil, que la fiévre & la chaleur ſont plus acres & plus apparentes, on luy donne celuy de *letargie* : Enfin lorſqu'on a beaucoup

Caractere.

de

de peine à le réveiller, que même en le picquant aſſez fortement il ne fait que ſe remuer ou ouvrir les yeux ſans parler, ou qu'il parle ſans connoiſſance, on luy donne le nom de *carus*; & toutes ces ſortes d'affections ſoporeuſes ſont differentes de l'*apoplexie*, en ce qu'elles ne viennent pas pour l'ordinaire tout d'un coup, & qu'elles n'intereſſent pas ſenſiblement la reſpiration; du moins ne voit-on pas ces ronflemens qui ſe trouvent dans les apoplectiques; & enfin on ne voit pas que les ſenſations ſoient tout-à fait éteintes.

L'autre affection ſoporeuſe, qui ſe trouve davantage dans les fiévres malignes que dans les autres, eſt un mêlange d'un dormir avec une diſpoſition convulſive; un malade ſe trouve aſſoupi, il ferme à tous momens les yeux, & les ouvre quelquefois; lorſqu'il parle on voit une alienation d'eſprit, les mains & les cuiſſes ont des mouvemens deſordonnez.

Ces ſortes de ſymptomes arrivent dans les fiévres benignes ou malignes, *Cauſes.* lorſque la matiere heterogene qui eſt contenuë dans le ſang, paſſe dans le cerveau & dans le genre nerveux, &

que par son acidité elle fixe & arreste le cours des parties spiritueuses qui doivent aller dans les nerfs pour faire les sensations ; ou bien parce que fermentant avec violence dans les vaisseaux sanguins qui aboutissent à la partie corticale du cerveau, elle en dilate les pores : ce qui fait qu'elle s'abreuve dans la suite d'une serosité superfluë & inutile, qui en dérange le tissu, & empêche la separation des parties fines & deliées, qui doivent courir le long des tuyaux qui y aboutissent.

Explication. Enfin cette même matiere héterogene qui est mêlée au sang, peut tellement détruire & fixer ses parties spiritueuses en circulant avec luy, qu'elles sont hors d'état de se separer de la maniere qu'elles le doivent estre dans le cerveau.

Dans l'une ou l'autre de ces suppositions, on conçoit que les sensations doivent s'amortir, qu'on doit avoir beaucoup de penchant au sommeil, & que les fibres des organes & du cerveau ayant perdu leur tension & leur ressort, le malade doit tomber dans une perte ou une diminution sensible de memoire.

L'ouverture des cadavres prouve ces veritez : car quoiqu'on trouve plusieurs *hydrocephales* sans aucun assoupissement ; cependant lorsque la serosité penetre la substance corticale dans cette maladie, & dans les autres, l'on remarque dans les malades des *letargies* & des affections soporeuses, comme *Vuillis* l'a fait observer : ainsi l'on doit bien s'éloigner du sentiment des Medecins, qui mettoient le siege de ces maladies dans les ventricules.

L'on remarque que toutes les choses qui peuvent empêcher l'évacuation des serositez, ou en procurer l'épanchement, peuvent occasionner ces maladies : ainsi *Platerus* a observé des affections comateuses, qui venoient de ce que les reins ne filtroient pas la serosité du sang ; *Tulpius* en a observé qui venoient d'une suppression d'urine causée par une pierre. Il est encore fort ordinaire de voir que ces sortes d'accidens suivent des coups & des chûtes, parce que souvent il se fait des ruptures de vaisseaux, des abscés, des ulceres ou d'autres solutions de continuité, qui donnent lieu à un épanchement de serosité sur la substance cor-

ticale : ceux même qui ſont ſujets à la cachexie ſcorbutique, en ſont quelquefois atteints, parce que leur ſang trop ſereux s'épanche aiſément. Enfin les opiates, & ſur-tout l'opium & les racines de juſquiame, produiſent ces deſordres ou en fixant les eſprits, ou en arreſtant le cours du ſang, & en donnant lieu à la ſeroſité de ſe dégager. C'eſt encore par toutes ces raiſons que les enfans, les vieillards & les femmes qui d'ordinaire ont le ſang plus ſereux & plus fondu, ſont plus ſujets à ces deſordres.

Prognoſtic. Pour le prognoſtic qu'on doit faire des affections ſoporeuſes, il doit toûjours eſtre en mauvaiſe part, quand elles arrivent dans les fiévres malignes ou dans de mauvaiſes criſes des continuës : principalement lorſque le ſujet eſt vieil ou cacochime, que l'aſſoupiſſement eſt profond, que la perte de memoire eſt conſiderable dans le réveil, que les rechûtes ſont frequentes, que la connoiſſance eſt tres-alienée. Mais ſi l'on voit qu'il y ait des mouvemens convulſifs, le malade eſt deſeſperé, parce que la matiere acre a penetré tout le genre nerveux. On doit auſſi

beaucoup craindre un évenement funeſte ; lorſque la reſpiration eſt inégale, tardive, & qu'elle commence à s'engager ; parce qu'il ſe porte une partie de la matiere qui fait la maladie dans le cervelet. Lorſqu'il y a quelque coup conſiderable qui a précedé l'aſſoupiſſement & la fiévre, on doit encore beaucoup apprehender. On doit moins craindre lorſque cela a eſté cauſé par l'yvrognerie ou par quelque leger narcotique, ſi la fiévre eſt forte, ou qu'il parle, lorſque le vin eſt diſſipé, ou ſi l'on le peut éveiller ; ſi lorſqu'il eſt éveillé la perte de memoire n'eſt pas conſiderable, s'il n'a point ſenti d'engourdiſſement auparavant, ſi le ſujet eſt robuſte ; & en un mot ſi l'on voit des évacuations conſiderables par les ſueurs, le vomiſſement, le ventre, & les urines ; ou ſi l'on les procure par des veſſicatoires, ou enfin s'il vient des parotides. Mais il faut obſerver que lorſqu'il arrive des ſueurs froides à la teſte, cela eſt mortel, parce que ce ſont des marques de ſeroſitez abondantes, & d'une grande diſſolution du ſang.

Enfin comme ces accidens rendent

la maladie tres-aiguë, lorsqu'ils passent le septiéme jour, les malades en reviennent pour l'ordinaire; mais Uuillis aprés Hippocrate dans ses Coaques a observé, que quelquefois cette maladie se terminoit par un empiéme ou par des crachats purulens: ce qui n'est pas fort étonnant, puisque ceux qui ont receu quelque coup à la teste sont sujets à des abscés au foye, comme *Paré*, *Pigray* & quelques autres ont observé. Au reste il est beaucoup mieux que le delire succede à la letargie, que la letargie succede au delire, quoique le sommeil ordinaire le calme. Lorsque les letargiques sont prests de mourir, leurs yeux se cavent, il leur arrive des grincemens de dents, leur pouls manque, leur visage est rempli de sueur froide; & ils ne respirent pas souvent.

Guerison.

Pour remedier à ces accidens, l'on doit songer à faire couler les esprits dans les nerfs, à absorber les serositez qui se sont épanchées, & à empêcher qu'il ne s'en épanche de nouvelles. L'on remplit toutes ces indications en agitant le malade, luy faisant sentir l'esprit volatil de sel ammoniac, le pinçant, le frottant, luy donnant des la-

vemens acres, & ensuite examinant si l'on le doit saigner : ce qu'on doit faire d'abord & à l'heure même, si sa face est un peu rouge, son pouls élevé, ses vaisseaux pleins : car en desemplissant les vaisseaux, on donne lieu aux serositez d'entrer dans les veines. On doit plûtost saigner de la jugulaire, parce qu'elle communique avec la jugulaire interne, qui rapporte immediatement le sang des *sinus* de la dure mere. Si demie-heure aprés qu'on a tiré six à sept onces de sang on trouve le pouls plus élevé, la respiration plus libre, le sommeil moins profond, la face plus colorée, on en retirera encore autant. Ensuite peu de temps aprés il en faut venir à la purgation : ce qu'on doit faire avant tout, s'il n'y a point d'indication pour la saignée; & même il faut qu'elle soit assez vigoureuse, à moins que la fiévre ne soit fort grande. *Alexandre Trallian* & *Oribase* ordonnoient la scammonée avec le castor; & le premier ordonnoit un scrupule de scammonée avec deux de castor dans l'oximel; mais nous avons presentement des remedes qui font autant d'effet, & qui échauffent beaucoup moins:

tels sont le vin & le tartre emetiques, qui dans ces sortes de maladies font des effets qui approchent du miracle, lorsqu'on les donne dans une dose suffisante & à temps. A la verité en suivant le conseil d'Hippocrate, qui dit que les flux de ventre déchargent merveilleusement les embarras qui sont dans la teste; on peut mêler l'un ou l'autre vomitif dans une infusion laxative.

Ensuite on doit appliquer sur le cou & sur la teste des vessicatoires, qui excitant les sensations, déchargent les serositez considerablement. On doit reïterer les lavemens acres avec des decoctions aromatiques, où l'on dissout les hieres, & les electuaires purgatifs: l'on frotte le nez & les temples d'huile de succin qu'on mêle quelquefois avec un peu d'esprit volatil de sel ammoniac. Cependant on ne leur doit pas faire prendre d'abord beaucoup de sternutatoires, de crainte que par les secousses trop violentes, la matiere penetrant plus avant, donnât lieu à des affections convulsives.

Ensuite on fera prendre quelques potions avec les cephaliques, où l'on doit toûjours faire entrer le castor comme

me un ſpecifique huileux, capable de corriger l'acreté des ſeroſitez & leur deſunion : par exemple, *Prenez de l'eau de bethoine & de muguet de chacune deux onces & demie : diſſoudez deux ſcrupules de caſtor pulveriſé, huit grains de ſel volatil de corne de cerf, & une once de ſirop de ſtoecas*: on fait une potion pour prendre à deux fois. Lorſque la fiévre n'eſt pas trop forte, ni le pouls trop élevé, on ajoûte demi once d'eau theriacale, ou quelque eſprit apoplectique, ou l'on en donne par petites cuillerées.

Lorſque le malade eſt hors de l'accés, on le purge doucement avec deux ſcrupules de pilules cochée majeures, diſſoutes dans l'eau de bethoine, avec quelques grains de caſtor, ou avec une infuſion de ſené & de rhubarbe, où l'on ajoûte le ſirop de roſes pâles. Comme cette maladie eſt aiguë, tout le monde ſçait que le regime doit eſtre tres-exact. J'ajoûterai ſeulement à ce que je viens de dire de la gueriſon des maladies ſoporeuſes, que lorſqu'elles ont eſté produites dans les fiévres aigues ou dans d'autres maladies par un narcotique pris à contre-temps, on doit éviter la

faignée, vuider les premieres voyes; faire fentir au malade la vapeur du vinaigre qu'on repand fur un fer rouge, & luy faire prendre le caftor avec l'oximel ou le vinaigre, à caufe de la proprieté qu'ont les acides de corriger l'*opium*.

CHAPITRE XIII.

Des Affections convulfives.

TOus les Medecins qui ont obfervé des fiévres continuës ou malignes, y ont quelquefois remarqué des convulfions & des mouvemens convulfifs, c'eft à dire, des mouvemens involontaires, où les parties demeurent roides, ou bien des mouvemens qui recommencent à differentes fois, dans lefquels la partie va & vient : l'un & l'autre de ces accidens font confiderables dans les fiévres, particulierement s'ils fuivent un delire ou une affection foporeufe; parce que pour lors ils ne viennent pas par l'irritation que l'acreté de la matiere morbifique peut caufer dans les parties membraneufes; mais de

Caracteres. Prognoftic. & Explication.

ce qu'elle passe elle même par le cerveau dans les canaux des nerfs. Ces accidens sont encore tres-perilleux, lorsqu'ils suivent de grandes évacuations faites par des hemorragies, des saignées ou des purgatifs acres, parce qu'ils ne viennent pas par la quantité ou le mouvement des esprits, mais par leur desordre & par l'acreté de la matiere qui y est mêlée. Lorsqu'on distingue par quelques signes que le pus d'un ulcere ou d'un abscés dans le cerveau ou proche de nerfs considerables, entretient des convulsions ou des mouvemens convulsifs, on en doit encore faire un prognostic mortel, à cause des parties qui sont blessées: principalement, si ces sortes de mouvemens sont grands, & qu'ils durent long-temps, s'ils occupent des parties voisines de la teste, comme toute l'épine: car, comme dit *Hippocrate*, ceux qui sont travaillez du *tetanus*, qui est une convulsion du cou & du haut de l'épine, dans laquelle un homme ne peut se tourner de quelque costé que ce soit, meurent en quatre jours; & quand ils les passent, ils guerissent: car toutes les convulsions universelles menacent d'un peril pro-

chain, même lorſqu'elles ſont periodiques, parce qu'un malade peut toûjours mourir dans le temps de leur accés, comme on peut voir dans l'*épilepſie.* Mais les mouvemens convulſifs qui ſont ſans fiévre, ou qui n'ont point eſté précedez par la fiévre, ne ſont pas ſi dangereux: il eſt même mieux que la fiévre ſuccede à la convulſion, que la convulſion à la fiévre; parce que dans le premier cas la matiere paſſe des nerfs dans le ſang, ou du moins ſe peut diſſiper par le mouvement des liqueurs qui traverſent les nefrs: au contraire on doit craindre quand la convulſion ſuit la fiévre que le ſang n'ait rempli de parties heterogenes les pores du cerveau: on peut même dire que les convulſions particulieres des ſourcils, des levres, du nez, qui ne ſont d'aucune conſequence lorſqu'on ſe porte bien, ſont mortelles dans les fiévres aiguës: cependant lorſqu'elles ſont momentanées, qu'elles ne durent au plus qu'un jour, elles ſont beaucoup moins à craindre. On ne doit pas auſſi tant craindre les mouvemens convulſifs dans les perſonnes qui y ſont ſujettes, comme dans les femmes hyſteriques,

les epileptiques, &c. ni même dans les enfans, parce que cela vient des vers ou d'autres matieres irritantes contenuës dans le bas ventre; & les symptomes cessent lorsqu'on en a osté la cause: au contraire ces sortes de mouvemens sont beaucoup plus dangereux dans les adultes qui n'y sont point sujets.

Il n'est pas necessaire de dire icy, ce *Guerison.* que nous avons dit tant de fois, que dans les commencemens des fiévres aiguës on doit faire de grandes évacuations pour prévenir les symptomes, tant par les saignées que par les emetiques & les purgatifs, suivant qu'on a des indications; mais enfin si l'on ne l'a pas fait, & que la Nature n'ait point tenté ces évacuations, ou n'ait point, pour ainsi parler, outre-passé les bornes dans ses évacuations; les mouvemens convulsifs & les convulsions ne doivent pas empêcher les saignées abondantes, lorsque le pouls est élevé, le visage rouge & les vaisseaux pleins. On peut aussi donner des emetiques & des purgatifs, s'ils n'ont point esté donnez dans le commencement, & qu'on trouve beaucoup de matiere dans les premieres voyes: mais lorsque la convul-

ſion ou les mouvemens convulſifs ſont accompagnez d'épuiſemens, il ne faut tâcher qu'à calmer & à fortifier : ce qu'on peut faire avec le caſtor, le cinabre d'antimoine, le diaphoretique mineral, le ſuccin préparé, les eaux de ſauge, de bethoine, de lavande, de tilleul, &c. on peut même y ajoûter quelques legers narcotiques, s'il y a de l'irritation, mais en les mêlant avec des remedes ſpiritueux : ſans cela ils éteindroient le reſte des eſprits. Lorſqu'il n'y a que de l'épuiſement, comme il arrive aprés les grandes pertes de ſang; *Prenez demi gros de ſuccin préparé, un ſcrupule de cinabre d'antimoine, ſix grains de camphre diſſous avec quelques gouttes d'eau theriacale, demi gros de caſtor en poudre : diſſoudez le tout avec une once de ſirop d'œillets, trois onces d'eau de ſauge, & autant d'eau de tilleul* ; on fera une potion pour prendre à deux fois à une heure l'une de l'autre : s'il y a beaucoup d'irritation, comme il arrive aprés avoir pris de violens purgatifs, on ajoutera une once de ſirop de diacode, ou un grain de *laudanum* diſſout ; & ſi l'irritation eſtoit fort grande ſans épuiſement, l'on mettroit

le diacode seul dans de l'eau de laituë, avec un peu de semences froides, & le succin préparé.

Pendant ce temps-là on peut frotter les parties qui sont en convulsion ou en mouvemens convulsifs avec des huiles chaudes & penetrantes : comme sont celles de muscade, de laurier, de sauge, de cire, de terebenthine, de vers, &c. S'il y a beaucoup de douleur, on peut se servir auparavant d'huile de lis, d'amandes douces, de graisse humaine, & d'autres adoucissans. Penote loüe extrêmement un liniment fait avec demi once d'huile de terebenthine, six gouttes d'huile de gerofle, & suffisante quantité de mucilage de brione, dont il fait frotter le membre & l'endroit de l'épine, d'où sort le nerf.

Hippocrate dans le *tetanus* fait jetter de l'eau froide dans des corps bien habituez, pleins de sang & d'esprits, & où l'on craint l'étranglement, à cause de la contraction des muscles qui sont proche le larinx, s'il n'y a point d'ulcere, &c. *Paul Æginete* & quelques autres condamnent cette pratique; mais, comme dit *Hollier*, ils n'ont pas raison, quoique les conditions qu'y met Hip-

pocrate rendent cette pratique fort rare : ainsi il est beaucoup plus ordinaire, & même plus sûr, de se servir d'eau chaude, d'huile & d'autres emoliens relâchans, comme fait Hippocrate dans l'Aphorisme suivant.

Rondelet fait beaucoup d'état de son eau d'hirondelles avec le castor : il pretend que c'est un specifique dans les convulsions qui ne viennent point aprés des épuisemens : je croy qu'elle fait bien, comme toutes les eaux cephaliques, qui contiennent quelques parties huileuses.

CHAPITRE XIV.

De la Phrenesie & du Delire.

LA raison se trouble dans les fiévres continuës, intermittentes ou malignes, mais d'une façon tres-differente. En general les alienations d'esprit qui arrivent avec la fiévre sont continuës, ou ont des relâches considerables : car il y a des delires qui cessent avec l'accés ou dans la remission des fiévres continuës ; & il y en a d'autres

en quelques fiévres continuës & malignes, qui durent & perseverent jusqu'à la fin de la maladie, & qui même ne laissent pas de durer un temps considerable, quoique le malade n'ait plus de fiévre. C'est ce delire long, permanent, accompagné de fiévre, d'une respiration petite & frequente, de veilles continuelles avec des exclamations & d'une ferocité dans la parole, auquel on a donné le nom de phrenesie. *Caracteres.*

Par la simple exposition de ces deux accidens, on juge aisément, que le delire vient d'ordinaire par la trop grande fermentation du sang, qui agitant toutes les fibres du cerveau, déregle le cours des esprits qui font les sensations, & même les fait couler d'une maniere irreguliere dans les organes: c'est pourquoi lorsque cette grande agitation du sang cesse ou diminuë, tout redevient dans sa premiere tranquillité, comme il arrive toûjours quand l'accés d'une fiévre intermittente est passé: ou souvent quand le redoublement d'une fiévre continuë est fini. *Explication.*

Il n'en est pas de même de la phrenesie ou des delires longs & continus,

qui paroissent souvent dans l'état des maladies aiguës, & qui perséverent quelquefois lorsque la fiévre est finie: car cet accident est produit par la matiere heterogene, qui du sang est passée dans le cerveau & dans les nerfs, & qui a dérangé l'économie de ces parties, ou par son mouvement ou par son acreté. Quelquefois même cette matiere occupe tout-à-fait la place des esprits.

Prognostic. De ce que nous venons de dire, il est aisé de conclure, que les delires qui viennent seulement dans l'accés d'une fiévre intermittente sont sans peril; que ceux qui ne paroissent que dans le redoublement d'une fiévre continuë ne sont pas encore fort dangereux par eux mêmes; mais lorsqu'ils sont accompagnez de mouvemens convulsifs & du tremblement des tendons du poignet, comme il arrive souvent dans les fiévres malignes, cela est tres dangereux. Les delires qui viennent à ceux qui sont abattus & affoiblis, sont des marques de mort; parce qu'ils ne peuvent avoir esté produits que par une matiere acre, subtile & maligne, qui a penetré dans le cerveau

& dans les nerfs, & qu'il n'y a point de parties ſpiritueuſes pour les en chaſſer. Il eſt inutile de dire, que le delire qui ſuit la gangrene des parties externes eſt mortel; que les delires melancholiques ſont plus dangereux que les delires joïeux; que les delires obſcurs ſont plus à craindre que ceux qui paroiſſent. Nous avons expliqué tous ces prognoſtics en parlant des léſions, des fonctions animales.

Pour la gueriſon de cet accident, on peut ordonner un regime un peu plus rafraichiſſant, temperer l'ardeur & la trop grande fermentation du ſang par des ſaignées copieuſes, lorſque le delire n'a point eſté précedé par une grande évacuation de ſang, & qu'il ne vient pas à une perſonne fort affoiblie. On doit bien prendre garde à la ſuppreſſion d'urine qui accompagne d'ordinaire cet accident. La ſaignée du pied eſt préferable à toutes les autres, parce qu'elle détourne davantage le mouvement du ſang, qui ſe porte à la teſte, & que le ſang coule plus aiſément vers l'endroit où l'on le tire: outre que l'eau chaude où l'on fait tremper les pieds determine encore le cours des hu- *Gueriſon.*

meurs vers les parties inferieures, & par les parties aqueuses qui penetrent dans les veines, moderent la fermentation : ainsi lorsque les forces ne permettent pas plusieurs saignées, il faut reïterer les lotions des pieds avec frictions dans l'eau chaude. Les lavemens sont encore d'un grand secours : car comme dit *Hippocrate*, l'évacuation du ventre libere & dégage extrêmement la teste. Ensuite on reïtere les saignées s'il y a des indications. On peut même venir à quelque douce purgation par haut ou par bas : particulierement lorsqu'on observe quelque diminution dans la fiévre, & que le malade n'a pas esté purgé suffisamment dans le commencement ; on peut se servir de manne, de casse, de sirop de pommes, de chicorée ou de roses pâles dans le petit lait : ou bien, *Prenez demi livre de casse en bâtons, & deux gros de séné : faites bouillir en trois demi septiers d'eau reduits à chopine, passez & dissoudez une once & demi de manne, une once de sirop de chicorée composé pour prendre en deux verrées.*

On peut mettre l'eau rose avec un peu de sel de saturne, aux temples &

ſur le ſommet de la teſte, avec des linges; mais ce doit eſtre ſeulement dans le commencement: Mais lorſqu'il y a quelques jours aprés avoir raſé, on peut appliquer l'eau roſe avec la teinture des ſentaux, le muſc & le camphre, ou appliquer un pigeon vivant & ouvert ſur la teſte.

Mais enfin, ſi les veilles & le délire continuent, il en faut venir aux narcotiques, & principalement au laudanum; mais il faut prendre garde que le malade n'ait point de penchant à quelque affection ſoporeuſe, & à ne le pas donner en trop grande quantité; on peut même le corriger par quelques cephaliques: par exemple: *Prenez un grain d'opium diſſout, vingt grains de caſtor, diſſoudez le tout dans trois onces d'eau de bethoine: on peut ſubſtituer une once de ſirop de diacode à l'opium.* Il n'eſt pas beſoin d'attendre toûjours le douze ou le quatorze, dans ces maladies qui ſont trés-aiguës, comme le pretend Sydenham; car le malade eſt ordinairement hors de peril ou mort dans ces temps-là.

Enfin, non ſeulement on doit procurer le ſommeil avec des narcotiques,

mais on peut aussi faire quelques émulsions, où on peut même mesler le nitre & le sirop d'*altea*, lorsqu'il y a quelque suppression d'urine.

Il faut aussi, pour ce dernier accident, exciter les malades à pisser, leur presser doucement le ventre, ou leur faire des fomentations émolientes sur l'hypogastre & le pubis, & même les frotter avec l'huile de scorpion : On leur peut aussi faire prendre quelque décoction diuretique.

CHAPITRE XV.

De l'Esquinancie.

L'Esquinancie ou l'inflammation du pharinx & du larinx, est un symptome qui arrive assez ordinairement dans les fiévres synoques putrides, le causus & dans les fiévres malignes ; les malades respirent avec beaucoup de difficulté, ils peuvent à peine avaller; ils rejettent souvent la boisson par les narines, ils ressentent une trés-grande douleur dans le fond de la gorge, ont une voix basse, cassée, & à peine peu-

Caracteres.

vent-ils parler & tourner le col : quelquefois il n'y a, ou tout au moins on ne voit ni tumeur ni rougeur dans l'exterieur du col, ni dans l'interieur de la bouche : D'autresfois l'on voit une inflammation dans le fond de la bouche vers le larinx ; d'autresfois, outre que l'inflammation paroiſt dans le dedans de la bouche, l'on voit dans l'exterieur du cou de la rougeur & de l'élevation : enfin quelquefois l'inflammation n'occupe que l'exterieur. Lorſque l'eſquinancie eſt formée, ſouvent la langue ſort hors de la bouche.

L'inflammation des amygdales donne quelquefois des ſymptomes qui approchent de l'eſquinancie ; & ſi l'on en croit Dodonée, ſouvent quoiqu'il n'y ait que le poumon d'enflammé, les malades ne laiſſent pas de reſſentir la douleur au larinx.

L'on voit bien que la cauſe de toutes ces inflammations ne peut eſtre qu'un ſang arreſté dans les muſcles du larinx ou du pharinx, ou dans les parties voiſines : or le ſang ſe peut arreſter dans ces parties, ou parce qu'il fermente avec trop de violence, ce qui fait perdre du reſſort aux vaiſſeaux,

& diminuë la vitesse de la circulation; ou parce qu'il est trop épais & trop visqueux pour passer par les pores de ces parties; ou parce qu'il y a esté fixé par une boisson trop froide, ou par un air trop frais; ou parce que le ressort de ces parties estant trop diminué par un petit os, ouquelques-autres corps étrangers qui irritent ces parties ou qui les ulcerent, ne peut pas renvoyer dans les veines le sang qui aborde par les arteres; ou parce que la salive estant trop acre, picote toutes les parties qui servent à la déglutition. Cette maladie arrive dans les saisons propres aux fontes d'humeurs, comme dans le printemps & dans l'hyver.

Explication. Par l'une ou l'autre de toutes ces causes, l'inflammation succede à la douleur; les muscles qui servent à la déglutition, ne peuvent jouer ni se gonfler sans causer au malade des douleurs extraordinaires; les alimens, la boisson & l'air même ont de la douleur en touchant à ces parties gonflées & enflammées; le malade boit même avec une si grande difficulté, que la boisson retourne avec violence par le nez. Quelquefois la respiration est plus difficile

difficile que la déglutition, quand le latinx ou ses parties sont plus enflammées ; d'autres fois aussi la déglutition est beaucoup plus difficile que la respiration, lorsque le pharinx est la partie la plus enflammée : c'est à cause de la situation differente de ces inflammations, qu'on apperçoit d'ordinaire quelque tumeur dans le fond de la bouche, lorsque la déglutition est plus empêchée que la respiration, parce que le pharinx est plus visible que la teste de la trachée artere.

L'on conçoit assez que cette maladie est trés-dangereuse : Celle qui vient dans les fiévres, sans qu'il paroisse de tumeur dans le dedans de la bouche, ni dans le dehors de la gorge, est mortelle ; & d'ordinaire le malade ne passe pas vingt-quatre heures, ou tout au plus le quatriéme jour, quoiqu'il ait toutes ses sensations en fort bon estat, & qu'il ait le jugement fort sain. J'en ai fait ouvrir un mort de cette espece d'esquinancie, où l'on trouva une inflammation dure & scirrheuse de la grosseur du doigt, dans le dedans de la partie posterieure de la trachée artere proche le larinx, dans l'endroit où *Prognostic.*

les anneaux sont rompus; apparemment c'estoit un gonflement & une inflammation des glandes de cette partie.

Lorsqu'il y a une inflammation dans le fond du gosier, le malade peut estre suffoqué en peu de temps ; cependant il arrive assez souvent qu'elle se termine en abscés qui se vuide dans la bouche : ainsi l'on peut dire qu'elle est moins dangereuse que la premiere; & elle l'est encore moins si l'inflammation s'étend dans l'exterieur du cou.

Et enfin si l'inflammation ne s'apperçoit que dans l'exterieur du cou, elle n'a pas accoutumé d'estre fort dangereuse, parce qu'elle empêche moins la respiration, & qu'elle n'attaque pas des parties si considerables ; l'humeur même peut plus aisément estre évacuée; en un mot, l'empêchement de la respiration & la grandeur de la fiévre, reglent d'ordinaire l'évenement de l'esquinancie ; car si le malade étouffe, souvent il ne va pas loin lorsque la fiévre est forte.

Lorsqu'il paroist quelque tumeur exterieure dans le cou, c'est un bon signe ; parce que les parties interieures ne sont pas si pressées & enflammées :

Lorsque l'esquinancie se continue au poumon, celà est mortel, à cause de l'augmentation de la maladie, & qu'elle occupe les parties interieures; d'ordinaire les malades meurent en sept jours, ou bien il se fait un empiéme. Lorsque l'inflammation qui paroissoit, disparoist sans diminution des symptomes, & sans des crachats cuits, cela est trés-mauvais, parce que l'inflammation se fait dans d'autres parties plus interieures : Si l'empêchement de la respiration ou de la déglutition, dépend d'un contournement du côu, qu'on peut appeller une convulsion, & qu'il ne paroisse point de tumeur dans la bouche ou dans le cou, cela est mortel lorsque la fiévre est considerable.

Lorsqu'on rend beaucoup de salive & de crachats, l'on doit moins craindre, parce que le gonflement des glandes salivaires contribue beaucoup à la maladie; mais quelquefois elle dure assez long-temps.

L'on voit par ce que je viens de dire, que le principal accident de cette maladie, est l'empêchement de la respiration; aussi quand ils meurent, ils meurent comme étranglez ou suffoquez.

L'on peut encore inferer de ce que nous avons dit, que les seules voyes par lesquelles la nature peut guerir cette inflammation sont, la resolution & la suppuration : cette derniere n'est pas trop seure ; car quelquefois le pus tombe dans le poumon, comme le remarque *Lindanus*. Il faut aussi observer que l'esquinancie qui est jointe à une fiévre tierce continue, dont les redoublemens sont de trente-six heures, est presque toûjours mortelle, à cause de la grande fermentation du sang, & du peu d'air qui entre dans le poumon : l'on remarque encore que lorsqu'il vient de l'écume à la bouche, c'est un signe mortel ; parce que c'est une preuve que l'air ne passe point dans le poumon : L'on dit aussi que si en ouvrant les veines qui sont sous la langue, il ne coule presque point de sang, c'est un signe mortel ; ce qui s'accorde fort avec la raison, parce que cela montre la grossiereté du sang, & par consequent la difficulté qu'il y a pour le tirer de la partie enflammée, en lui rendant sa liquidité.

Le flux de ventre emporte quelquefois l'esquinancie, comme il fait quan-

tité d'autres inflammations, en détournant la matiere qui pouvoit l'entretenir.

Toutes les indications curatives sont, d'empêcher qu'il ne vienne de nouvelle fluxion, d'oster le sang & les humeurs qui séjournent, de rétablir le ressort des parties & de remedier à la fiévre & aux accidens. *Guerison*

Comme cette maladie est extrêmement aigue, elle demande une grande diligence ; & l'on doit premierement ordonner une diete trés-attenuante, trés-exacte & peu nourrissante, en évitant le veau, principalement le jarret, dans les bouillons, & les plantes gluantes dans les ptisannes, comme aussi tout ce qui peut trop échauffer ou fermenter le sang ; l'on doit empêcher l'entrée à l'air froid, & sur l'heure en venir à la saignée des jugulaires, à moins qu'il n'y ait suppression de mois ou d'hemorroïdes, & dans ce cas-là, on fait la saignée du pied avant celle de la jugulaire. Il faut bien prendre garde d'augmenter la peine de respirer, en faisant la ligature pour la jugulaire : Ensuite, si dans le premier jour on voit que le malade ait des saveurs desagréables dans la bouche, comme cela ar-

rive souvent, il en faut sur le champ même venir à un vomitif, avec le vin émetique ou le tartre émetique, dans l'eau de chardon benist : On peut même le mesler à la manne pour le rendre purgatif, tant pour empêcher les matieres contenuës dans les premieres voyes, d'augmenter les mauvaises dispositions qui sont dans le sang, que pour empêcher l'augmentation de la fluxion, en faisant jouer les muscles voisins du pharinx & du larinx ; ce qui peut un peu décharger les parties voisines par des compressions réïterées. De plus, on remarque que d'ordinaire les flux de ventre soulagent ceux qui sont attaquez de cette maladie. Si d'un autre costé l'esquinancie est épidemique ou maligne, elle demande encore davantage des émetiques, non seulement dans les premiers jours, mais aussi dans la suite, comme nous dirons en parlant des fiévres malignes. Enfin, s'il se fait un abscés, ce qui arrive souvent dés le second ou le troisiéme jour, l'émetique ne peut faire aucun tort ; au contraire il peut, par les efforts, aider la rupture de l'abscés & empêcher l'écoulement du pus vers le poumon. En-

fin dans les gonflemens des amygdales, & des parties voisines, les efforts du vomissement font décharger ces glandes de la lymphe qui y croupissoit.

Dans les premiers jours de cette maladie, l'on peut réïterer la saignée trois & quatre fois, si le sujet est jeune & pletorique : & on peut même en tirer jusqu'à cinq fois, en faisant les saignées plus petites si on craint que le malade ne tombe en foiblesse ; l'on peut donner un lavement auparavant, si on a le temps : On doit toûjours faire tenir la teste élevée au malade ; & s'il ne pouvoit rien avaler, on seroit obligé de luy seringuer du bouillon ou de la ptisanne dans la gorge ; mais il est rare qu'on soit obligé d'en venir là.

Quant aux gargarismes, ils sont de peu d'usage dans les esquinancies veritables ; l'on peut même dire qu'ils sont souvent nuisibles : Premierement, en irritant les parties enflammées : Secondement, parceque d'ordinaire on y fait entrer des repercussifs, des astringens ou des acides dans les premiers qu'on fait au malade ; ce qui n'est capable que de faire du mal, en empêchant la tumeur & l'inflammation de paroistre

dans la bouche ; ce qui lui fait occuper plus d'espace dans les parties plus interieures du larinx, & en coagulant davantage les sucs qui sont arrestez. Si donc l'on veut faire quelques gargarismes, ce doit estre avec des medicamens émoliens, attenuans, anodins & sans irritation, en évitant les remedes trop acres, si ce n'est lorsqu'on veut faciliter la rupture de l'abscés ; mais il est beaucoup mieux, si on le peut voir, de le percer. Si on veut cependant faire quelque gargarisme adoucissant dans les commencemens, on peut prendre partie égale de bouillon chaud d'écrevices de riviere, & d'eau distilée de *sempervivum* : S'il y a quelque fluxion catharrale, on peut faire laver la bouche avec la décoction d'hysope ou de veronique, où l'on ajoûte un peu de sel ammoniac & de sel de tartre, avec un peu de miel. Mais lorsqu'on veut faire percer l'abscés, quelques-uns recommandent de macerer l'agaric coupé par morceaux dans la décoction de guimauve & de figues, avec un peu de gingembre, & la quatriéme partie de vin blanc, où l'on ajoûte un peu de sirop de guimauve, & l'on fait tenir quelque

quelque temps dans la bouche; mais il est beaucoup plus seur de percer l'abscés, & même de faire des incisions autour de la gorge, quand l'abscés ne paroist point. Scultet recommande demi gros de graine de moutarde dans une once de vinaigre, & trois d'eau de plantain, & un peu de sucre.

Lorsqu'on fait tout cela, on peut donner quelques absorbans doux, tels que sont les yeux d'écrevices, la poudre de la dent de sanglier, *l'album græcum*, l'antimoine diaphoretique, en quelques eaux sudorifiques.

L'on peut aussi appliquer des cataplasmes resolutifs & attractifs exterieurement, avec l'absinte, l'hysope, la sauge bouillie dans des graisses ou des huiles; & l'on fait encore mieux si on les anime de quelque esprit volatil, comme de celuy de sel ammoniac; & si on les met chaudement avec de la laine qui n'a point esté travaillée, autour du cou; ou bien on se sert d'huile de vers avec l'huile de terebenthine: on en fait encore avec un nid d'hirondelles & une poignée d'*album græcum* bouillie dans le vin, où l'on peut ajouter quelques huiles chaudes & quelques

farines, même les oignons, le ſaffran & le camphre.

Si l'abſcés vient à s'ouvrir en dedans, il faut gargariſer la bouche avec l'eau d'orge & le miel roſat; ſi le temps & les forces du malade le permettent, que l'abſcés ne paroiſſe point meurir, on en peut venir à la broncotomie, mais d'ordinaire la maladie ne donne pas tout ce temps-là : ainſi cette operation peut avoir lieu plus ſouvent dans quelques eſquinancies ou étranglemens cauſez par des tumeurs ſcrophuleuſes, qui ſont ſans fiévre, & qui durent un temps conſiderable, comme j'en ai vû quelques-unes.

CHAPITRE XVI.

De la Pleureſie & Peripneumonie.

Caracteres de la pleureſie. LOrſqu'un malade a une grande difficulté de reſpirer, qu'il ſe plaint d'une douleur piquante dans l'un des coſtez, qu'il a une fiévre continuë, une toux ſéche dans le commencement, qui eſt enſuite ſuivie de quelques crachats ſanglans; que ſon pouls eſt dur

& vite, l'on dit qu'il est pleuretique : En effet, la plevre ou les muscles intercostaux, sont d'ordinaire enflammez, quand il a toutes ces marques, qui d'ordinaire sont suivies d'une difficulté d'estre couché sur le costé malade, & quelquefois sur le costé sain, de redoublemens & d'augmentation de symptomes dans les jours impairs.

Mais quand avec la fiévre le crachement de sang, ou des crachats jaunes, un peu teints & la toux, il n'a point de douleurs piquantes & aiguës dans les costez ; mais qu'il se sent fort oppressé, grande difficulté de respirer, & comme un poids sur le sternum, qui semble l'approcher du dos, avec les jouës trés-rouges & trés-enflammées : l'on appelle cette maladie fluxion de poitrine ou peripneumonie. *Caracteres de la Peripneumonie.*

Quoique Zechius, Tulpius, C. Pison & quelques autres, prouvent par des Observations des cadavres des pleuretiques, que l'inflammation du poumon donne tous les symptomes de la pleuresie, & que ces deux maladies sont pour ainsi parler, toûjours jointes ; cependant Vvillis, Riolan & Diemerbroec, fondez sur des Observations

oppoſées, aſſeurent que dans les corps de ceux qui ſont morts ſeulement de pleureſie ils ont trouvé la plevre affectée, quelquefois tumefiée & gangrenée, ou abſcedant avec les muſcles intercoſtaux, ſans que le poumon fût en aucune façon attaqué. Quoi qu'il en ſoit, ces deux maladies ſont fort reſſemblantes, demandent à peu prés les mêmes remedes, & ſont produites par des cauſes fort ſemblables. C'eſt toûjours un ſang ou une lymphe qui ſont arreſtez dans les vaiſſeaux capillaires du poumon, de la plevre ou des muſcles intercoſtaux, qui en y ſéjournant, & étendant ces vaiſſeaux & les fibres voiſines, cauſent de la douleur, empêchent l'action des parties qui pouſſent l'air dans la reſpiration, ou de celles qui le reçoivent. L'inflammation qui regne dans ces parties, irrite les voiſines; de ſorte que le poumon & la trachée artere ſe contractant, la toux ſuit; qui par le peu de liberté qui ſe trouve dans la circulation, peut aiſément produire des crachats ſanglans, &c.

Tous ces accidens n'arrivent donc que du défaut de circulation dans les petits vaiſſeaux de la poitrine; ce qui

peut arriver par le manque de leur ressort, par la grossiereté du sang, ou par sa trop grande fermentation; quelquefois le sang fermente avec force, & ne laisse pas d'estre fort grossier, & quelquefois il fermente peu; d'autres fois il fermente avec violence, & est trés-subtil & trés-acre.

Lorsque je dis que la circulation est empêchée dans la plevre, l'on entend bien que ce doit estre dans les vaisseaux qui la composent. Et comme nous avons dit & prouvé dans nostre Anatomie raisonnée, que la lymphe ou la partie blanche du sang, circuloit dans les vaisseaux des os, des tendons & de toutes les parties membraneuses, il est aisé de conclurre que la coagulation des humeurs qui retarde la circulation dans une veritable pleuresie, doit particulierement consister dans la viscosité de la lymphe; & c'est cette partie blanche coagulée qu'on voit nager sur le sang de plusieurs pleuretiques: le pouls dur qui leur est si ordinaire, vient de ce que cette lymphe ne passant pas librement dans les arteres capillaires, retient davantage le sang dans les arteres, & fait à leur égard à peu *Explication.*

prés l'effet d'une ligature ; & tout le monde ſçait que lorſqu'on a lié une artere, elle bat d'une maniere plus ferme dans ſa partie ſuperieure.

L'on s'eſtonnera ſans doute, de ce que la lymphe épaiſſie eſt plûtôt retenue dans la plevre que dans le peritoine ou dans les meninges, dans les fiévres aigues ; & de ce que cette même lymphe épaiſſie ne s'y arreſte point du tout, dans les rheumatiſmes, puiſqu'elle s'arreſte ſeulement dans les parties exterieures, quoiqu'elle ſoit de même conſiſtance que dans les pleureſies qui viennent de coagulation.

Mais on reſoudra bien-toſt ces difficultez, ſi l'on prend garde que le peritoine eſt immediatement ſitué ſous les muſcles de l'abdomen ; qui par leurs preſſions continuelles, empêchent la lymphe viſqueuſe de ſéjourner entre ſes fibres ; & que les meninges ont des battemens d'arteres & de ſinus qui font le même effet. Il n'en eſt pas de même à l'égard de la plevre qui ne reçoit aucune compreſſion des muſcles de la poitrine : j'ajoûterai ſeulement qu'il arrive rarement que la pleureſie arrive dans le dos, à cauſe des battemens de l'aorte.

Lorſqu'il n'y a point de fiévre, la chaleur interieure des parties, eſt ſuffiſante pour faire paſſer la lymphe épaiſſie par la plevre : ainſi elle ne s'arreſte que dans les parties exterieures, dans les rheumatiſmes, à cauſe qu'il n'y a pas aſſez de chaleur & de mouvement pour ſon paſſage.

L'on dira peut-eſtre que les pleureſies qui viennent de coagulation, devroient eſtre accompagnées de douleurs exterieures & rheumatiſmales ; mais ſi l'on conſidere que la fermentation du ſang attenue beaucoup la lymphe dans un chemin un peu long, que les grandes douleurs oſtent le ſentiment des moindres, & que les vaiſſeaux qui ont des pores plus ouverts, comme ceux de la plevre, ſont plus propres à recevoir des parties de lymphe qui fermentent, on ne s'étonnera pas de ce qu'un malade ne reſſent d'ordinaire que de la douleur au coſté.

Les cauſes qui ont precedé la maladie, nous aident beaucoup à diſtinguer l'état du ſang & de la lymphe dans ces maladies ; car ſouvent l'air froid, les vents ſeptentrionaux, le temps d'hyver, l'eau & le vin bû à la glace ; principa- *Cauſes.*

lement lorſqu'on a couru, ſont toutes des cauſes qui ne peuvent tendre qu'à la coagulation du ſang, comme les vents meridionaux, l'eſté, les vins de liqueur, les eaux de vie, ne peuvent tendre qu'à la liquidité & à la fonte du ſang. De plus, le pouls dur accompagne d'ordinaire le ſang épais; le mol le ſang fondu; le ſang même qu'on tire au malade, oſte bien-toſt toutes ſortes de doutes au Medecin, eſtant dans le premier cas avec une ſuperficie jaune, ou d'une autre couleur étrangere, & d'une conſiſtance trés-dure, trés-compacte & trés-coriaſſe; ce qui n'arrive pas lorſque le ſang eſt fondu.

Prognoſtics. L'on ſçait aſſez que l'une & l'autre de ces maladies ſont aigues: La peripneumonie eſt plus dangereuſe que la pleureſie, & beaucoup plus aigue; ainſi lorſque la pleureſie ſe tourne en inflammation de poumon, c'eſt-à dire, lorſque la douleur s'évanoüit avec augmentation de difficulté de reſpirer, c'eſt un trés-mauvais ſigne; lorſque l'une ou l'autre ſont trés-violentes, quelquefois le malade meurt dés le quatre ou dés le ſept; mais on voit des pleuretiques qui meurent aprés le quatorze

& le vingt, lorſque la maladie n'a pas eſté ſi violente : Lorſqu'ils crachent dés les premiers jours, c'eſt une marque que la pleureſie ne ſera pas longue : Celle qui vient de coagulation du ſang, eſt d'ordinaire plus longue que celle qui vient d'un ſang plus fondu. Je ne repeterai point ici que la peripneumonie qui ſurvient à l'eſquinancie, eſt mortelle ; que celle qui eſt accompagnée de vomiſſemens, de ſyncopes ou de delires, ou de mouvemens convulſifs, eſt d'autant plus dangereuſe, que ces accidens ſont grands ; que la difficulté de la reſpiration & la ſituation plus ou moins contrainte du malade, en doivent ordinairement regler l'évenement ; comme auſſi ce que nous avons dit en parlant des crachats, des urines & des ſueurs, qu'on doit ici obſerver ; car lorſque l'inflammation de la plevre ſe continue au poumon, ſi le malade ne crache pas beaucoup, & un crachat cuit, épais, &c. il ſe fait d'ordinaire un empieme. Je ne parle point ici des pleureſies épidemiques ou malignes, dont la fiévre qui les accompagne, regle le ſort, parce que nous en parlerons ailleurs. Au reſte, l'on ne doit pas tant

craindre le pouls intermittant dans cette maladie, que dans les autres, parce qu'il dépend en partie de la difficulté de reſpirer : L'on remarque encore que les pleuretiques qui vomiſſent dés le commencement de la maladie, en gueriſſent pour l'ordinaire ; parce qu'il ſe fait une décharge des humeurs contenues dans les premieres voyes ; & que d'un autre coſté le ſecoüement que le diaphragme fait dans les parties de la poitrine, aide beaucoup à donner du mouvement aux liqueurs arreſtées ; cependant quand les malades ne vomiſſent que le ſecond ou le troiſiéme jour dans des pleureſies malignes, ils meurent aſſez ſouvent.

Les pleuretiques qui n'évacuent pas par les crachats en quatorze jours, la matiere de leur maladie, ont coutume d'avoir un amas de pus dans la poitrine, à moins que la matiere de leur maladie n'ait eſté emportée par un cours de ventre abondant, par une ſueur copieuſe, ou par quelque autre évacuation. Les ſignes de la tranſmutation de la pleureſie ou de la peripneumonie en empieme, ſont la continuation de la douleur, quoique moindre & plus

sourde, la continuation de la fiévre aprés vingt jours avec des frissons : en un mot, une espece de renouvellement de fiévres, de veilles, de douleurs, d'inquietudes, aprés qu'ils ont paru calmez, est avec les frissonnemens, un signe de suppuration qui se fait ; & lorsqu'ils diminuent, le pus est formé. Cependant lorsque l'abscés se rompt, la pluspart des symptomes se reveillent.

Guerison. Il est aisé de connoistre par la nature des inflammations de poitrine, qu'il faut tâcher de faire couler le sang qui est arresté, d'empêcher qu'il n'en coule trop dans les vaisseaux qui sont affoiblis, & qu'on doit ensuite fortifier les vaisseaux. Pour remplir ces indications, l'on doit ordonner un regime exact au malade : sçavoir des bouillons & de la ptisanne seulement, prendre garde qu'il n'y ait rien de trop fermentatif ou d'incrassant dans les uns ou dans les autres. Lorsque le sang est épais, on peut prendre une poignée de feuilles de coquelico & un gros de canelle en poudre, qu'on fait bouillir dans deux pintes d'eau ; si le sang fermente avec trop de violence ou est trop acre, on jette un gros de nitre antimonié, sur trois

chopines d'eau chaude, avec un petit bâton de reglisse : On donne ensuite un lavement, & l'on voit s'il en faut venir à la saignée ou au vomitif ; mais on doit sur tout prendre garde que toutes les boissons des malades soivent prise actuellement chaudes, à cause de l'irritation du froid.

Il y a des pleuresies & des peripneumonies malignes & épidemiques, où il ne faut point saigner ou du moins trés-peu. Bartoletus & Gesner en rapportent quelques exemples ; Hippocrate même défend la saignée, & ordonne des mochliques qui font vomir dans les pleuresies descendantes ou hypocondriaques. Hollier fait aussi deux sortes de pleuresies, suivant les differentes regions : Il dit que la saignée soulage fort ceux qui sont dans des lieux exposez aux vents du septentrion ; mais que comme elle ne soulage pas de même ceux qui sonr exposez aux vents du midy, il en faur venir à la purgation. Monsieur Postel a distingué les inflammations de poitrine par rapport aux saisons, & a pretendu que celles d'hyver demandoient beaucoup plutôt la purgation que la saignée.

Pour ſuivre icy la Nature, on peut dire qu'il y a deux ſortes de pleureſies : dans l'une, la fermentation du ſang eſt accompagnée d'une tres grande acreté ; la fermentation elle-même eſt tres-violente. Sans doute on en doit d'abord venir à la ſaignée, qu'on peut faire à differentes fois : car comme la ſaignée décharge un peu les vaiſſeaux, elle augmente leur reſſort : la circulation devient par conſequent plus viſte, & la fermentation plus lente ; &, comme dit Hippocrate, il eſt bon de tirer aſſez de ſang, pour qu'il commence à changer de conſiſtence & de couleur, car ſon acreté ſe diminuë. Il eſt indifferent de tirer du bras ou du pied, ſi ce n'eſt à cauſe de quelques ſuppreſſions ou du delire : ainſi on fait bien de preferer la ſaignée du bras à celle du pied, comme la plus proche & la plus aiſée. Dans cette pleureſie on n'en doit point venir à la purgation, à moins qu'il n'y ait quelques humeurs dans les premieres voyes. C'eſt ce que remarque fort bien *Zacutus Luſitanus*, lorſqu'il dit, que ſi les crachats viennent bien dans les commencemens, on doit s'abſtenir des purga-

tifs: car lorſque les crachats viennent bien dans le commencement, c'eſt une marque de la liquidité du ſang.

Les ſaignées doivent eſtre faites dés le commencement & à differentes fois, comme nous avons déja dit. Si l'on les fait lorſque le malade crache aiſément, il ſe fait quelquefois une ſuppreſſion dangereuſe. On ne doit point auſſi dans les commencemens ni dans la ſuite ſe ſervir d'incraſſans, comme de ptiſannes avec les guimauves & les raiſins, ou d'émulſions, qui ne ſont capables que d'augmenter la fermentation du ſang, & peut-eſtre de l'énerver tellement de parties volatiles, que lorſque les malades réchappent, ils ſont longtemps à ſe ſentir d'une peſanteur de poitrine preſque aſmatique, d'enflure cachetiques & d'autres accidens. Il eſt beaucoup mieux de faire prendre en quelques eau ſudorifique les yeux d'écrevices, le diaphoretique mineral, le bol armenen, la ſuie de cheminée luiſante, la poudre de dent de ſanglier ou de machoire de brochet, ou la poudre de priape de cerf, ou l'oliban, ou la fiente de mulet, ou les fleurs de ſouphre avec quelque ſirop. Par exemple: *Prenez un*

ſcrupule d'antimoine diaphoretique, vingt grains de fleurs de ſouphre, quinze de nitre antimonié, une once de ſirop d'œillets, & cinq d'eau de chardon benit ou d'ulmaire : ou bien, *Prenez demi gros de ſuie de cheminée luiſante, dix grains de fleurs de ſel ammoniac, quatre onces d'eau de petaſites & une once de ſirop de coquelico.* Lorſqu'on s'eſt ſervi des ſudorifiques, il ne faut plus retourner à la ſaignée de crainte de ſupprimer l'évacuation que le medicament a commencée. Ces ſortes de ſudorifiques ſe doivent donner ſur la fin des jours impairs ; parce que c'eſt dans ce temps-là que la Nature tente les évacuations ; & ſi l'on eſtoit obligé d'en revenir à la ſaignée, il faudroit laiſſer paſſer le jour ſuivant. Mais s'il y avoit des impuretez dans les premieres voyes, nonobſtant la liquidité du ſang ; il en faudroit venir à un petit émetique auparavant les ſudorifiques. J'ay coûtume dans ces cas d'ordonner cinq grains de tartre émetique, & ſix gros ou une once de manne dans ſix onces d'eau de chardon benit. Enſuite j'ordonne les ſudorifiques, où l'on peut quelquefois mêler un peu de diacode quand

les douleurs sont trop violentes; mais ce ne doit estre qu'en les mêlangeant aux volatils, & aprés l'évacuation des premieres voyes, parce que sans cela ils suppriment souvent les crachats; c'est encore par cette raison qu'on doit éviter les aigres, outre qu'ils excitent la toux.

Au contraire lorsque le sang est épais & visqueux, on doit regarder si la fermentation est violente, ou si elle ne l'est pas : lorsquelle est violente, on fait une bonne saignée; & pour peu qu'il y ait lieu à un émetique, par l'embarras qui est presque infailliblement dans les premieres voyes, on y vient immediatement aprés la premiere saignée; ce qui fait souvent un effet si surprenant, qu'un malade se trouve tout d'un coup gueri. Aprés l'on vient à des sudorifiques, on peut mêler quelques sels volatils dans les potions; ou bien, on prend une poignée de serpolet, dont on tire le jus avec l'eau de chardon benit.

Je croy que le public ne sera pas fâché d'apprendre icy un remede sudorifique & antipleuretique excellent qui m'a esté communiqué par Monsieur Rongeard

Rongeard Docteur en Medecine habitué à l'Aigle. Il y a cinq ou six ans qu'il me manda que la simple decoction d'*adiantum aureum majus*, vulgairement appellé *perce-mousse*, estoit un sudorifique presque infaillible. Depuis ce temps-là, il m'a mandé qu'en distillant plusieurs fois de l'eau sur cette plante broyée, on tiroit un esprit dont une cuillerée dans un bouillon ou dans un verre de ptisanne poussoit par les sueurs, d'une maniere tout à-fait surprenante. Il luy a donné le nom d'esprit anti-pleuretique.

On donne aussi avec succés la fiente de mulet dissoute dans le vin, ou un gros de racine de bardanne en poudre dans l'eau d'ulmaire, ou quelque autre sudorifique mêlé d'absorbans & de volatils.; on ajoûte l'anis en poudre dans les ptisannes; mais lorsque la fermentation est tres-petite, & la grossiereté du sang tres-grande, on fait d'abord vomir: on ne saigne point, l'on mêle des purgatifs aux emetiques, on se sert de volatils, comme de poudre de vipere, de sels volatils de corne de cerf, de camphre, & d'autres volatils huileux dans des eaux distillées.

Quant aux accidens où il faut remedier, le principal sans doute est la douleur picquante que ressentent les malades, principalement lorsqu'ils toussent, & la difficulté qu'ils ont de cracher. Un des meilleurs remedes qu'on puisse avoir pour diminuer la toux, faciliter l'expectoration, & moderer la douleur, est l'huile de lin ou d'amandes douces tirée sans feu, qu'on peut prendre seule ou bien avec un gros de poudre de dent de sanglier, ou mêlée à quelque sirop: par exemple, *Prenez deux onces d'huile de lin, autant d'eau de chardon benit, & autant de sirop de coquelico, & en faites une potion pour prendre à trois fois*; mais il faut auparavant, s'il est possible, que les premieres voyes soient libres. Les sirops & la plûpart des autres pectoraux sont la plûpart du temps inutiles, & s'aigrissent assez aisément.

On applique sur le côté douloureux toutes sortes de graisses ou d'huiles chargées de parties volatiles: telles sont l'onguent d'*altea* ou *resomptif*, avec l'huile de laurier & l'eau de vie, l'emplastre *diasulphuris* de *Rulands*, l'huile de cire ou la poudre de cloux de ge-

rosle & de cumin avec le miel, ou l'eau de sperme de grenoüille, imbibée dans des linges : tous ces remedes doivent estre appliquez chaudement sur le costé malade.

Sur la fin de la pleuresie, lorsqu'on voit que les accidens & la fiévre diminuënt, on en doit venir à la purgation, qu'on peut faire avec deux onces de manne dans le petit lait, ou avec une infusion de sené, où on dissout la mouelle de casse & la manne, ou quelque electuaire : comme trois gros de celuy de *psillio*, & une once de sirop de roses pâles, ou de chicorée composé, suivant que le malade est plus ou moins difficile à purger.

Mais si malgré toutes ces précautions, l'on s'apperçoit par la continuation de la douleur, & par des frissons dereglez que l'inflammarion se convertisse en supurarion ; on fera tout ce qu'on pourra la pour meurir promptement, & pour la rirer, s'il est possible, en dehors. On applique sur la douleur des cataplasmes avec les mauves & le lait, avec les racines de guimauves, reduites en bouillies. On applique l'emplastre de *diachylum mag-*

num. On fait prendre interieurement des priſannes avec le lierre de terre & la racine de grande conſoude, où on ajoûte un peu de miel blanc.

Enfin ſi l'on voit quelque tumeur, ou ſi l'on s'apperçoit par quelque fluctuation que le pus eſt contenu dans la capacité de la poitrine, on luy fait jour avec la lancette ou le cautere; mais ſi l'abſcés eſt renfermé dans le pommon, il en faut venir à des vomitifs. Ferdinand loüe extrêmement la decoction & le ſirop de tabac dans ces rencontres : qui n'agit que comme vomitif & vulneraire. On peut aprés l'évacuation du pus ſe ſervir d'autres vulneraires. La decoction de tabac ſe fait en faiſant bouillir une once de feuilles de tabac en une pinte d'eau qu'on reduit à moitié, où l'on ajoûte une poignée de feuilles de mauves & de violettes ſur la fin : on paſſe par un linge, & on en fait deux ou trois priſes avec quelque ſirop. J'eſtimerois autant quatre ou cinq onces d'eau diſtillée de nicotianne, ou quelque autre vomitif mêlé avec les vulneraires.

CHAPITRE XVII.

Du Hoquet & du Vomissement.

LE hoquet est une inspiration soudaine avec bruit, causée par une contraction convulsive du diaphragme. *Caracteres.*

Il n'est point besoin de signes pour discerner cet accident : souvent le bruit que font les malades en sanglotant est entendu de fort loin ; mais comme ses causes sont tout-à-fait differentes les unes des autres, je croy que nous en devons parler & expliquer les signes qui les peuvent faire distinguer.

Lorsqu'on a avallé un morceau un peu trop gros ou un peu trop acre, il se fait une irritation dans les fibres du ventricule, qui cause un ébranlement dans ses nerfs : la Nature employe les parties voisines, qui peuvent par leurs mouvemens aider l'expulsion de ce corps étranger ; & comme le diaphragme par des coups reïterez peut beaucoup aider cette action, il n'est pas étonnant qu'il entre en contraction : *Causes. & Explications.*

c'eſt pourquoy il frappe le ventricule avec beaucoup de force ; mais comme par la ſtructure du diaphragme il ne ſçauroit ſe contracter & s'applanir ſans ſerrer l'œſtophage, il n'eſt pas étonnant que cette contraction ne produiſe que le hoquet ſans produire le vomiſſement, comme a pretendu Monſieur *Chirac* : les humeurs acres ou les vers qui peuvent eſtre dans le ventricule peuvent produire le même effet ; & même ſans qu'il y ait rien dans le ventricule, tout ce qui peut picoter le diaphragme peut le cauſer. On a des exemples d'un hoquet cauſé par l'enfoncement d'une des fauſſes coſtes, &c.

Mais tres-ſouvent il eſt produit par des cauſes bien plus fâcheuſes, principalement dans les maladies aiguës : quelquefois c'eſt par une inflammation de foye ou des inteſtins ; d'autrefois par des ſuper-purgations excitées par quelque medicament trop violent ou par quelque humeur trop acre : d'autrefois par des hemorragies extraordinaires, même par des playes qui penetrent au diaphragme ; il eſt abſolument neceſſaire de donner des ſignes pour connoiſtre toutes ces cauſes.

Lorsque le hoquet est si grand qu'il étouffe, pour ainsi parler le malade, que la fiévre est violente, qu'il y a douleur & pesanteur au costé droit, qui se continuë depuis le bas des fausses côtes jusqu'au cou, que tout cela est accompagné d'une petite toux seche, de difficulté de respirer, de séchetesse de langue, de soif de vomissemens billeux, de nauzée, de dégoust, d'urines rouges & troubles avec couleur jaune repanduë par tout le corps, nous disons que le foye est enflammé. *Caracteres de l'inflammation du foye.*

J'avouë que toutes les inflammations du foye ne sont pas accompagnées de hoquet: ce symptome n'a coûtume d'arriver qu'en celles qui sont dans la partie convexe; & pour lors le malade ne peut se coucher sur le costé droit: la toux, la difficulté de respirer & la douleur sont tres-grandes & tres-étenduës, à cause de la contiguité du foye avec le diaphragme & les parties renfermées dans la poitrine. Enfin la tumeur se manifeste assez; mais lorsqu'il n'y a que la partie cave du foye enflammeé, le malade ne se sçauroit couchet sur le costé gauche, parce que le foye porte sur le ventricule: le de-

gouſt & les vomiſſemens travaillent beaucoup plus que les autres ſymptomes; & l'on n'apperçoit preſque jamais la tumeur.

Outre cette inflammation le hoquet ſe rencontre encore quelquefois dans celles du ventricule & des boyaux, & même dans des fiévres aiguës, par la ſeule diſpoſition des matieres acres qui ſe répandent dans les nerfs qui aboutiſſent au diaphragme, ou qui irritent les parties voiſines; mais ſur tout aprés une ſuper-purgation, l'irritation qui reſte dans les nerfs du ventricule produit quelquefois le même effet que les alimens ou les humeurs acres, qui bleſſent les fibres de l'eſtomac.

Je ne parle point des hemorragies qui ſont quelquefois ſuivies du hoquet, elles n'agiſſent qu'en dérangeant la route des eſprits & des liqueurs, comme dans les autres convulſions.

Prognoſtic. On voit aſſez que les hoquets qui arrivent dans les inflammations du foye ſont tres dangereux, & même ſouvent mortels: principalement lorſque l'éternuëment qu'on tâche de procurer ne les fait pas finir. Lorſque le hoquet dans une fiévre eſt mêlée au delire, cela

cela est mortel, parce qu'il faut que la matiere heterogene ait esté poussée par le cerveau dans tout le genre nerveux : on en doit à peu prés faire le même prognostic, lorsqu'il se trouve accompagné d'affections comateuses ou convulsives. On doit encore beaucoup craindre lorsque le hoquet se trouve dans une personne vieille aprés des superpurgations accompagnées de defaillance ; principalement si la superpurgation soit symptomatique, soit artificielle, a commencé par un vomissement. Il est encore plus à craindre lorsqu'il suit une affection illiaque, &c. Mais lorsqu'il est produit par quelque autre cause externe, & qu'il ne dure pas longtemps, il n'est d'aucune consequence, principalement si la fiévre n'est pas forte, ou qu'il n'y en ait point du tout.

Pour guerir cette maladie, il faut diminuer la fiévre & les inflammations s'il y en a, calmer le desordre des esprits, oster les parties irritantes qui sont dans le ventricule, si elles en sont la cause ; & enfin se conduire diversement suivant la varieté des causes. *Guerison.*

Si l'on connoist par des signes qu'il y ait une inflammation au foye, on

doit desemplir les vaisseaux dés le commencement : c'est peut-estre dans cette rencontre que Bartholin remarque qu'il a vû des hoquets cesser par la seule saignée : car outre qu'il est important que la matiere qui séjourne dans les vaisseaux du foye n'y vienne pas à suppuration ; il faut, autant que les forces le peuvent permettre, vuider les vaisseaux ; & l'on ne doit rien tenter par les purgatifs à cause de la communication & de la proximité du foye & des intestins ; mais l'on peut donner quantité de lavemens rafraichissans, tant pour détourner les grands vomissemens, que pour laisser les voyes libres à la matiere qui doit sortir. On doit faire des ptisannes avec un peu de nitre antimonié & un bâton de regliffe & ordonner une diete tres-severe ; on peut aussi faire prendre au malade quelques potions avec les précipitans & les absorbans, afin de donner de la liquidité au sang sans augmenter sa fermentation. Par exemple, *Prenez demi gros d'antihectique de Poterius, six grains de sucre de Saturne, une once de sirop de pavot rouge, & cinq onces de son eau distillée*, pour en faire une po-

tion qu'on donnera en deux fois. On appliquera dessus la partie enflammée des fomentations carminatives dés le commencement, & non pas des repercussifs, qui ne peuvent qu'augmenter davantage les embarras : par exemple, on prendra un morceau de drap qu'on trempera de temps en temps en un bouillon fait avec les écrevices pilées, ou dans de l'eau de fray de grenouille, où l'on aura ajoûté un peu d'esprit de vin camphré. Il faut que ces choses soient appliquées chaudement. Ensuite on fera des embrocations avec des huiles resolutives. Si les douleurs, le sanglot & le vomissement fatiguent trop, on peut ajoûter à quelques potions cordiales le *laudanum. Prenez demi gros d'antimoine diaphoretique, deux gros de diascordium de Fracastor, une once de sirop de coquelico, cinq gouttes de* laudanum *liquide, valant un grain, & quatre onces d'eau de melisse.* Si vers le quatorze, tous les symptomes diminuent, on en vient à des purgations douces : par exemple, avec la casse dans le petit lait, avec le sirop de roses pâles, & ensuite à de plus fortes ; mais si au contraire l'on voit que la maladie

perſevere, que les ſymptomes augmentent; qu'aprés le vingt la nature n'eſtant pas fort affoiblie, le malade ſente des redoublemens la nuit avec des friſſons dereglez; que la tumeur augmente au lieu de diminuer, on doit ſe préparer à la ſuppuration, en appliquant exterieurement des emoliens & des maturatifs; faire prendre au malade les bols avec la terebenthine, en luy faiſant avaler par deſſus quelques decoctions aperitives, afin de pouſſer en partie par les urines, & le mettre à une ptiſanne avec les vulneraires & un peu de miel blanc, &c.

On a ſouvent le hoquet dans les fiévres aprés des ſuper-purgations, cela arrive principalement aux perſonnes vieilles & foibles : pour lors l'on ne doit avoir pour but que de fortifier & de calmer l'irritation : par exemple, *Prenez deux gros de* diaſcordium, *une once de ſirop de coquelico, quatre onces d'eau de chardon benit, & dix gouttes de* laudanum *liquide valant deux grains*, pour prendre en deux differentes fois, afin que ſi la premiere ne l'arreſte pas, la ſeconde puiſſe le calmer; & l'on peut faire quelques fomentations avec

l'absinthe & les roses rouges bouillies dans le vin : on peut aussi donner quelque peu de theriaque avec un grain d'*opium*, & quelques grains de castor ; s'il vient par une abondance de vents, on prendra six gouttes d'huile d'anis, un gros de corne de cerf brûlée, une once de sirop d'absinthe, & quatre d'eau de menthe pour en faire une potion. On appliquera sur l'estomac du levain mêlé aux poudres aromatiques. Il est aussi tres-bon d'exciter l'éternuëment.

Si le hoquet vient par quelques humeurs attachées à l'estomac, il est bon de faire vomir, & de faire beaucoup boire le malade ; mais lorsqu'il n'y a pas beaucoup de fiévre ; on peut fort bien purger ou avec les pilules d'aloës, ou avec le mercure doux mêlé avec un peu de diagrede. Lorsqu'il y a des humeurs aigres & vitrioliques dans l'estomac ; on peut donner les absorbans, particulierement la terre sigillée, le bol armen, la corne de cerf brûlée, qu'on peut donner dans l'eau de menthe avec un peu de diacode.

Le vomissement est une contraction du ventricule, dans laquelle les matieres qui y estoient contenuës, sortent *Caracteres du vomissement.*

dehors par l'œſophage & enſuite par la bouche.

Par cette ſimple expoſition on connoiſt ſes caracteres & ſes ſignes ; mais comme il peut venir des cauſes tout-à-fait differentes ; il eſt de la prudence du Medecin de s'appliquer à les diſtinguer par leurs caracteres propres & ſpecifiques.

Cauſes. Quelquefois il y a des matieres acres & irritantes contenuës dans le ventricule, qui obligent ſes fibres à ſe reſſerrer : d'où il ſuit que le pilore n'eſtant pas aſſez ouvert pour recevoir les matieres qui y ſont pouſſées, elles doivent ſortir dehors par l'œſophage. Je dis que le pilore n'eſt pas aſſez ample pour recevoir les matieres contenuës dans le ventricule : parce qu'il eſt preſque impoſſible que les fibres du ventricule entrent en contraction, ſi celles du pilore ne prennent un mouvement ſemblable, & même un peu plus fort, ce qui ferme en partie le paſſage aux matieres qui pourroient paſſer dans les inteſtins ; cette contraction ne ſe communique pas ſi aiſément aux fibres de l'œſophage, parce qu'il y en a peu de circulaires.

Delà on peut conclure que la sortie ordinaire du chyle hors du ventricule, depend du mouvement du diaphragme & des muscles de l'abdomen, & que la plûpart des vomissemens dependent de la contraction des fibres du ventricule.

Outre les inflammations interieures du foye, du ventricule & des boyaux, qui peuvent par leur irritation causer cette contraction, tous les mouvemens spasmodics qui viennent dans les nerfs, qui communiquent à ceux du ventricule, peuvent exciter le vomissement. Dans les passions histeriques, dans les coliques venteuses & nephretiques, on en voit souvent de tres-violens ; mais comme ils se connoissent tres-aisément, & que d'ordinaire ils ne sont pas accompagnez de fiévres aiguës, nous ne nous arresterons pas à les décrire en particulier.

Nous ne parlerons point aussi de ceux qui sont produits par l'obstruction du pilore : soit qu'il soit devenu cartilagineux ou schirreux, ou qu'aprés une playe du diaphragme le ventricule ayant esté poussé dans la poitrine, il soit fermé par la contraction & l'applanissement de ce muscle prin-

cipal de la respiration : tout cela est étranger à la matiere que nous traitons ; & comme nous avons déja parlé de l'inflammation du foye en parlant du Hoquet, nous nous contenterons de parler de celle du ventricule & des boyaux, & à cette occasion du *cholera morbus*, & de la passion *iliaque* ; car pour les autres vomissemens qui dependent des fractures du crane, des commotions de teste, ou des playes d'autres parties, ils n'appartiennent pas proprement à la matiere que nous traitons.

Inflammation du ventricule. Lorsqu'avec un vomissement extraordinaire, une fiévre violente & aiguë, l'on a une élevation avec une douleur tres-forte & une ardeur tres-grande sous le cartilage xiphoide & sous les hypocondres qu'on aperçoit en touchant & qui paroist quelquefois à la vûë ; qu'il y a des delires & des mouvemens convulsifs, on doit soupçonner l'inflammation du ventricule : principalement lorsque ces symptomes sont accompagnez de syncopes, d'une soif qu'on ne sçauroit étancher, &c. Il est vray que quelquefois il n'y a point de vomissement, lorsque l'inflammation

occupe l'orifice ſuperieur, mais pour lors le malade va continuellement à la ſelle ; comme il arrive aſſez ſouvent qu'il ne va point à la ſelle, mais qu'il vomit continuellement, lorſque l'inflammation occupe ſeulement le pilore ou quelqu'un des inteſtins ſuperieurs, cette maladie eſt tres aiguë, & a des ſymptomes beaucoup plus preſſans que l'inflammation du foye.

Elle vient comme toutes les autres *Cauſes.* inflammations des parties membraneuſes, du ſéjour & de la groſſiereté des ſucs chyleux & nourriciers qui traverſent les fibres des membranes ; & auſſi du depoſt de la maſſe du ſang & de ſa fermentation dans les fibres charnuës ; quelquefois des corps acres & picotans qui ſe trouvent dans le ventricule peuvent, en affoibliſſant le reſſort de cette partie, donner lieu à ces depoſts : ainſi *Fabrice Hildan* rapporte une inflammation du ventricule qui avoit eſté produite par une aiguille qu'on avoit avallée ; mais elle peut auſſi venir ſans cela par la ſeule diſpoſition de l'acreté ou de la viſcoſité des liqueurs, & quelquefois par un venin malin : ainſi nous avons pluſieurs Ob-

ſervateurs qui aſſurent qu'ils ont trouvé le ventricule dans des fiévres malignes ou peſtilentielles, parſemé de charbons ou d'eſchares ſemblables à celles qui y auroient eſté cauſées, ſi le malade avoit avallé de l'arſenic ou quelque autre cauſtique.

Prognoſtic. Tous les Medecins ſçavent que cette maladie eſt tres-aiguë, tres-perilleuſe & ordinairement mortelle : cependant celle qui eſt accompagnée de ſyncopes frequentes, d'extremitez froides, ou de fiévre qu'on appelle *lypiria*, eſt encore plus dangereuſe, principalement lorſqu'il y a quelques ſignes de malignité. Enfin lorſque l'inflammation du ventricule aboutiſt en abſcés, le pus s'épanche dans la cavité du ventricule, pour eſtre jetté par le vomiſſement ou par les ſelles, ou bien il tombe dans la cavité de l'abdomen. L'ulcere qui reſte eſt accompagné d'une fiévre lente dont les malades periſſent ordinairement : les alimens qu'ils avallent leur cauſent beaucoup de douleur, particulierement les acides.

Guériſon Toutes les indications qu'on doit avoir icy ſe reduiſent, à empêcher qu'il ne ſe jette une nouvelle matiere ſur les

fibres du ventricule, à dissiper celle qui y est, à conserver les forces pendant ce temps-là, & à diminuer les accidens autant qu'il est possible.

On ne doit prendre que des choses liquides, quelquefois un peu fortifiantes, pourveu quelles soient sans acreté.

On doit malgré la syncope faire de grandes saignées, ou les repeter souvent : car il semble qu'on n'a point d'autre voye pour degager les vaisseaux & diminuer l'impulsion des liquides qui y fermentent. On doit aussi donner tres-souvent des lavemens rafraichissans & emoliens : comme par exemple cinq ou six dans un jour : car outre qu'ils tirent toûjours quelque matiere, ils aident beaucoup à conserver le mouvement peristaltique des intestins, qui pourroit venir antiperistaltique par les frequens vomissemens. Il peut même arriver par là que les vomissemens se moderent & se calment un peu par cet usage frequent.

On doit faire une ptisanne avec le nitre purifié dissout dans une legere decoction de fleurs de pavot rouge, ou bien avec un baston de reglisse & le nitre purifié. On en mettra, par exem-

ple un gros sur une pinte d'eau commune. Il faut que la boisson ait au moins perdu le froid avant d'estre avallée par le malade.

Il faut faire prendre des poudres absorbantes capables de donner de la liquidité aux humeurs, en *prenant*, par exemple: de *l'antihectique de Poterius & de l'antimoine diaphoretique, de chacun un gros, quinze grains de nitre purifié, & dix de sucre de Saturne: on fera du tout trois paquets*, dont on en mettra un dans une verrée de ptisane, ou dans cinq onces d'eau de chardon benit.

Si cependant les syncopes continuoient, on prendroit quelques potions cordiales: par exemple, *Prenez cinq onces d'eau de scabieuse, dissoudez un gros de diascordium, demi gros de poudre de vipere, une once de sirop de scabieuse, & demi gros d'esprit de tartre rectifié:* on fera une potion pour prendre par cuillerées.

Lorsque l'inflammation continuë, & qu'on croit qu'elle pourroit venir à suppuration, on fait prendre un gros de terebenthine lavée dans l'eau d'absinthe: ce remede, dit-on, resoût

ou fait venir à suppuration.

Il est certain qu'aprés la suppuration la terebenthine nétoye fort bien l'ulcere aussi-bien que la décoction d'esquine, avec la scabieuse ou d'autres vulneraires, où l'on peut ajoûter la terre sigillée, la corne de cerf brûlée, que quelques Autheurs font seulement prendre dans le petit lait ; quelques autres Autheurs recommandent l'huile d'hipericum avec celle de mastic ; mais on doit craindre que ces remedes n'excitent le vomissement.

On peut appliquer exterieurement dans le commencement de l'inflammation, des émoliens & des resolutifs trés-doux ; comme des morceaux de drap trempez dans le suc d'écrevices, ou faire des cataplasmes avec la racine de guimauve, les feuilles de scabieuse & les figues, le tout bouilli dans l'eau commune jusqu'à ce qu'il soit trés-mol, & l'on y ajoûtera la farine de fœnugrec & l'huile de camomille ; on peut faire ces sortes de cataplasmes ou d'autres semblables, & les continuer jusqu'à la suppuration ou la resolution de l'inflammation.

Lorsqu'un malade vomit incessam-

Caractères du cholera morbus. ment, & va continuellement à la selle, qu'il rend par haut & par bas des matieres jaunes, ou poracées, qu'il sent de grandes douleurs dans l'estomac & dans les boyaux, qu'il tombe en foiblesse, qu'il a le pouls frequent & petit, qu'il a beaucoup d'ardeur & de soif, nous disons qu'il a un *cholera morbus*.

Causes. Il peut venir par des émetiques ou des purgatifs donnez à contre-temps, par des humeurs acres corrosives, qui ayant pris une disposition émetique & purgative, irritent les fibres du ventricule & des boyaux, & mettent toutes ces parties dans des contractions convulsives; ce qui détermine les esprits à y couler en grande abondance; la bile, le suc pancreatique & intestinal sont à tous momens exprimez de leurs reservoirs, les parties exterieures demeurent dépourvûes d'esprits, le cœur même n'en reçoit pas en assez grande quantité, à cause de la perte continuelle qui s'en fait; c'est de-là que dépendent la froideur des extremitez, les syncopes, la petitesse du pouls, &c.

Quelquefois des causes exterieures semblent donner lieu à cette maladie;

ainsi aprés avoir mangé du melon, bû du vin pur, mangé des trufles ou des champignons ou des cerneaux, on voit que cette maladie se manifeste presque tout d'un coup ; mais on doit toûjours supposer qu'il y avoit des humeurs trés-acres dans les reservoirs, qui commencent à se vuider par la trop grande fermentation des alimens indigestes.

Prognostic. Cette maladie est extrêmement aigue, & tue en peu de temps un malade, à moins qu'on n'y apporte bientost du soulagement : Celle qui vient d'elle-même sans cause exterieure, est beaucoup plus dangereuse, parce qu'il faut que les humeurs soient plus acres ou plus abondantes, pour exciter par elles-mêmes & sans y estre determinées, tous ces accidens ; l'on doit fort craindre la froideur des extremitez, les syncopes & la petitesse du pouls, à cause de la consternation des esprits qui est marquée par-là ; les hoquets, les mouvemens convulsifs & le pouls intermittent, sont encore des symptomes qui sont assez souvent suivis de la mort, à cause du déreglement qui est dans le cours des esprits : l'on dit que les urines noires ou livides sont mortelles dans

cette maladie, parcequ'elles montrent que les matieres acres & vitrioliques ſont répandues dans toute la maſſe du ſang : Si les matieres qu'on vomit ou qu'on jette par bas, ſont vertes ou noires, le péril eſt plus grand que lorſqu'elles ſont ſeulement jaunes ; lorſque le vomiſſement eſt plus grand que les déjections, le malade ſe trouve plus fatigué. Je ne repeterai point tous les autres Prognoſtics que nous avons dits, en parlant du vomiſſement & des déjections : j'ajouterai ſeulement qu'il eſt bien étonnant qu'on trouve la veſicule du fiel remplie de bile, en ceux qui ſont morts du *cholera morbus*, quoiqu'ils en ayent vuidé une quantité ſi prodigieuſe.

Guériſon. Comme cette maladie varie extrêmement pour ſes cauſes & pour les accidens qui l'accompagnent, il faut ſans doute ſe conduire d'une maniere differente pour la guerir ; lorſque le vomiſſement eſt trés-violent, on doit tirer autant qu'on le peut par bas, ſans cependant cauſer beaucoup d'irritation ; lors au contraire que le flux de ventre eſt grand, mais qu'on vomit peu, avec beaucoup d'effort, & bien des nauzées, il faut faire avaller

avalet beaucoup d'eau tiede au malade, ou bien des bouillons peu chargez de viande & de nourriture, afin de diſſoudre les humeurs gluantes, & de faciliter le vomiſſement; on peut même ajoûter quelques vomitifs trés-legers, comme une once d'oximel ſquilitic, ou même quelques grains de tartre ſtibié, s'il n'y a pas beaucoup de fiévre ny d'irritation; on doit bien prendre garde, en calmant les ſymptomes d'arreſter l'évacuation, ſi elle eſt abondante, ou ſi elle eſt dans ſon commencement, ou ſi elle ne fatigue point trop le malade.

On donnera encore plus aiſément quelque petit vomitif, ſi on trouve un eſtomac rempli de fruits, ſans que le vomiſſement ſoit abondant, quoiqu'il ſoit laborieux; car pour lors on doit aider à la Nature.

Mais lorſque l'irritation eſt grande, il ne s'agit que de temperer, d'adoucit & de fortifier : on donne de petites Potions avec les abſorbans, les précipitans & quelques narcotiques; principalement lorſqu'on voit que les aigres ſont de la partie, par des déjections poracées ou érugineuſes : Par

exemple : *Prenez deux onces d'eau de pourpier, autant d'eau de menthe ; dissoudez demi gros d'yeux d'écrevices preparez, autant de cristal en poudre, une once de sirop de diacode, pour prendre en deux fois.*

Si au contraire il n'y a que des sels acres exaltez, on prendra un scrupule de crocus de mars astringent, l'on versera dessus six gros de sirop de limons, autant de sirop de diacode, trois onces d'eau de plantain & autant de celle de chicorée, pour faire une Potion à deux fois; si l'on voit que les syncopes soient grandes, on peut ajoûter à l'une & l'autre Potion un peu de poudre de vipere & d'eau de canelle.

On appliquera sur l'estomac chaudement, un sachet de plantes aromatiques bouillies dans le vin rouge, ou quelque emplastre fortifiante & odorante, à la maniere de *Vanhelmont*. Enfin on ajoûtera les astringens & le laudanum dans les Potions.

On pourra se servir d'une ptisanne avec le nitre, ou de teinture de roses, si l'on voit particulierement qu'il y ait beaucoup d'acreté dans les matieres, & qu'il n'y ait pas beaucoup d'acidité.

Les symptomes calmez, on en viendra à une douce purgation, avec la rhubarbe, le sel vegetal & la manne, & ensuite on donnera un leger narcotique pour empêcher les recidives.

On regarde ici le cristal, les éponges marines reduites en poudre dans le vin rouge, ou dans une autre liqueur, comme des specifiques; mais de bonne foy, on doit sur tout se servir du laudanum, avec quelques cordiaux qui fortifient sans beaucoup faire fermenter les humeurs qui sont déja dans une agitation trop violente.

Caracteres de la passion iliaque.

Si le malade ne va point à la selle, que même les lavemens qu'on luy veut donner ne puissent pas entrer, qu'il sente une douleur & quelque bruit dans le ventre, avec des rapports & des envies de vomir suivies de vomissemens, non seulement des alimens qu'il a avalez, de bile ou de pituite, mais même de matieres stercorales, ou qui en ont l'odeur, nous disons qu'il a une passion iliaque.

Cette maladie est sans doute terrible: Elle peut venir de plusieurs causes; quelquefois des matieres endurcies dans les boyaux les bouchent si exactement,

que le chyle, les excremens & les humeurs n'y peuvent passer : de sorte que ces matieres croupissant & fermentant dans ces endroits, obligent les fibres des intestins à se contracter, & à faire remonter les matieres qui y sont contenues par la bouche.

Quelquefois les intestins sont bouchez, parce qu'il est venu au dedans de leur cavité quelque tumeur, ou parce qu'ils sont pressez par les tumeurs de quelques parties voisines ; mais il est beaucoup plus ordinaire qu'ils soient comprimez ou enflammez, lors qu'ils sont engagez entre les anneaux des muscles de l'abdomen, dans la bubonocelle, ou lorsqu'ils sont entrez en quelque tumeur ombilicale : mais quoique ces sortes d'accidens soient toûjours accompagnez de fiévres aigues, ils n'appartiennent pas proprement à la matiere que nous traitons.

Caracteres de l'inflammation des boyaux.

Quelquefois un homme tombe dans cet accident, parce que les intestins sont enflammez, & pour ainsi parler, rentrez les uns dans les autres ; pour lors on trouve une grande douleur dans le lieu qui est enflammé, qui est accompagnée d'une dureté assez conside-

table : de sorte que l'intestin paroist au toucher fort semblable à une grosse corde ; la fiévre est trés-aigue, on ne va point du tout à la selle, & le vomissement est continuel ; tous ces symptomes sont fort pressans, principalement lorsque l'inflammation est dans les menus boyaux ; mais quand elle est dans les gros, principalement vers le rectum, quoiqu'ils soient un peu moins pressans, la douleur ne laisse pas d'estre fort piquante, de s'irriter par les lavemens les plus anodins, & d'estre accompagnée d'une envie inutile d'aller à la selle ; la fiévre est accompagnée de petits frissons lorsque l'humeur qui fait l'inflammation, se tourne en veritable pus.

Causes ordinaires de la passion iliaque.

Mais il arrive souvent que les grands vomissemens qui arrivent dans le commencement des fiévres aigues, donnent lieu à une affection iliaque, parce qu'ils commencent à renverser l'ordre des mouvemens des fibres de l'estomac ; & ce desordre se continuant dans toute la membrane charnue du canal intestinal, y cause un mouvement antiperistaltique, qui fait que les matieres ne descendant point par en bas, remontent

toutes par en haut ; & la douleur que le malade ressent dans quelques endroits du canal intestinal, vient de la force & de la collision qu'employent les excremens pour forcer les valvules ; principalement celles qui se trouvent au haut du colum & au pilore : ce mouvement est si violent, qu'il arrive quelquefois que le malade rend les lavemens par la bouche.

Prognostic. On peut voir le Prognostic par ce que nous venons de dire : ainsi lorsque la passion iliaque n'a pour cause que des excremens endurcis, souvent on la guerit ; mais il est rare qu'elle vienne de cette seule cause : il est plus ordinaire qu'elle vienne d'inflammation ou de gangrene. La premiere est trés-périlleuse, principalement celle des intestins grêles, & se termine dans les quatre premiers jours, ou finit par abscés. La seconde est toûjours mortelle. Je ne parle point des passions iliaques contagieuses ou periodiques, parce qu'elles sont trés-rares dans ces pays ; j'ajouterai seulement qu'elle est moins dangereuse dans les enfans, que dans les vieillards, parce qu'ils sont excitez à vomir par des causes plus legeres. Il est

trés-fâcheux que cette maladie soit la suite d'une strangurie ou d'une difficulté d'urine, parce que l'on doit craindre l'inflammation de la vessie ; & Hippocrate assûre qu'ils meurent en sept heures, à moins que la fiévre ne produise un flux d'urine plus copieux : En un mot, on doit fort craindre l'évenement de la maladie lorsqu'elle est suivie de hoquets, de vomissemens ou de delire ; mais on doit croire que tout est desesperé, & que le malade va mourir, lorsqu'on voit des vomissemens stercoraux, des syncopes, avec un froid aux extremitez & des sueurs froides, ou si l'on voit les hypocondres élevez, des parotides & une fiévre aigue ; car cela montre, ou que les forces manquent & ne peuvent plus soûtenir les efforts de la maladie, ou qu'il y a beaucoup de malignité dans la fiévre.

Pour remedier à ce desordre, on doit bien considerer par les signes que nous avons donnez, s'il y a inflammation dans l'intestin, ou si par la seule acreté des humeurs la membrane charnue s'est trouvée dans des mouvemens spasmodiques & émetiques. *Guerison.*

Dans le premier cas on doit ordon-

ner un regime de vivre trés-tenu, & fort semblable à celuy qu'on a ordonné dans l'inflammation d'estomac; on doit faire des ptisannes avec le nitre & un bâton de reglisse; l'on doit mettre dans les bouillons quelques écrevices, on doit faire de trés-grandes saignées dans les commencemens, si les forces le permettent; éviter toutes sortes de purgatifs, même donner rarement des lavemens, principalement si l'inflammation est dans les gros boyaux. Si on en fait, on les peut faire avec le bouillon d'écrevice, ou bien avec le lait mêlé avec un peu de sirop violat, ou avec d'autres anodins; on peut appliquer un cataplasme sur le ventre, avec la farine d'orobe & les semences de daucus & de fœnugrec pulverisées, cuites dans le lait, ou un épiploon de mouton le plus chaud qu'on le peut avoir en sortant de l'animal, ou en le faisant rechauffer. Il faut réïterer ces applications.

On fera des Potions avec quelques absorbans : Par exemple : *Prenez trois onces d'eau de fray de grenouilles, deux onces d'eau de pourpier, dissoudez demi gros de diaphoretique mineral, douze grains de sucre*

sucre de saturne, un scrupule de poudre de vipere & une once de sirop de coquelico. Si les douleurs sont violentes, on ajoûtera, *dix gouttes de laudanum liquide, valant un grain & demi.* On prendra cette Potion en deux fois.

On peut encore faire des embrocations exterieures, avec l'huile rosat & le baume de saturne.

Lors au contraire que la passion iliaque ne vient que de l'irritation, on doit tâcher dans le commencement, de donner un mouvement opposé aux fibres des intestins, en donnant au malade des lavemens émoliens, où on peut ajoûter la semence de lin, l'huile de rue ou de camomille; il est bon d'y ajoûter trois gros de nitre, ce qui empêche l'inflammation future, & ne laisse pas de déterminer les matieres par bas: on doit faire des embrocations sur le ventre, avec l'huile de muscade ou d'autres fortifians.

On doit faire prendre peu de ptisanne ou de bouillons au malade; par exemple, trois cueillerées de bouillon par jour; dans le temps de l'accident, on peut luy donner un scrupule de sel d'absinthe dans une cueillerée de suc de

limons, appliquer quelque animal ouvert, & pour ainsi parler, vivant sur le ventre, luy faire prendre de temps en temps des cueillerées d'une Potion faite avec *quatre onces d'eau de menthe, demi once d'eau de canelle, demi gros de sel d'absinthe & six gros de sirop de limons, on luy en peut faire prendre deux ou trois cueillerées par heure.* Enfin on peut faire encore d'autres Potions plus propres à appaiser, en prenant *quatre onces d'eau de menthe, un gros de theriaque, ou deux scrupules de poudre de vipere & une once de diacode.*

On n'en doit jamais venir aux purgatifs, comme remarque fort bien Sydenham, qu'on n'ait appaisé les symptomes & fortifié l'estomac. Quand la douleur & le vomissement ont cessé pendant un jour, il fait prendre une dragme de pilules cochées majeures dans l'eau de menthe, & ne fait point oster l'animal qu'il a fait appliquer sur le ventre, qu'il ne commence à purger. Si l'on purge plutôt, dit cet Autheur, tout devient vomitif; & si l'on ne purge pas dans le temps marqué, on doit craindre la recidive : c'est encore pour cela qu'il fait continuer l'eau de men-

the, & qu'il fait appliquer des linges doubles sur le ventre, pour le défendre du froid.

Si enfin la passion iliaque vient de matieres endurcies ou de quelque obstruction, il faut tenter de les amolir par des lavemens frequens, avec l'huile & des émoliens; & on peut tenter de faire avaller de l'argent vif, & remuer le malade. Poterius fait prendre de l'huile par la bouche, & en lavemens.

CHAPITRE XVIII.

Des Diarrhées & Coliques.

LES flux de ventre qui arrivent dans les maladies aigues; sont trés-differens les uns des autres, ce qui leur a fait donner differens noms. Lorsqu'un malade rend quantité de matieres fœtides, jaunes, poracées, sereuses, &c. sans beaucoup de douleur, sans aucun meslange de sang ou de raclure de boyaux, on luy donne le nom de *Diarrhée*; lors au contraire que le flux des matieres est accompagné de glaires *Caracteres des differens flux de ventre*

ſanglantes, ou de matieres qui reſſemblent à des raclures de boyaux, avec des douleurs violentes, on luy donne celuy de *dyſenterie*; ſi ſans douleur le malade rend les alimens comme il les a pris, ou peu changez, onappelle cette maladie *lienterie*. Enfin s'il rend les matieres blanchâtres, & comme chileuſes, avec quelques petites ſyncopes accompagnées d'une tenſion de l'abdomen, & de quelques petits murmures, qui precedent preſque toûjours le temps auquel le malade va à la ſelle, on nomme cette indiſpoſition *affection cœliaque*.

Preſque tous les flux de ventre qui ſe trouvent dans les maladies aigues, ſont des *diarrhées* ou des *dyſenteries*, parce qu'il eſt trés difficile que les alimens, c'eſt à dire, les bouillons & la ptiſanne ne ſoient fort alterez par les parties trés-exaltées du ferment qui irrite continuellement les inteſtins, ou qui y aborde par les vaiſſeaux; de ſorte qu'on ne les peut rendre ſans alteration, comme dans la lienterie, ni avec un commencement de coction comme dans la *paſſion cœliaque*; il eſt vrai qu'on voit quelquefois des flux lienteriques dans les

abſcés des parties internes, accompagnez de fiévres lentes lorſque les malades ſont prefts de mourir ; parce que le mouvement des levains naturels & contre nature, étant fort diminué, ils ne peuvent cauſer que trés-peu d'alteration aux alimens.

Les *diarrhées* ont des cauſes trés-differentes ; nous avons déja expliqué ailleurs comment elles pouvoient venir des obſtructions & des embarras qui ſe peuvent faire dans le meſentere, dans le foye, &c. Mais dans les maladies aigues, il eſt plus ordinaire qu'elles ſoient produites par des levains qui irritent & picotent les fibres des boyaux, & qui ſont, pour ainſi parler, devenus purgatifs : on conçoit aſſez que les fibres des inteſtins ſe contractant à diverſes repriſes, obligent les glandes des inteſtins à ſe vuider, & les tiennent, pour ainſi parler, toûjous preſtes à recevoir de nouvelles ſeroſitez de la maſſe du ſang ; mais il faut avouer que tout ce que vuident les malades, ne vient pas des glandes inteſtinales, ni même du foye & du pancreas ; mais les ptiſannes & les bouillons que prennent les malades, con-

Cauſes.

Explication.

tribuent beaucoup à augmenter le volume des matieres qu'ils rendent, aprés qu'elles ont efté, ponr ainfi parler, infectées dans le ventricule & dans les boyaux par les parties du ferment qui s'y rencontrent ; & fuivant que les levains font plus ou moins abondans, ou plus ou moins exaltez, les matieres du flux de ventre paroiffent plus ou moins infectées & plus ou moins teintes.

Prognoftic. On peut de-là tirer le Prognoftic; car les matieres qui ne font pas fort liquides, lorfqu'un malade ne prend que de la ptifanne & des bouillons, marquent que les fermens font fort abondans, & font par confequent plus à craindre ; par la même raifon on doit apprehender l'évenement de celles qui font fort acres, fort colorées ou fort fœtides ; celles qui viennent dans le commencement de la maladie, font d'ordinaire plus mauvaifes, non feulement parce qu'elles montrent l'abondance des levains, mais parce qu'elles empêchent que les liqueurs que le malade avalle, ne puiffent paffer dans le fang ; de forte que les levains qui y caufent des fermentations, fe trouvent

moins écartez, & pendant ce temps-là, le malade se trouve dépourveu de tout ce qui pourroit le soûtenir, & reparer en quelque façon ses forces ; c'est pourquoi il se trouve ordinairement dans un état qui le rend impuissant à soûtenir les efforts de la maladie dans l'état de vigueur. Cependant lorsque les forces ne s'abattent pas, & qu'il passe quelque chose dans le sang des liqueurs que le malade boit, ces sortes de flux emportent toûjours quelques sels acres, & rendent les symptomes moins violens dans la vigueur de la maladie : aussi remarque-t-on que lorsqu'ils viennent à estre supprimez, les delires, les convulsions, les affections comateuses, & quantité d'autres accidens du genre nerveux, assaillent le malade d'une maniere terrible. On peut consulter ce que nous avons dit dans la premiere partie de cet Ouvrage, sur le Prognostic des cours de ventre ; j'ajoûterai seulement que les diarrhées qu'on croit ordinairement trés-perilleuses dans les femmes grosses, accompagnent quelquefois la plus grande partie de leur grossesse, sans aucun danger, & que les déjections noirâtres

ou ſemblables à de la poix noire, ou à la mouelle de caſſe qu'on attribue à la ratte ou au ſuc melancholique, ſont ſouvent produites par la rupture de quelque vaiſſeau dans l'inteſtin. *Fernel* remarque qu'on les peut diſtinguer l'une de l'autre, parce que la matiere noire, qui eſt produite par un ſang croupi, enfermé, & qui eſt devenu de cette couleur, parce qu'il n'a pas eſté expoſé à l'air, ne laiſſe pas de teindre en rouge les linges. Il remarque encore, que d'ordinaire ces ſortes de déjections ont eſté precedées par un vomiſſement de ſang. Soit que les déjections noires ſoient produites par le ſang ou par des aigres vitrioliques, elles ſont toûjours trés-funeſtes, puiſque la rupture des vaiſſeaux eſt une ſuite de la grandeur de la fermentation ou de la corroſion des levains; & que l'abondance des levains vitrioliques démontre la grandeur de la cauſe de la maladie.

Guериſon La diarrhée qui arrive dans les maladies aigues, eſt ſouvent produite, parce qu'on n'a pas enlevé dans le commencement par quelque émetique, les fermens qui eſtoient dans l'eſtomac ou dans les premieres voyes; & pour peu

qu'on découvre qu'il y ait encore quelque chose dans le ventricule, on doit, le plûtost qu'il est possible, donner quelque leger émetique pour détourner ou pour évacuer une partie de ces levains, qui pourroient dans la fuite abattre beaucoup le malade, en le privant des parties liquides & nourricieres qui pourroient entrer dans son sang.

Ensuite on doit corriger les fermens qui picotent & déchirent les intestins, fortifier le malade qui est souvent fort abatu ; animer par des parties volatiles & spiritueuses, les fermentations du sang, qui diminuent quelquefois d'une telle maniere, que les autres parties heterogenes qui doivent estre poussées par d'autres endroits, comme par exemple, par les glandes cutanées, ne le sont point du tout.

On remplira toutes ces indications, en fa sant prendre au malade des potions chargées de volatiles ou d'absorbans.

On luy fera d'abord une ptisanne avec la raclure de corne de cerf & d'yvoire, avec un peu de cristal mineral : par exemple, un scrupule sur une pinte ; il n'en faut pas mettre davantage de crainte qu'il n'irrite ou qu'il

n'augmente les selles frequentes ; & il est bon d'y en mettre une petite quantité comme celle-là, afin qu'il corrige un peu les fermens, & qu'il aide à la boisson à passer par la voye des urines ; la corne de cerf & l'yvoire sont trés-propres à corriger les levains acides.

Le malade prendra par cueillerées la Potion suivante : *Prenez demi gros de corne de cerf préparée philosophiquement, un scrupule de poudre de vipere, & deux d'yeux d'ecrevices ; on dissoudra le tout avec six gros de sirop de canelle, autant de celuy de corail, quatre onces d'eau de menthe & trois d'absinthe.*

On pourra faire de petits paquets composez de parties égales, de *diaphoretique mineral, d'yeux d'écrevices & de coraux préparez, dont on mettra demi gros en chaque bouillon.*

Les absorbans détruisent puissamment les fermens aigres, & les volatils ne sont pas moins efficaces, outre qu'ils ouvrent les embouchures des lactées, & qu'ils les rendent capables de recevoir une partie des liqueurs ; de plus, ils fortifient le *tonus* des parties ; & quand ils entrent dans le sang, ils facilitent la transpiration en augmentant les fermen-

tations qui commençoient à s'amortir : on doit continuer le plus qu'il est possible dans l'usage de ces remedes.

Mais si ce flux estoir accompagné de douleurs ou de grandes syncopes, ou que le malade vînt extrêmement à s'affoiblir, comme il arrive quelquefois dans les petites veroles, on mesleroit quelques narcotiques avec les diaphoretiques : par exemple : *Prenez deux scrupules de poudre de vipere, demi gros de theriaque, une once de sirop de coquelico, cinq onces d'eau de chardon benist & dix gouttes de laudanum cydoniatum de Vanhelmont*, pour prendre en deux prises demie heure l'une aprés l'autre : lorsqu'il y a beaucoup d'aigres, ce qu'on connoist par les déjections vertes, on peut ajoûter six ou sept grains de sel volatil de corne de cerf, à la potion.

Lorsque l'état de la maladie est passé, que l'ardeur de la fiévre & les autres accidens sont diminuez, on purgera le malade avec une infusion de sené & de rhubarbe, où l'on dissoudra le catholicum double & le sirop de roses pâles.

Si la diarrhée ne s'arreste pas ensuite, on en pourra venir aux astringens ; on fera bouillir deux gros de

maſtic dans une pinte de priſanne pour faire boire au malade, on lui fera prendre la Potion ſuivante en deux fois.

Prenez de l'eau de menthe & d'imperatoire de chacune trois onces, diſſoudez deux ſcrupules d'extrait de tormentile, un ſcrupule de macis pulveriſé & une once de ſirop de coings; on peut mettre ſur le nombril un emplaſtre de theriaque, avec un peu d'huile de muſcade ou d'autres fortifians aromatiques, & on peut faire uſer au malade, de gelée de corne de cerf.

Caracteres de la Dyſenterie. La Dyſenterie eſt, comme nous avons déja dit, un flux de ventre, où on rend des matieres ſanglantes avec de grandes douleurs; quelquefois on ne rend que des glaires enſanglantées, d'autres fois il paroiſt des matieres ſemblables à de petites peaux, ou à des raclures de boyaux; & enfin on voit quoique cela ſoit plus rare, dans les Dyſenteries qui ſont trés-violentes, des matieres qui reſſemblent aſſez à des morceaux de chair; quelquefois la fiévre paroiſt dés le commencement de la maladie; quelquefois elle ne ſe manifeſte que dans la ſuite: Les douleurs ſe renouvellent toûjours lorſque le malade va à la ſelle; ce qui

peut eſtre continu ou periodique, ſuivant que la matiere eſt abondante.

On obſerve que lorſque le ſiege de la maladie eſt dans les menus boyaux, les ſymptomes ſont plus aigus, la douleur eſt autour du nombril, & le ſang ou les glaires enſanglantées ſont exactement mêlées aux autres excremens. Si au contraire les gros boyaux ſont ſeulement attaquez, les accidens ſont moins preſſans, la douleur n'occupe pas le milieu du ventre, & l'on rend les matieres dyſenteriques comme ſeparées des matieres du flux de ventre. *Difference du ſiege des dyſenteries.*

On conçoit aiſément par les cauſes que nous avons rapportées en parlant de la diarrhée, que des matieres acres & déchirantes qui l'excitent, peuvent corroder la membrane interieure des inteſtins, & en emporter le velouté: cela ſeul peut cauſer une dyſenterie, lorſque les matieres qui ſuivent ſont aſſez acres ou irritantes; & cela peut venir dans un degré ſi conſiderable, que les boyaux peuvent ſe trouver déchirez, ulcerez & même gangrenez; mais ces derniers accidens arrivent plus ordinairement, lorſque la dyſenterie ſuit des inflammations ou des abſcés des *Cauſes.*

inteſtins. Les dyſenteries contagieuſes ſuivent d'ordinaire les fiévres malignes, & dépendent d'une conſtitution epidemique de l'air.

Prognoſtic. Il eſt aiſé de deduire le prognoſtic de cette maladie des choſes que nous avons déja dites. Si les excremens ne ſont pas fort liquides, c'eſt une tres-mauvaiſe marque, non ſeulement parce qu'ils ont plus de difficulté à ſe détaches, & qu'ainſi ils cauſent au malade plus de peine & plus de douleur; mais encore parce que leurs ſels acres ſont moins écarrez. Quand le ſang qui ſort eſt pur ou en grande quantité, c'eſt encore une mauvaiſe marque, parce que la corroſion a penetré juſqu'aux vaiſſeaux conſiderables: principalement s'il eſt arrivé dans le commencement des vomiſſemens, des degouſts ou d'autres marques d'une abondance de matiere étrangere dans le ventricule; & cela eſt encore plus à craindre ſi la fiévre, l'abattement, les ſyncopes, & les dejections ſont grandes; mais tout eſt deſeſperé, lorſqu'on rend par haut ou par bas une grande quantité de matiere noire: car c'eſt un ſang coagulé qui ſort d'un vaiſſeau conſiderable, principale-

ment lorsqu'on voit des delires, des convulsions, ou si l'on voit des morceaux de chairs mêlez aux excremens. Quelques Autheurs ajoûtent pour signes mortels le hoquet & une pustule noire qui vient auprés de l'oreille.

En general les enfans, les femmes & les vieillards paroissent moins propres à soûtenir les assauts de cette maladie que les hommes adultes.

On doit avoir bonne opinion d'une dysenterie, si les accidens ne sont pas violens, si l'appetit n'est pas tout-à-fait osté, si les forces ne sont point trop abatuës, si les excremens changent souvent, sans devenir purulens, noirs, verts ou fœtides ; si le flux & les douleurs sont periodiques, si cette maladie survient à une manie ou à une fiévre quarte, &c.

Guerison.

Pour guerir la dysenterie, il faut emporter & évacuer les matieres acres qui déchirent les boyaux, corriger l'acreté de la masse du sang qui les peut fournir, fortifier le *tonus* des fibres des intestins, & remedier à la fiévre & aux accidens.

Pour remplir ces indications, il faut premierement ordonner une diete d'au-

tant plus exacte, que la fiévre est violente ; même quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de fiévre on ne doit pas laisser manger le malade sans avoir vuidé les premieres voyes dans les premiers jours de sa maladie.

On peut faire une ptisanne avec la raclure de corne de cerf & d'yvoire : où on peut ajoûter la pimprenelle & un scrupule de nitre purifié sur chaque pinte de liqueur.

Si la fiévre, la douleur & les autres accidens sont violens; il faut dés l'abord tirer du sang pour les diminuer.

Immediatement aprés, il faut faire vomir le malade, afin de vuider les levains aigres ou acres qui sont dans le ventricule, dans le pancreas & dans les glandes voisines ; & qui fournissent, pour ainsi parler, les matieres corrosives, qui dechirent les boyaux : car outre que ces sucs corrosifs font moins d'impression sur les parties ulcerées en sortant par la bouche ; on peut asseurer que l'action des vomitifs est plus subite & moins irritante que celle des purgatifs. C'est ce qu'*Amatus Lusitanus*, *Mercatus*, *Angelus Sala* & plusieurs autres avoient écrit ; & c'est ce que l'experience

perience a confirmé, lorsqu'on a mis en usage la racine *ipecacuanha*, qui en purgeant par haut & par bas depuis un scrupule jusqu'à un gros, aprés qu'on l'a reduite en poudre, & qu'on l'a fait avaller dans un bouillon ou dans quelque liqueur, fait des effets admirables dans les dysenteries : les selles que fait le malade sont beaucoup plus abondantes & moins douloureuses, non seulement parce qu'elle a adouci les parties du levain, & qu'elle en a évacué une partie par la bouche ; mais parce qu'en secoüant avec force, & disposant les serositez à couler, elle rend les matieres plus liquides, & leur sortie plus facile.

Le tartre stibié ne fait pas moins bien que l'*ipecacuanha*, lorsque l'estomac est rempli, & qu'il y a des degousts & des nauzées. J'ay coûtume d'en mêler *quatre ou cinq grains avec un scrupule de poudre de vipere, demi gros de confection alkermes, une once de manne dans cinq onces d'eau de chardon benit.* Ce remede est admirable, particulierement dans les vieilles dysenteries, ou dans celles qui commencent, & qui sont accompagnées des symptomes, qui

marquent que les levains ont leur foyer dans l'estomac. Je croy que le sel & le *gilla* de vitriol doivent estre beaucoup plus violens & moins seurs, à cause de leurs parties irritantes.

On doit encore moins se servir d'alun, soit qu'on le donne seul ou mêlé au sang de dragon : principalement dans le commencement de la maladie, ou lorsqu'on s'en sert comme d'un vomitif : car quoique *A. Mynsic* & quelques autres Empiriques nous en disent des merveilles ; cependant l'experience a montré aux dépens de plusieurs malades, que ces sortes d'astringens augmentoient la maladie en supprimant des évacuations commençantes : de sorte qu'on voit assez souvent des abscés dans le mesentere, des gangrenes dans les intestins & d'autres funestes accidens qui suivent ces suppressions. C'est pour cette raison que *Ludovic* blâme ce remede, & que les Medecins ne s'en servent qu'aprés avoir suffisamment vuidé & adouci l'acreté du sang & des levains déchirans ; & comme pour l'ordinaire la maladie tend d'elle-même à sa fin, quand ils ont rempli ces indications, ils sont rarement obligez de s'en servir.

Pour oster l'acreté ou l'acidité du sang ou des levains, on doit sans doute se servir des précipitans & des diaphoretiques, qui ne sont pas capables de causer de grands mouvemens dans les humeurs : par exemple, *Prenez demi gros d'antimoine diaphoretique, autant de poudre de vipere, un scrupule de poudre de priape de cerf, un gros d'yeux d'écrevices : dissoudez le tout en six onces d'eau de pavot rouge ; & ajoûtez une once & demie de sirop de chardon benit :* on en fera une potion pour prendre à trois fois. Dans quatre heures de temps, on peut se servir du *diascordium*, du theriaque, de la corne de cerf préparée philosophiquement, du corail, &c. On peut même quelquefois ajoûter un peu d'eau de canelle, si la fiévre, l'ardeur & la soif ne sont pas fortes.

Si les douleurs sont violentes, que les dejections soient grandes, & qu'elles affoiblissent, on mêlera un grain de *laudanum* dissout dans chaque potion cordiale : ou bien on substituera une once de sirop de diacode.

On peut reïterer les cordiaux & les narcotiques aussi souvent qu'on le juge

à propos : on peut auſſi mêler des poudres d'yeux d'écrevice, de bezouard, de coraux, de viperes dans les bouillons.

Pendant ce temps-là, on pourra donner quelques lavemens anodins avec le lait, les jaunes d'œufs, & le ſucre rouge : ou bien avec la decoction de tripes, ou de bouillon blanc avec l'huile d'amandes douces. Si l'ulcere devient ſordide, on diſſoudra la terebenthine dans un jaune d'œuf ou dans l'huile, pour la mêler à la decoction de bouillon blanc. Il ne faut pas donner ſouvent des lavemens dans le commencement de la dyſenterie, parce que quoiqu'ils ſoient anodins, ils ne laiſſent pas d'irriter.

Zacutus Luſitanus agite une queſtion, ſçavoir ſi l'on peut mettre des cauſtiques & même l'arſenic dans des lavemens deterſifs : ce qu'il approuve, fondé ſur l'experience & l'autorité de pluſieurs Medecins. Mais pour que ces remedes réüſſiſſent, il faut que l'ulcere ſoit dans les gros boyaux, qu'on ſoit certain que c'eſt un ulcere rongeant & ambulant ; & encore ne doit-on ſe ſervir de ces ſortes de remedes qu'avec

beaucoup de moderation : car quoique les maladies extrêmes demandent de grands remedes, cependant un Medecin doit plûtost laisser perir un malade, que de luy donner des remedes qui le peuvent tuer.

On peut aussi dans les douleurs mettre sur le ventre des fomentations emolientes & anodines, en faisant bouillir le *tapsus barbatus*, les feuilles de bardane avec des mauves. On peut appliquer le marc de cette decoction entre deux serviettes, ou tremper un morceau de drap dans la decoction chaude pour appliquer sur le ventre.

Quelques-uns trouvent que l'huile de cire est plus efficace ponr frotter les endroits douloureux. D'autres se servent d'une vessie de porc remplie de lait chaud qu'on rient sur le ventre : tous ces remedes sont bons, parce qu'ils aident la transpiration ; mais souvent le malade ne les peut pas souffrir.

Lorsque les accidens sont periodiques, & qu'ils semblent renaistre avec les redoublemens ou avec les accés d'une fiévre continuë ou intermittente, Morton conseille de mêler le *quinquina* au

laudanum, & de les faire prendre dans le temps des intermiſſions & des remiſſions : ce qui eſt fort conforme à la raiſon, parce qu'en empêchant le mouvement & les fermentations du ſang, on empêche les nouveaux depoſts des matieres acres & corroſives dans les inteſtins.

Prenez demi once de quinquina en poudre, un gros de poudre de vipere, quatre grains d'opium, incorporez le tout avec un peu de ſirop d'œillets ; & donnez un gros de cette opiate dans la remiſſion ou l'intermiſſion de la fiévre & des douleurs, à une ou à deux fois.

Quand tout ſera calmé, on purgera avec une infuſion de rhubarbe, le catholicum double & le ſirop de roſes pâles : on pourra enſuite ajoûter le ſéné dans l'infuſion.

Caracteres de la colique. Les douleurs de coliques qui arrivent dans les fiévres, ou qui en ſont accompagnées, étendent ſouvent le ventre & l'hypogaſtre. Souvent la douleur, quoique fixe occupe tout l'arc du *colon*. d'autrefois elle paroiſt plus violente dans l'aîne gauche, où le colon eſt plus étroit : elle ne s'appaiſe pas d'ordinaire quoiqu'on rende des vents par

haut ou par bas : les degoufts, les nauzées & les vomiſſemens ſuccedent à ces accidens, la fiévre n'eſt pas fort violente ; mais la ſoif, l'ardeur & les veilles ne laiſſent pas de fatiguer le malade. Cette maladie eſt ſouvent précédée par des indigeſtions & une vie oiſive, on luy a donné le nom de colique.

Caracteres de la colique nephretique.

Il y en a une autre qui occupe davantage les lombes & les reins, & particuliérement l'un des deux. Le malade ne rend point d'urine ou la rend en petite quantité & aqueuſe, ou bien il y a des ſables qui y ſont mêlez. Lorſque le malade ſe couche ſur la partie affligée, il ſe ſent quelquefois ſoulagé ; & lorſqu'il ſe tourne de l'autre coſté, ſa douleur s'augmente. Les nauzées, les vomiſſemens & la fiévre ſont dans cette maladie de même ou plus forts que dans les autres coliques ; tout cela eſt accompagné d'un engourdiſſement de la cuiſſe du coſté malade, & quelquefois d'une retraction du teſticule du même coſté.

Caracteres de la colique baſtarde.

Il y a encore une autre colique qu'on appelle baſtarde, qui a ſon ſiege dans le peritoine, qui eſt ou enflammé ou picoté : elle reſſemble fort aux

autres coliques, & n'en est differente, que parce qu'elle dure plus long-temps, qu'elle est quelquefois moins violente, & qu'elle ne s'appaise point par les lavemens, les fomentations ou les autres remedes qui ont coûtume d'appaiser ou d'amoindrir ces sortes de maladies. *Palmarius* remarque qu'il vient souvent des coliques de cette espece aprés des fiévres chroniques, par des humeurs acres qui se répandent sur les membranes.

Causes. Les coliques veritables viennent souvent des vents renfermez dans le *colon*. Plusieurs Autheurs nous marquent qu'ils ont observé dans les cadavres qu'il passoit le bras en grosseur. Et Kerkrin nous dit qu'il a quelquefois vû les intestins si gonflez par des vents, qu'ils laissoient l'impression de leur figure & de leur grosseur gravée dans le foye. Elles viennent aussi de vers, d'inflammations d'ulceres, &c. Mais comme elles sont ordinairement produites par des vents ou par des humeurs acres; il faut expliquer comment les vents & les humeurs s'engendrent dans cette maladie, comment ils s'amassent particulierement dans le colon, & ce qui

qui les peut empêcher d'en sortir.

Nous avons expliqué dans nostre Anatomie la generation des vents : nous ajoûterons seulement à ce que nous avons dit, que les matieres chyleuses & gluantes qui fermentent dans l'estomac, en doivent produire une grande quantité par leur rarefaction. Mais quand ils sont dans les menus boyaux leur ressort ne peut pas beaucoup agir, parce que le lieu est plus étroit & plus exposé aux pressions reïterées des muscles de l'abdomen ; ainsi les vents doivent occuper une autre place : au contraire ils sont retenus plus aisément dans le *colon*, parce qu'il est plus large & parce qu'il a des valvules tres-considerables, qui leur ferment, pour ainsi parler, le passage. Enfin parce que les matieres sont plus endurcies dans ce boyau que dans les autres, & qu'elles n'en sortent pas si aisément ; les excremens sont plus endurcis dans le *Colon*, parce que ce qu'il y avoit de liquide a passé par les veines lactées des menus boyaux ; & ils sortent moins facilement, parce qu'ils remontent contre leur propre pesanteur. *Explication.*

Le *colon* & le *coecum* ne ſont pas ſeulement des reſervoirs de vents, quelquefois il s'amaſſe entre leurs celules une lymphe qui s'y aigrit. *Silvaticus* dit y avoir trouvé de petites pierres, d'autres y ont trouvé des noyaux ; & l'on conçoit aſſez que ces humeurs acres ou ces corps étrangers doivent cauſer de grandes coliques, en déchitant le tiſſu des membranes de cette partie. On peut ajoûter à cela que le voiſinage de la veſſicule du fiel fait, que lorſque la bile eſt plus acre qu'à l'ordinaire, il y a des irritations conſiderables dans cet inteſtin.

On ſçait que les coliques nephretiques ſont cauſées par des ſables, ou par une pierre, ou par quelques humeurs un peu plus groſſieres qu'à l'ordinaire, qui empêchent la filtration de l'urine dans le rein.

Les coliques veritables & nephretiques cauſent preſque les mêmes accidens, le même deſordre dans les eſprits, la même irritation, les mêmes vomiſſemens, &c. à cauſe non ſeulement de la proximité du rein & du colon ; mais à cauſe de la grande liaiſon qui eſt entre leurs nerfs, qui communiquent

tous avec ceux du ventricule. Les lavemens doivent presque également soulager dans l'une & l'autre maladie : car si lorsque le colon est vuidé de ses excremens, les vents ou les matieres qu'il contenoit trouvent la sortie plus facile ; on peut dire aussi que quand ce même boyau est vuidé, il comprime moins le rein ; & c'est principalement cette compression qui augmente les douleurs nephretiques.

L'engourdissement de la cuisse qui se trouve dans la colique nephretique, vient principalement de ce que la disposition inflammatoire qui est dans le rein se communique au muscle psoas qui est situé immediatement dessous.

Le prognostic de ces maladies depend de la grandeur de la fiévre & des accidens. Lorsque la colique est produite par une inflammation des boyaux, elle se tourne souvent en suppuration, qui devient accompagnée de fiévre lente. *Prognostic.*

Lorsque les douleurs sont extrêmement violentes, qu'elles sont suivies de vomissemens & de mouvemens convulsifs, enfin qu'elles s'étendent le long de l'épine, il survient quelquefois des

epilepſies, des paralyſies & d'autres ſymptomes du genre nerveux : ce qui arrive plus ordinairement aux Peintres, aux Orphevres & aux Habitans de certaines contrées, comme dans le Poitou, à cauſe des parties metalliques & arſenicales qui ont donné naiſſance à la maladie. Lors enfin que le colón eſt tellement dilaté qu'il preſſe le foye & la veſſicule du fiel, & qu'il empêche la ſortie de la bile, l'ictérice a coûtume de ſuivre la colique, par le regorgement de la bile dans les vaiſſeaux ſanguins.

Quant aux coliques nephretiques elles ſont cruelles : ſouvent aprés qu'elles ont eſté calmées, elles reviennent tout d'un coup au moindre excés que fait un malade ; mais enfin il eſt rare qu'on en meure, à moins que la fiévre ne ſoit forte ou qu'il n'y ait ſuppreſſion d'urine, ou qu'on ne voye des urines putulentes & fœtides, ou que les cuiſſes ne ſoient fort engourdies avec une eſpece d'attenuation.

Gueriſon. On ne ſçauroit guerir ces maladies ſans avoir égard à leurs cauſes & aux accidens qui les accompagnent. Si la fiévre eſt un peu forte, il en faut toû-

jours venir à la ſaignée, pour empêcher que les parties qui ſont continuellement tenduës ou déchirées, ne reçoivent des depoſts d'humeurs ; & ſi l'inflammation eſtoit déja faite, il faudroit encore davantage ſaigner.

L'uſage des lavemens eſt abſolument neceſſaire dans toutes ſortes de coliques ; mais ils doivent eſtre d'abord anodins & emoliens, afin de dilayer les excremens endurcis, & de relâcher les parties qui ſont trop tenduës. On doit perſéverer dans cet uſage & y mêler beaucoup d'huiles, ſi l'on s'apperçoit que la colique eſt produite par des humeurs acres ; l'on y mêle au contraire les carminatifs, ſi l'on croit qu'il y ait beaucoup de vents. Mais l'on doit remarquer que preſque toutes les decoctions, ſoit qu'on les prenne par la bouche ou en lavemens, augmentent aſſez ſouvent les douleurs : de ſorte qu'il eſt beaucoup mieux de ſe ſervir de bon vin d'Eſpagne, où on mêlera demi once d'huile de genevre, ou trois onces d'huile de noix ; ou bien ſi l'on veut irriter, on ſe ſervira de lavemens d'urine. Et dans les coliques des Peintres, de Poitou, &c. on mêle les hieres, la

benedicte & deux onces de vin emetique dans l'eau distillée de melilot ou de rue, &c. Il ne faut pas cependant s'obstiner à donner des lavemens dans les coliques, lorsqu'on voit qu'ils sont sans action. Riviere dit qu'un Medecin ayant fait prendre jusqu'à trente lavemens sans effet, un autre fut appellé, qui guerit le malade en luy faisant prendre un peu de manne & d'huile d'amandes douces dans un bouillon.

Si l'on voit des excretions purulentes, l'on se sert de deterfifs. Les émetiques font beaucoup de bien dans presque toutes les coliques : c'est ce que *Palmarius* avoit déja observé dans les coliques malignes qui tendent à la paralysie. Mais il est certain que l'usage de ces medicamens doit estre étendu à toutes les coliques qui viennent d'humeurs acres ou gluantes qui sont dans le ventricule ou dans les boyaux.

Si l'on soupçonne qu'il y ait des vers ou des humeurs gluantes, l'on ne sçauroit trop loüer l'usage des purgatifs fondans, principalement lorsque la fiévre n'est pas forte : ainsi l'on peut mêler le mercure doux à la scammonée;

mais l'on doit prendre garde d'augmenter les douleurs. C'est par cette raison que quelques praticiens mêlent un peu de *laudanum* à leurs purgatifs.

On applique les narcotiques exterieurement, on les donne en lavemens, & on les fait prendre par la bouche; ils operent beaucoup mieux de cette derniere façon, lorsqu'on les mêle avec les potions composées de précipitans, & quelquefois de carminatifs. Par exemple, *Prenez quatre onces d'eau de menthe dissoudez demi gros de diaphoretique mineral, un scrupule de theriaque, demi once d'eau de genévre & une once de diacode.* On peut oster le diaphoretique mineral, & ajoûter dix goutes d'esprit de nitre dulcifié.

On peut faire des embrocations avec des huiles attenuantes sur tout le ventre. On peut aussi se servir de fomentations carminatives. On louë fort un écheveau de fil crud bouilli dans de l'eau avec de la cendre & appliqué chaudement sur le ventre. Ce remede retient long-temps sa chaleur, & les sels lixivieux de la cendre sont excellens.

Quant à la colique nephretique, les

lavemens avec les emoliens & la terebenthine dissoute, ou avec l'huile de noix sont tres-recommandez. On doit saigner, autant qu'on le juge à propos, se servir de fomentations sur la partie, exciter le vomissement, ou faire passer un purgatif si la fiévre n'est pas forte.

Entre les vomitifs, on doit préferer le tartre stibié; & entre les purgatifs, on doit choisir la mouelle de casse, qu'on peut aiguiser en la mêlant aux autres purgatifs. Et enfin il faut recourir au bain ou au demi bain, s'il n'y a point d'accident qui en empêche. Mais si tout cela se fait en vain, on donne quelques narcotiques: & enfin on peut faire user de quelques diuretiques, si la fiévre n'est pas considerable.

La poudre de cloportes, celle d'écorce de racine de chaussetrappe, le *pareira brava*, la racine de Bon-Henri sont tres-recommandées dans le vin blanc au poids de demi gros pendant deux ou trois jours tous les mois, pour prévenir les accés & les retours de la malaladie.

Je ne parle point des coliques bâtardes, parce qu'elles suivent des mala-

dies longues, & qu'elles ne sont pas ordinairement accompagnées de fiévres aiguës.

CHAPITRE XIX.

De la suppression d'Urine.

LA suppression d'urine est encore un symptome assez ordinaire dans les maladies aiguës, & qui sans doute merite une consideration particuliere.

Si le malade sent une grande douleur, une grande ardeur avec quelque rougeur au perinée, que l'envie de pisser soit fort grande, que le ventre soit restraint, que la fiévre soit considerable, que l'hypogastre paroisse tendu, élevé & douloureux; la suppression d'urine vient d'une inflammation du cou de la vessie, qui gonflant le sphincter & retressissant le passage de la sortie de l'urine, en empêche l'écoulement : c'est pourquoy l'on a beaucoup de peine à introduire dans ce temps-là la sonde; & l'on doit beaucoup craindre d'irriter ou de blesser ces parties enflammées en l'introduisant.

Caracteres de l'inflammation de la vessie.

Explication. La vessie recevant toûjours l'urine, & ne la rejettant point par l'uretre, on ne doit pas s'étonner de la tension de l'hypogastre. La fiévre est dans cette maladie comme dans les inflammations de toutes les parties internes & membraneuses: le ventre est constipé à cause que l'intestin *rectum* est pressé par l'extension de la vessie. Il peut même s'enflammer & se resserrer par la continuité des parties. Quand on peut introduire la sonde dans la vessie, l'urine coule, & le malade se sent soulagé.

Caracteres de l'obstruction. Lorsqu'il n'y a pas beaucoup de fiévre avec la suppression d'urine, que le malade a beaucoup d'envie de pisser, que l'hypogastre est tendu, qu'il n'y a pas beaucoup d'ardeur au perinée, on doit seulement soupçonner une obstruction au cou de la vessie causée par une pierre, par des glaires, des carnositez ou des corps étrangers.

Caracteres de l'obstruction des reins ou ureteres. Mais lorsque la suppression d'urine est sans tension de l'hypogastre, qu'il n'y a ni douleur ni ardeur au perinée, que le malade n'a point d'envie de pisser, qu'il sent des douleurs ou des pesanteurs dans les lombes, on doit

croire que les deux reins ou les deux ureteres ſont bouchez. Il eſt inutile d'entrer dans l'explication du detail de ces ſignes : cela eſt aſſez expliqué par ce que nous avons dit cy-deſſus, & par la ſtructure des parties.

Il y a encore deux autres accidens qui approchent de la ſuppreſſion d'urine. Dans l'un, on rend l'urine en petite quantité & fort ſouvent, quelquefois avec douleur, quelquefois ſans douleur, & ordinairement goutte à goutte : cet accident eſt tres-mauvais dans les petites veroles.

Dans l'autre on la rend toûjours avec cuiſſon, grande douleur & ardeur, quelquefois en grande quantité, & quelquefois en petite quantité, mais ſans interruption. Cet accident eſt toujours mauvais dans les vieillards, dans les maladies aiguës; mais il ne menace d'aucun peril prochain quand il eſt produit par la pierre, à moins qu'il ne ſoit ſuivi de ſuppreſſion d'urine.

On juge de l'évenement de la ſuppreſſion d'urine, en examinant les cauſes qui la produiſent. Elle eſt toûjours dangereuſe dans les maladies aiguës, où elle a coûtume de préceder *Prognoſtic.*

les delires, à moins qu'elle ne soit suivie d'une sueur critique, comme nous avons dit ailleurs. Lorsqu'elle vient d'inflammation de la vessie, elle rend la maladie beaucoup plus aiguë ; & d'ordinaire elle se termine dans le sept, ou bien se change en abscés qui laisse un ulcere au col de la vessie. Lorsqu'elle est produite par une pierre, on introduit aisément la sonde qui donne beaucoup de soulagement ; mais quand les pierres sont dans les ureteres, il ne sort rien avec la sonde.

Guerison. Pour guerir les suppressions d'urine, on conçoit assez qu'il faut souvent donner des lavemens, faire des fomentations emolientes sur l'hypogastre, les reins & le pubis. On peut frotter auparavant ces parties avec l'huile de scorpions : on fait aussi des saignées du bras & du pied ; & on les reïtere s'il y a inflammation : même on peut mêler quelques narcotiques avec les eaux de parietaire & d'alkekange : par exemple, On prendra de l'une & de l'autre de chacune deux onces, on dissoudra demi gros de sel d'écorce de féves & une once de sirop de diacode. On peut aussi prendre le jus de raves dans le vin d'Espa-

gne, quand la suppression n'est pas accompagnée d'une fiévre fort ardente, & qu'on ne juge pas qu'il y ait inflammation ; si même il y avoit un peu de liberté pour uriner, mais qu'on rendît seulement un peu d'urine, on pourroit donner la cendre de crapaux calcinez en noirceur ; on en mêle un scrupule ou demi gros, avec quelque bol cardiaque, principalement quand cet accident arrive dans la rougeole ou dans la petite verole : par exemple : *Prenez demi gros de poudre de vipere, un scrupule de cendre de crapaux calcinez en noirceur ; faites un bol avec quelques gouttes de sirop de coquelico.* Ces bols cardiaques sont rendus fort diuretiques par cette poudre ; & on doit se servir des diuretiques, principalement dans les obstructiont des reins & des ureteres, où la sonde ne fait rien, & où l'on ne craint pas beaucoup l'inflammation, principalement lorsqu'on a tenté les émetiques, les purgatifs & les grandes saignées ; ce qu'on fait en toutes les suppressions d'urines, où les lavemens & les fomentations sont inutiles. Entre les diuretiques qu'on croit specifiques, on recommande la poudre de vers de

terre dans le vin blanc, l'urine tirée de la vessie d'un bouc vivant, en appliquant son épiploon & ses intestins tout chauds sur le ventre.

L'on peut encore donner d'autres diuretiques ; comme l'esprit de nitre dulcifié, le nitre purifié : mais il faut prendre gardre d'user de ces diuretiques lorsqu'il y a des obstacles invincibles, parce qu'en augmentant l'abondance de l'urine, on augmente les accidens. Sydenham prétend qu'il arrive des suppressions d'urine dans les petites veroles, qui finissent en faisant marcher le malade en le soûtenant, deux ou trois tours dans la chambre. J'ajoûterai, que dans les maladies aigues il arrive souvent des suppressions d'urine, parce qu'on ne fait pas songer le malade à uriner, ou manque de l'exciter.

CHAPITRE XX.

Obſervations ſur les Fiévres continues & ſymptomatiques.

PREMIERE OBSERVATION.

L'AN 1689. le Sieur Lebreton, demeurant rue des Boucheries, Fauxbourg ſaint Germain, m'envoya querir pour le voir. Il eſtoit âgé de plus de ſoixante ans. Je luy trouvai une fiévre qui luy avoit pris tout d'un coup avec friſſon, envies de vomir, gonflement & douleur du ventricule, difficulté de reſpirer; ſon pouls eſtoit languiſſant, frequent & inégal; la chaleur de ſa peau n'étoit cependant pas fort grande. Je m'enquis de ce qu'il avoit fait, qui pût avoir donné occaſion à cette maladie; il me dit qu'il avoit mangé le ſoir precedent quelques champignons. Je luy ordonnai ſix grains de tartre émetique pour prendre dans un bouillon ſur l'heure même: il vuida une grande quantité de ces champignons qui n'étoient point digerez, a- *Expoſition.*

vec des morceaux de viande tous entiers ; le tout meslé de quelques phlegmes bilieuses : il alla aussi trois ou quatre fois par bas, & comme par miracle on vit la fiévre, & tous les symptomes cesser. Je luy ordonnai cependant le lendemain, une potion purgative faite avec deux gros de sené, un gros de sel vegetal, infusez en suffisante quantité d'eau commune, & où je fis dissoudre une once & demie de manne ; il rendit encore une assez grande quantité de chyle crud, & d'autres humeurs, & il fut absolument gueri avec ces seuls remedes.

Inductio. De-là on peut conclure que les fiévres qui sont immediatement & subitement produites par des causes exterieures, peuvent quelquefois finir dans un jour quand on y remedie promptement, quoiqu'elles ne ressemblent point aux fiévres éphemeres par la grandeur de leurs symptomes : ainsi un Medecin ne doit pas se déterminer aisément sur le prognostic dés le premier jour, parce que luy-même étant trompé par l'apparence des symptomes, il jette une crainte inutile dans l'esprit de tous ceux qui sont auprés du malade.

Secondement

Secondement, lorſque la reſpiration eſt interrompue & empêchée, le pouls devient quelquefois inégal, quoiqu'il n'y ait point de mauvaiſe diſpoſition dans la maſſe du ſang.

Troiſiémement, les cauſes externes qui ont cauſé la maladie, doivent quelquefois regler ſon prognoſtic, & preſque toûjours ſa guériſon.

II. OBSERVATION.

UN jeune homme dans l'année 1692. tomba malade aprés avoir mangé des melons. Il n'avoit qu'environ vingt-huit ans. Je luy trouvai le ventre fort rendu, une grande difficulté de reſpirer, des envies de vomir avec de la fiévre. Son pouls eſtoit frequent, petit & languiſſant; mais égal : Il avoit de la chaleur par tout le corps, mais qui n'eſtoit ni acre ni brûlante. Je fus d'abord appellé, & je luy conſeillai une potion émetique, mais le nom du remede effraya le malade; ce qui fit qu'il appella un autre Medecin qui luy ordonna quelques lavemens, luy fit faire des fomentations chaudes *Expoſition.*

ſur le ventre, & qui luy fit boire du vin pur & des eaux de vie, pour, diſoit-il, aider à la digeſtion. La fiévre s'augmenta conſiderablement par l'uſage de toutes ces choſes, & elle continua de ſorte que le malade fut en un fort grand danger, & qu'il s'en falut peu qu'il ne perdît la vie; toutefois la jeuneſſe & la vigueur du malade le tirerent d'affaire.

Inductions.

On voit par-là que quand la cauſe de la maladie eſt dans le ventricule, le plus ſeur eſt de la faire ſortir par quelques émetiques.

Secondement, les choſes chaudes & attenuantes qui ſubtiliſent ou qui agitent les alimens ou les humeurs crues qui ſont dans le ventricule, ſans les faire ſortir, augmentent toûjours les fiévres & les autres maladies, parce qu'ils les font paſſer dans la maſſe du ſang.

Troiſiémement, on doit obſerver que les melons ne ſont pas fort nuiſibles, principalement aux jeunes gens, parce qu'ils ont de trés-bonnes qualitez; & que ſe reſoudant facilement en eau, ils peuvent ſe diſſiper & tranſpirer; au contraire la pluſpart des autres

fruits ont beaucoup de principes fermentatifs qui s'arrêtent davantage, & qui doivent par conſequent produire beaucoup plus de deſordre.

III. OBSERVATION.

D'une Synoque putride.

LE Sieur Dubordage de la ville de Laval, âgé de trente-huit ans ou environ, d'un temperament ſec & mélancholique, tomba malade aprés beaucoup de ſoins, de chagrins & de fatigues qu'il avoit eu à pourſuivre un procés en cette Ville; il m'envoya querir le troiſiéme jour de ſa maladie : je le trouvai avec une fiévre violente, une chaleur acre & trés-ardente, un pouls frequent, grand & inégal, des urines rouges & ſans ſediment, une langue ſéche & rude, & quelque penchant au delire; ſon ventre eſtoit fort ſerré, ſans élevation ni tenſion. Je luy ordonnai un lavement, une ſaignée du bras aprés qu'il l'auroit rendu, & une du pied quelque temps aprés. Pour ſa ptiſanne, le *nitre antimonié* avec la re- *Expoſition.*

glisse dans l'eau commune ; mais le malade ne vouloit prendre ni bouillons ni ptisanne : on tâcha cependant de luy faire prendre presque par force, une potion avec les yeux d'écrevices, l'antimoine diaphoretique dans les eaux de chardon benist & d'ulmaria, où on ajouta le sirop de coquelico. Nous réiterâmes les lavemens, les saignées & ces sortes de potions ; mais malgré tout cela le delire se manifesta avec une espece de fureur. Les tendons de ses poignets étoient agitez de mouvemens convulsifs : Dans le sept nous réiterâmes la saignée du pied, & nous luy ordonnâmes une potion avec les précipitans, où on ajoûta une once de sirop de diacode, & dans sa ptisanne l'on ajoûta quelques gouttes d'esprit de souphre à cause de la grande ardeur où il estoit. Nous recommandâmes dans les jours suivans, qu'on luy fist boire une trés grande quantité de sa ptisanne, & de bouillons. Quoique ce ne fût que le dix, où est d'ordinaire l'état de consistance de la maladie, tous les symptomes commencerent à diminuer, le jugement revint au malade, la fiévre se calma, & dans l'onziéme on le purgea

avec une once de mouelle de caſſe & une once de ſirop de fleurs de peſcher, dans un demi ſeptier de petit lait : cette purgation le fit aller trois ou quatre fois à la ſelle abondamment : Dans le quatorze nous le purgeâmes plus fortement avec le ſené, le ſel vegetal, la caſſe & la manne ; enſuite, par un regime convenable, il retourna peu à peu en ſanté.

Cette maladie eſtoit une ſynoque putride, fort approchante du cauſus ; on peut remarquer :

Premierement, que quand les vaiſſeaux ont eſté deſemplis, il eſt bon de faire beaucoup boire le malade, même dans la vigueur de la maladie, afin de calmer & d'appaiſer les ſymptomes : car comme les accidens ſont preſque tous produits par la grandeur de la fermentation, il s'en ſuit que la liqueur qui n'eſt point chargée de parties fermentatives, ne peut que la diminuer, tant en diſſoudant les ſels, & les emportant hors de la maſſe des humeurs par les voyes des filtrations, qu'en rapprochant les parties ſulphureuſes qui ſont trop exaltées. *Induction.*

Secondement, les narcotiques ne ſe

doivent pas donner seulement dans la fin d'une maladie & du delire ; car dans la fin de la maladie le delire se calme pour l'ordinaire assez de lui-même ; mais dans la vigueur & la force du delire, & des autres accidens, quand toutes les liqueurs de nostre corps se portent vers le cerveau, il est bon d'arrester ce mouvement, ce qu'on peut faire avec les narcotiques.

Troisiémement, quoique les précipitans ne diminuent pas toûjours le mouvement du sang, on n'en doit pas discontinüer l'usage, parce qu'on voit dans la suite qu'ils sont profitables.

IV. OBSERVATION.

D'une Fiévre ardente.

Exposition. MONSIEUR Touchard, Juge Royal de la ville de Laval, aprés avoir beaucoup soupé, & mangé quelques fruits avec un peu de vin pur, fut attaqué d'une fiévre avec une trés-grande douleur de teste, quelques envies de vomir, une amertume de bouche, une tension du ventre, sans aucun

frisson ; son pouls étoit grand, frequent & inégal, sa langue séche & fort rude ; il avoit une soif extraordinaire qui ne s'appaisoit pas par la boisson, & une chaleur acre & brûlante répandue par tout son corps. Je fus appellé le lendemain, & je luy ordonnai un lavement & une potion émetique & purgative, pour prendre incontinent aprés qu'il auroit rendu son lavement. Cette potion estoit faite avec le tartre stibié & la manne ; il vomit beaucoup, & fit seulement une selle ; il s'apperçût de quelque soulagement : mais le jour d'ensuite les symptomes recommencerent avec autant de violence qu'auparavant. Je le fis saigner du bras, & le quatriéme jour du pied ; cependant la difficulté de respirer, la chaleur brûlante & la soif travailloient beaucoup le malade, & ne diminuoient point, quoiqu'on se servît du nitre dans ses ptisannes, & des précipitans dans les potions qu'on luy ordonnoit ; les lavemens tiroient peu de choses, & ne luy apportoient pas grand soulagement : on ajoûta l'esprit de souphre dans ses ptisannes. Nonobstant tous ces remedes, il entra dans le sept, en un fort

grand delire ; on rëitera les saignées qu'on fit assez abondantes : Dans le neuf on appella deux autres Medecins, qui d'un commun avis voulurent luy redonner l'émetique ; mais je m'y opposai, parce que je voyois une disposition inflammatoire dans le bas ventre, & un fort grand penchant à la sueur ; au contraire je luy fis prendre un sudorifique avec le diacode : Il dormit & sua beaucoup ; & aprés son sommeil & sa sueur, on trouva que les symptomes estoient fort calmez. J'ordonnai qu'on luy fist prendre une trés-grande quantité de ptisanne & de bouillons, & il sembla que tous les symptomes s'évanouïrent. Dans l'onze je luy ordonnai une purgation avec l'eau de casse & un peu de tartre stibié. Dans le douze je luy ordonnai une autre purgation un peu plus forte : Et enfin avec un regime convenable, il fut en peu de temps parfaitement restabli.

Induction On doit considerer que dans ces maladies qui sont proprement des fiévres tierces continues, ou fiévres ardentes, on doit ordonner une trés-grande quantité de boisson, principalement dans les temperamens atrabilaires, comme estoit

estoit nostre malade, & encore davantage dans la vigueur & la force de la maladie.

Secondement, l'évacuation des matietes contenues dans les premieres voies, doit estre ordonnée auparavant qu'il y ait une disposition inflammatoire dans le canal intestinal : ainsi on la doit faire dans les commencemens, parce que la matiere qui entretienr la maladie, y est contenue ; & parce que dans ce temps-là on ne crainr point l'inflammation de ces parties : au contraire, dans la force de la maladie où tous les symptomes sont considerablement augmentez, on ne doit faire ces sortes d'évacuations qu'avec beaucoup de circonspection, & on doit bien prendre garde qu'il n'y ait aucune disposition inflammatoire dans le bas ventre.

Troisiémement on peut, suivant les efforts de la Nature, donner quelques sudorifiques ; si on voit qu'il y ait quelque disposition à la sueur, quoique la maladie & les symptomes soient dans leur violence, principalement si on y mêle quelques narcotiques, qui soient capables de calmer un peu le desotdre qui se trouve dans les esprits, & qui ren-

dent les fibres moins tendues & moins ſenſibles ; ce qui fait qu'elles ſont moins ébranlées par la violence du mouvement du ſang & des principes fermentatifs.

Quatriémement, on peut voir ce que nous avons obſervé ailleurs, que les évacuations qui arrivent ſur la fin des jours impairs ſont plus abondantes, parce qu'elles ont eſté precedées par des fermentations plus violentes ; de ſorte qu'on y doit plûtoſt attendre ces grands changemens qu'on appelle criſes ; & pour lors le Medecin doit ſuivre les indications que la Nature luy donne, & ne s'en détourner que le moins qu'il peut : c'eſt en cela ſeul que les jours critiques peuvent ſervir & apporter quelque lumiere au Medecin, ou quelque ſoulagement au malade.

V. OBSERVATION.

Expoſition. UN jeune Preſtre âgé d'environ trente ans, d'un temperament ſec & melancholique, Profeſſeur au College d'Harcourt, fut attaqué d'une fiévre aſſez legere au mois de May

1696. avec un petit rheume. Par le conseil d'un Apoticaire que je ne veux pas nommer, il se purgea : sa purgation fit peu d'évacuation, mais le trancha beaucoup. Le lendemain il fut encore tourmenté de beaucoup de douleurs dans le ventre, & la fiévre continua avec un petit cours de ventre, un pouls frequent, mais pas fort élevé. Je luy ordonnai un lavement adoucissant qui luy fit assez bien. Aprés qu'il l'eut rendu, il luy prit une sueur universelle : je luy dis de faire une ptisanne avec les fleurs de coquelico & un bâton de reglisse, & qu'il tâchast de conserver sa sueur le mieux qu'il luy seroit possible : mais aussi-tost que je fus absent, par le conseil de quelque Chirurgien, il se fit tirer environ une livre de sang, quoiqu'il suast & eust encore le cours de ventre. Je blâmai cette pratique : mais par le conseil de ce même Chirurgien, on appella un autre Medecin, & je laissai le malade qui n'avoit pas une fort grande confiance en moy. La saignée avoit augmenté la toux & diminué la sueur & le cours de ventre. J'ai appris ensuite ce qui se passa par quelqu'un de ses intimes amis qui le voyoit

continuellement. Le Medecin ordonna une ptisanne avec la racine de guimauve & la semence de lin, & une saignée semblable à la premiere : Cette seconde saignée supprima tout à fait le flux de ventre & la sueur, & augmenta la toux. On réïtera les saignées, & le quatriéme jour le malade cracha du sang, & se plaignoit d'une douleur de costé : On recommença les saignées ; & enfin en cinq jours de temps il le fut huit grandes fois. Il mourut le sept ou le huit.

Reductio. On peut conclure de cette Observation, qu'on ne doit pas arrester les évacuations qui se font au commencement des maladies, quoiqu'elles ne semblent pas soulager le malade, pourvû particulierement qu'il ait de la force ; car il est fort vrai-semblable, qu'ayant supprimé les crachats, le flux de ventre & la sueur de ce malade, la masse de son sang, qui estoit pleine de ces sucs étrangers, ne trouvant point de voye pour les évacuer, les déposa, pour ainsi parler, dans la plevre & dans le poumon ; peut-estre même qu'en vuidant beaucoup les vaisseaux, on donna lieu aux sucs que la Nature avoit déja sepa-

tez dans les glandes excretoires, de rentrer dans la masse du sang.

Secondement, l'Apoticaire eut tort d'ordonner un purgatif violent dans un rhûme avec fiévre, sans avoir aucune indication pour le faire ; & ne rencontrant, pour ainsi parler, rien dans les premieres voyes, l'operation du purgatif ne put estre que trés-incommode & trés-infructueuse.

Troisiémement, les incrassans qu'on met dans les ptisannes qui ne peuvent rendre le sang que gluant, visqueux & plus propre à fermenter, comme sont la racine de guimauve & la semence de lin, peuvent donner lieu à des obstructions & à des inflammations des parties internes : ainsi dans ces sortes de rheumes avec fiévre, on doit éviter toutes sortes d'incrassans, à moins qu'il n'y ait d'autres indications.

Quatriémement, les grandes saignées, quand la fiévre & la fermentation du sang ne sont pas grandes, ne peuvent faire que beaucoup de mal, principalement lorsqu'il y a des matieres étrangeres dans les premieres voyes : car quoique dans les premiers commencemens de la maladie il n'y eût point

de matiere étrangere dans le canal intestinal ; cependant le purgatif donné mal-à-propos, determina quantité d'humeurs crues & visqueuses à s'y décharger dans la suite ; de sorte que la Nature ayant pris cette voye, & se déchargeant par-là de ce qui estoit nuisible, on fit trés-mal de supprimer cette évacuation par des saignées.

VI. OBSERVATION.

UNE pauvre femme âgée de 35. ans, & grosse de six mois, fut prise d'un frisson avec tremblement : elle vomit sur la fin du froid ; elle se trouva aprés dans une fort grande chaleur, avec une soif extraordinaire pendant cinq ou six heures ; ensuite elle eut encore un petit froid : le reste de la journée se passa avec moins de fiévre. Le lendemain elle eut encore un petit froid semblable à peu prés, au dernier froid du jour precedent, & la fiévre fut à peu prés égale sans beaucoup d'augmentation ni de diminution. Je fus appellé le troisiéme jour, où je la trouvai dans un frisson avec un tremblement

assez considerable, cela ne dura cependant pas long-temps. J'ordonnai sur la fin de l'accés une saignée du bras & un lavement assez fort. Mais comme ses mois commencerent à couler, avec les marques d'un enfant mort, je luy fis prendre un émetique assez fort; & aprés son operation, une potion cordiale avec le castor, l'eau theriacale, l'eau de matricaire, d'armoise & le sirop d'absinthe. Elle se déchargea la nuit suivante de son enfant mort; tous les symptomes disparurent, & avec un peu de regime, elle fut bien-tost rétablie en sa premiere santé.

Premierement, cette fiévre qui paroissoit une hemitritée trés-violente, ne passa pas le quatriéme jour; ce qui est trés-rare : d'où on peut conclure que l'on doit moins juger de l'évenement des maladies, par la grandeur des symptomes, que par les causes qui les produisent. *Indication*

Secondement, il est facile d'expliquer comment le fœtus mort dans la matrice pouvoit exciter des frissons & des tremblemens; mais il ne me paroist pas facile d'expliquer comment ces frissons & ces tremblemens pou-

voient eſtre perodiques ; apparemment il y avoit quelque diſpoſition dans cette femme à cette ſorte de fiévre, qui fut facilement vaincue par la Nature, aprés l'expulſion de l'enfant.

Il ſeroit fort inutile de rapporter ici quantité d'autres exemples.

VII. OBSERVATION.

Fiévre ſymptomatique avec pleureſie.

Expoſition. UNE de mes parentes âgée de 50. ans ou environ, fut attaquée d'une pleureſie en 1687. au mois de Novembre. Elle avoit une fiévre trés-violente qui avoit ſuccedé à des craintes & à quelques chagrins : Elle avoit une douleur piquante au coſté, avec une trés-grande difficulté de reſpirer, une toux violente par laquelle elle ne crachoit preſque point ; elle avoit des taches noires dans les bras, trés-ſemblables à des contuſions ; elle rendoit des urines claires qui ſe troubloient quelque temps aprés qu'elles eſtoient expoſées à l'air ; elle ne dormoit point, elle eſtoit

inquiette & avoit une soif extraordinaire. On luy tira trois fois du sang du bras, au moins une livre à chaque fois, & on luy en tira environ une livre du pied ; on luy avoit donné beaucoup de lavemens. Je fus appellé vers le quatriéme jour, & je luy ordonnai une potion cordiale & sudorifique, avec l'eau de chardon benist & de scabieuse, de chacune deux onces, demi gros de theriaque, quinze grains de poudre de vipere, huit grains de castor, une once de sirop de coquelico & demi once de diacode : on luy donna cette potion au soir ; elle dormit un peu, & reçût quelque soulagement. Mais comme elle crachoit peu, & qu'elle estoit trés-fort tourmentée de la toux, je luy ordonnai un julep fait avec deux onces d'eau de chardon benist, autant d'eau d'ulmaire, une once de sirop de coquelico & six gros d'eau theriacale pour prendre par cueillerées. Elle rejettoit quelque chose par les crachats, à mesure qu'elle prenoit de ce julep ; mais ce qu'elle crachoit me semblant crud & aqueux, je ne luy défendis pas le vin. Je luy ordonnai le même sudorifique par cueillerées, & dans le huit je la

purgé avec une infusion de sené & de sel vegetal, & dans la dissolution deux onces de manne. Il sembloit que toutes les choses alloient beaucoup mieux ; mais il survint un vomissement pituiteux, avec une telle abondance de phlegmes, qu'on croyoit à tous momens qu'elle alloit étouffer : on la repurgea avec l'infusion de sené, le diaprun & la manne : mais elle fut attaquée d'un cours de ventre, causé peut-estre, par sa purgation, pendant tout ce temps-là : la douleur de costé ne cessoit point ; dans le douze de sa maladie, elle fut encore purgée avec le sené, la rhubarbe & le catholicum double ; elle la revomit, & on luy en redonna une semblable qui la purgea par bas, elle sembloit estre mieux : cependant la douleur de costé continua pendant deux mois, quoiqu'on la purgeast trés-souvent. On s'apperçût d'une tumeur assez grande, qui estoit située au dessous de la mamelle, on y appliqua le diachilum avec les gommes & quelques cataplasmes attractifs, maturatifs & émoliens. Enfin la tumeur augmenta, & on appliqua le levain avec le supuratif : enfin lorsqu'on vit la tumeur en estat

d'eſtre ouverte, j'ordonnai qu'on l'ouvrît; mais parce qu'il ne ſe trouva point de Chirurgien capable, je fis moi-même l'operation; & pour la premiere fois je tirai environ deux chopines de pus. J'envoyai chercher un Chirurgien dans une Ville voiſine, qui continua de la penſer, & qui tira pendant plus de quinze jours au moins à chaque fois, un demi ſeptier de pus, & enſuite un peu moins: Enfin en un mois de temps nous la tirâmes d'affaire, & on luy redonna une ſanté parfaite, en la penſant exactement, & luy ordonnant un regime convenable.

Induction. On peut conclure de cette Obſervation, qu'il eſt beaucoup plus ſeur de faire vomir dans la pleureſie, lorſqu'on veut évacuer les immondices des premieres voyes, que de purger par bas; car il eſt certain que ſi l'on avoit fait vomir, quand même ce n'auroit eſté que dans le temps des vomiſſemens pituiteux, on auroit pû empêcher la generation de cet empiéme; mais comme j'avois eſté prévenu de principes tout-à-fait oppoſez, & que je regardois un vomitif dans une pleureſie,

comme un meurtre; car c'estoit en l'année 1687. & je venois de lire Vvillis dont j'estois plein; je ne pouvois pas me déterminer à suivre les indications que la Nature sembloit me montrer.

Secondement, si l'on avoit beaucoup saigné cette malade, peut-estre auroit-on empêché le dépost qui se fit dans la suite; mais il y a bien de l'apparence qu'on auroit supprimé toutes les évacuations qui se faisoient; ainsi on auroit fait plus de mal que de bien.

VIII. OBSERVATION,

D'une Fiévre lente.

Exposition. UN jeune homme âgé de 18. ans, fut attaqué d'une phtisie, avec une dureté de bas ventre, des duretez considerables autour des aisselles, du cou & des machoires, il avoit une toux trés-frequente, par laquelle il crachoit un pus trés-épais; car ce symptome avoit esté precedé d'un crachement de sang; il estoit fort extenué & rendoit des urines briquetées & un peu huileuses dans leur superficie. Je con-

clus que ce malade avoit une phtisie scrofuleuse : je luy demanday s'il n'y avoit point eu d'autres personnes dans sa famille attaquée du même mal, il m'avoüa qu'il en estoit mort deux ou trois. On luy avoit fait inutilement des bouillons aux écrevices, user de lait d'anesse & de tous les remedes qu'on a coûtume de pratiquer dans ces sortes de rencontres. Pour moy je luy ordonnay le *crocus* de Mars, le mercure doux & l'extrait de rhubarbe : je luy faisois user de ces sortes de remedes avec une decoction de gayac, cela le soulagea : tellement qu'au bout de trois semaines il fut en état de sortir, ce qu'il n'avoit point fait depuis six mois. Cependant quatre mois aprés il quitta non seulement mes aperitifs, mais le regime que je luy avois ordonné. Il mangea du fruit, &c. vécut comme une personne qui ne craindroit rien. Au bout de deux mois de ce desordre, il retomba dans son premier état; & nous ne pûmes le retirer d'affaire, quelques précautions que nous pussions prendre.

On voit par là que les personnes qui sont sujettes à ces dispositions *Induction.*

écrouelleuses ne se peuvent conserver que par un grand regime; & qu'incontinent qu'il entre dans leurs vaisseaux un chyle un peu plus visqueux que de coutume, il ne manque pas de causer des embarras dans leurs glandes, dont on les tire avec beaucoup de peine, si l'on les en peut tirer.

Secondement, ces sortes de malades doivent estre traitez avec des attenuans & des aperitifs; & tous les autres remedes semblent inutiles. En effet ce malade avoit tenté toutes sortes de pectoraux & de remedes qu'on croit ordinairement propres à rétablir le poumon, sans en sentir aucun effet; & ne se sentit soulagé, que lorsqu'il usa des attenuans & des aperitifs.

Troisiémement, de toutes les phtisies, les plus dangereuses sont, celles qui dépendent du vice de la lymphe: car pour lors si elle est trop épaisse, il se fait des embarras dans toutes les glandes & dans tous les visceres; & il est tres-difficile, pour ne pas dire impossible, de garantir le malade des accidens fâcheux qu'elle traîne aprés elle. Si elle est trop aigre, elle déchire & ulcere toutes les parties membra-

neuſes par où elle paſſe ; & ſi elle eſt trop acre, elle ne cauſe pas des ſymptomes moins conſiderables.

OBSERVATION IX.

D'une fiévre quotidienne continuë.

AU mois de Novembre de l'année 1696. Mademoiſelle Barbas, femme de Monſieur Barbas Notaire, demeurant au coin de la ruë des Noyers, m'envoya querir : je la trouvai auprés du feu extrêmement abatuë avec une douleur, ou plûtoſt une peſanteur de teſte, quelques envies de vomir, le pouls petit & frequent, le ventre plein & aſſez mol : elle avoit reſſenti le jour précedent un friſſon avec douleur dans le bas du dos & dans les reins, & des laſſitudes par tout le corps. Je crus d'abord que ce pourroit eſtre une petite verolle ou une fiévre quotidienne continuë : j'eſtois plus porté à croire que ce ſeroit une petite verole, parce qu'elle ne l'avoit point encore euë : cependant voyant *Expoſition.*

que les premieres voyes estoient fort remplies, je luy ordonnai cinq grains de tartre stibié avec demi once de manne dans l'eau de chardon benit: elle vomit beaucoup, & alla un peu à la selle; sur le soir elle ressentit des frissons dans le dos; & pendant la nuit la foiblesse, la pesanteur de teste & l'assoupissement inquiet augmenterent. Le lendemain je la trouvai mieux : cependant sans sueur ni sans aucune autre évacuation. Je vis que la maladie prenoit le caractere d'une quotidienne continuë : en effet les syncopes dans les commencemens des redoublemens, les frissons dans le dos, la regularité des heures où ces accidens se manifestoient, nous montroient assez que ce n'estoit pas une fiévre double tierce ou une petite verole. Je me determinai à luy redonner encore une fois cinq grains de tartre stibié & une once de manne dans cinq onces d'eau de chardon benit : elle vuida beaucoup par haut & par bas, les accidens du redoublement suivant furent beaucoup moindres : cependant les syncopes continuoient, même hors du redoublement; & la fonte ou l'ébranlement que cet emetique

emetique avoit causé dans les humeurs, nous avoit laissé un cours de ventre dans lequel la malade alloit huit ou dix fois par jour à la selle. On luy fit une ptisanne avec un gros de canelle en poudre & un gros de sel vegetal bouillis dans trois chopines d'eau ; on luy donna des potions cordiales avec la poudre de vipere, le diaphoretique mineral, un peu d'eau theriacale, le sirop d'œillets, & les eaux de chardon benit & de menthe. On luy fit aussi de petits paquets avec le diaphoretique & la poudre de vipere pour mettre dans sa ptisanne & dans ses bouillons. On entretint son cours de ventre par sa ptisanne & par quelques lavemens ; & dés le septiéme les syncopes diminuerent, les forces s'augmenterent, le flux de ventre continua à peu prés de la même force jusqu'au vingtiéme ; & l'on remarquoit qu'à mesure que la malade se vuidoit, & qu'elle prenoit des cordiaux ou des absorbans, les forces s'augmentoient : c'est pourqouy on avoit soin de faciliter cette diarrhée, lorsqu'on la voyoit se relentir.

Le vingt on la purgea ; & parce qu'elle

le craignoit de vomir, on fit un bol avec dix grains de diagrede, sept d'*aquila alba*, dix huit de rhubarbe, & douze de sel de tartre, incorporez avec un peu de sirop d'absinthe. Ensuite l'appetit sembla revenir; & aprés l'avoir peu à peu remise aux alimens solides, on la repurgea; & elle se trouva parfaitement guerie.

On voit par là, que quoique la quotidienne continuë ait coûtume de durer prés de deux mois, & d'estre suivie de maladies longues, principalement dans les corps cacochimes: cependant lorsqu'on procure de grandes évacuations, & qu'on rétablit les principes de la masse du sang par des cordiaux; l'on diminuë la longueur de la maladie & ses mauvaises suites.

On conclura aussi de l'histoire de cette maladie, que les flux de ventre qu'on excite dés le commencement de la maladie, sont souvent profitables, quoiqu'ils ne soient pas accompagnez de signes de coction.

On peut encore conclure que les saignées ne sont point necessaires dans toutes les fiévres continuës.

X. OBSERVATION.

Sur une Pleuresie.

LA servante de Monsieur Vallois demeurant ruë des Fossez de Monsieur le Prince, tomba malade dans le Printemps de 1697. elle avoit eu quelques maux de cœur, une grande douleur de teste, une fiévre fort considerable; & aprés avoir esté saignée deux fois, elle se trouva une grande douleur de costé, toux, crachement de sang & difficulté de respirer. Je fus appellé le troisiéme jour; & je trouvai qu'elle venoit d'estre saignée pour la troisiéme fois. J'empêchai qu'on la resaignast davantage; je luy fis donner un lavement, & ordonnai cinq grains de tartre stibié avec une once de manne dans un bouillon chaud pour prendre le lendemain matin, qui estoit le quatriéme. Le crachement de sang, la toux, la douleur de teste & la fiévre estoient fort violentes: c'est pourquoy je differai au quatriéme, qui devoit estre un jour de remission. Elle vomit beau-

coup, & vuida par en bas. Je luy fis faire une ptisanne avec les fleurs de coquelico, le sel vegetal & un bâton de reglisse, & je luy ordonnai un autre lavement pour le soir. Le cinq le redoublement fut beaucoup moindre, & je luy fis prendre l'infusion d'une crote de mulet dans le vin blanc : ce qui la fit beaucoup suer. Le six je la trouvai presque sans fiévre : je la purgeai ; & le sept elle se trouva guerie, & fut en état de prendre de la nourriture solide.

CHAPITRE XXI.

Des fiévres malignes.

Definition des fiévres malignes.

Les Autheurs disputent fort entre eux sur ce qu'on doit entendre par fiévres malignes : car quelques-uns pretendent que ce sont des fiévres accompagnées de tres-mauvais symptomes. D'autres ne connoissent point de fiévres malignes, que les pourprées ; d'autres enfin appellent fiévres malignes, celles où ils soupçonnent quelque venin : principalement parce qu'avec une fiévre

qui ne paroiſt pas beaucoup, on voit des accidens tres-grands & fort à craindre, avec un abatement univerſel de toutes les forces, qui paroiſt dés le commencement de la maladie.

Les anciens Medecins appelloient maladies malignes, celles qui eſtoient perilleuſes ou mortelles : comme on peut voir dans Hippocrate, & dans quelques Ouvrages de Galien : cependant lorſqu'on veut donner une idée juſte à ce nom; l'on ne doit point y comprendre les fiévres ſinoques, ardentes & putrides, quoiqu'elles ſoient accompagnées d'accidens dangereux; à moins que ces accidens n'ayent quelque choſe d'extraordinaire, qui faſſe preſumer qu'il y a un venin caché qui la rend maligne : car, comme nous avons dit ailleurs, Morton ſe trompe en confondant les fiévres malignes avec les ſynoques, puiſque nous trouvons des fiévres avec redoublement, & même avec des intermiſſions conſiderables, qui ne laiſſent pas d'avoir tous les caracteres de malignité.

Les taches pourprées ne ſont pas des ſignes pathognomoniques de la fiévre maligne : car on les voit ſouvent dans

les scorbutiques ; & même lorsqu'ils ont quelques fiévres. On peut ajoûter qu'il y a beaucoup de fiévres qui ont un caractere de malignité, sans cependant qu'elles soient accompagnées de ces sortes de taches.

Les fiévres pestilentielles & contagieuses sont toûjours malignes ; mais toutes les fiévres malignes ne sont pas pestilentielles & contagieuses. Enfin avant d'entrer davantage dans l'explication des fiévres malignes & de leur caracteres, proposons leurs differentes especes : afin qu'on voye plus clairement ce qu'il faut endre par ce nom.

Il y a des fiévres malignes epidemiques qui se répandent dans toute une contrée; & il y en a d'autres qui ne sont pas generalement repanduës, mais qui n'attaquent que quelques particuliers.

Les fiévres populaires sont quelquefois contagieuses : & elles se communiquent aisément de l'un à l'autre. Quelquefois aussi elles ne le sont pas ; & elles ne sont si ordinaires, que parce qu'elles sont produites par une cause commune : par exemple, par une mauvaise disposition de l'air ou des alimens ; & il y en a enfin, qui, quoiqu'elles depen-

dent d'une cauſe commune, ne laiſſent pas de ſe communiquer.

De plus les fiévres tant intermittentes que continuës ſe peuvent joindre avec les fiévres malignes : ainſi on peut dire qu'il y a des doubles tierces, des quartes, des ſynoques, des fiévres ardentes, &c. malignes : ce qu'un Medecin doit obſerver avec attention.

La fiévre maligne, comme nous avons déja dit, ſe connoiſt principalement, parce qu'on voit d'abord, ſans une fort grande fiévre des accidens tres-conſiderables, & qui ne répondent point du tout à la fiévre. Dans le commencement ; & même dans le cours de la maladie le pouls eſt petit & frequent : cependant il eſt quelquefois ſemblable à celuy d'un homme qui eſt dans ſon état naturel, d'autresfois il eſt fort élevé : de ſorte qu'on n'en peut tirer d'indice aſſuré : la chaleur eſt fort temperée ; mais les forces ſont pour l'ordinaire tres-abatuës : les malades ſe plaignent de maux d'eſtomac, d'envies de vomir ; ils ont des vomiſſemens ; & tous ces ſymptomes paroiſſent aſſez ſouvent dés les commencemens de la maladie. Quelquefois on trouve que *Caractéres.*

le malade a une soif extraordinaire avec un petit pouls & tres-lent: quelques autres n'ont point de soif, quoiqu'ils ayent la langue seche & brûlée, & une chaleur brûlante par tout le corps: la douleur de teste est d'ordinaire fort violente; le malade ne dort point, & tombe en delire, ou bien son sommeil est tres-profond, & devient lethargique; il se sent fatigué de quelques frissons, qui reviennent sans ordre plusieurs fois dans la journée; il se sent las appasenti, & sans force; l'urine est quelquefois parfaitement belle, d'autres fois elle est trouble: le batement des arteres devient souvent plus élevé dans la suite de la maladie; mais il est inégal & quelquefois intermittent; les excremens que le malade rend sentent fort mauvais; & l'on y trouve soûvent des vers. On ne suë pas beaucoup dans cette maladie: le visage est furieux ou troublé, l'haleine sent quelquefois mauvais, l'esprit est rempli de crainte & de mauvaises esperances; le malade souffre son mal impatiemment. Quelquefois il paroist sur sa peau des tumeurs, des exhanthemes ou des marques pourprées; le sang luy coule

quelquefois

quelquefois du nez ou de la matrice dés les premiers jours de la maladie; & même il arrive quelquefois (mais cela eſt bien rare,) que le ſang ſort par les pores de la peau en façon de ſueur. Il ſe trouve tres-ſouvent attaqué d'une douleur dans le fond de la gorge; & quelquefois il y a dans ſa bouche quelques puſtules qui l'empêchent d'avaler: ou bien il y vient de petits ulceres, ſans qu'ils ayent eſté précedez par des puſtules; les tendons des poignets ſont quelquefois agitez de mouvemens convulſifs; les yeux deviennent rouges & enflammez & la teſte tremble; ſi tous ces accidens n'arrivent pas à la fois, il en vient au moins un grand nombre.

Voilà les propres & les veritables caractères de la fiévre maligne; mais ils ne ſont pas tous neceſſaires pour la faire connoiſtre; & même on peut dire qu'il eſt rare qu'on les trouve tous; ce ſont cependant les ſeuls pathognomoniques de cette maladie, quoiqu'ils ſe rencontrent en d'autres maladies, parce qu'ils ne s'y rencontrent pas de la même façon, & que la proportion entre les differens accidens n'eſt

jamais la même que dans les maladies ordinaires : par exemple, avec une petite fiévre on a une soif extraordinaire ou un grand délire ; & sur tout un abatement universel de toutes les forces ; mais lorsque les fiévres malignes sont épidemiques, on doit soupçonner qu'il y a de la malignité aussi-tost qu'on voit la fiévre : car celles où l'on ne voyoit point dans les premiers jours de malignité, en montrent le plus souvent des marques tres-sensibles dans le cours de la maladie, principalement lorsque la fiévre prend un caractere d'ephemere ou de fiévre legere.

Causes. Entre les causes externes on doit croire que l'air est la plus ordinaire de toutes dans les fiévres épidemiques & malignes : car lorsqu'il est un peu changé de son état naturel, il communique ses alterations à nostre corps.

L'air se peut changer & corrompre par les mauvaises exhalaisons, par les vents mal sains, qui y apportent des parties étrangeres ; par les tremblemens de terre qui répandent dans l'air des particules metalliques & arsenicales. *Explication.* Enfin l'air s'altere & change sa disposition naturelle, lorsque les saisons sont

pour ainsi parler, derangées, & qu'elles ne gardent plus leur ordre & leurs qualitez ordinaires.

Mais outre tous ces differens changemens qui peuvent arriver à l'air, on peut dire qu'il peut estre corrompu d'une maniere bien plus nuisible, lorsqu'il s'empreint des patties de cadavres qui pourrissent, & qui ne sont point ensevelis, ou s'il se charge de parties étrangeres dans des lieux où il y a des eaux qui croupissent: principalement s'il n'y a aucuns vents pour transporter ailleurs les parties étrangeres & veneneuses qu'il reçoit à tous momens: car en demeurant dans le même lieu, il se fait des especes de fermentations, qui exaltant ces parties veneneuses & corrosives, les rendent plus capables de s'insinuet dans la masse du sang. Hippocrate dans le troisiéme de ses Epidemies décrit une espece de peste dans une année où il n'y eut point de vents aprés de grandes chaleurs & beaucoup d'humiditez: cela vint parce que l'humidité fit une dissolution de quantité de parties salines & corrosives, qui furent élevées dans l'air par la chaleur; & qui n'estant point portées ailleurs

par les vents, furent portées avec l'air dans les corps : ce qui ne pouvoit pas manquer de leur nuire.

Cependant on obſerve quelquefois des fiévres malignes & des eſpeces de peſtes dans les temps froids & ſecs, qu'on peut nommer avec Hippocrate ſeptentrionnaux ; mais il eſt certain qu'elles ne ſe communiquent pas ſi aiſément, & qu'elles durent moins.

Quelquefois aprés des hyvers rudes & pleins de neiges, lorſqu'il ſe fait un changement ſoudain, l'on voit des fiévres malignes dans l'été : car les changemens ſoudains des ſaiſons ont accoûtumé de produire des maladies epidemiques, en donnant divers mouvemens & même contraires les uns aux autres à nos humeurs : ce qui fait que les pores des parties ſolides qui eſtoient propres à les laiſſer paſſer librement, ne le ſont plus dans la ſuite.

Aprés l'air, les alimens concourent beaucoup à la generation des fiévres malignes : c'eſt apparemmenr à cauſe de cela qu'on dit communément que la peſte vient aprés la famine : car dans le temps de la cherté les peuples mangent de mauvais alimens, ce qui les

remplit de mauvaises humeurs, qui donnent naissance à ces fiévres ; mais il est assez étonnant que les personnes accommodées, qui ne souffrent ni disete, ni peut-estre aucune des mauvaises qualitez des alimens, soient quelquefois plus sujettes aux maladies populaires que les pauvres ; & que ces sortes de fiévres soient plus dangereuses aux personnes riches. Je sçai bien qu'on peut dire que la diete forcée qu'observent les pauvres, est peut estre un correctif aux mauvaises qualitez de leurs alimens ; & que leurs corps estant pour l'ordinaire plus robuste que ceux des personnes qui menent une vie molle & oisive, il n'est pas étonnant de les voir mieux resister. De plus la disete est ordinairement causée par des changemens extraordinaires dans les saisons qui corrompent l'air : ainsi il n'est pas étonnant de voir qu'une cause commune aux premiers d'une Ville & au peuple attaque davantage ceux dont les corps sont plus foibles.

Outre l'air & les alimens solides, les boissons peuvent beaucoup contribuer à la generation des fiévres malignes : telles sont les eaux qu'on tire

des lacs & des marais : la biere qu'on fait avec de l'orge qui n'eſt pas bien meur, ou qui commence à ſe pourrir : le vin qu'on fait avec des raiſins qui n'ont pas encore acquis leur perfection, &c.

Enfin dans les années où il y a des maladies épidemiques, les ſuppreſſions des mois ou des hemorroïdes retenant des humeurs qui avoient coûtume de s'évacuer, donnent ſouvent lieu à la generation des fiévres malignes. On peut dire la même choſe de tout ce qui peut retenir l'inſenſible tranſpiration, comme du ſommeil trop long, du trop grand repos, &c.

D'un autre coſté les grands exercices du corps, les grands mouvemens, les ſaults, les danſes, les chants, peuvent y donner origine, ou parce qu'ils rendent le corps plus tranſpirable, ou parce qu'ils rendent la reſpiration plus frequente : ce qui fait que l'air chargé de tous les corpuſcules malins & étrangers les communique plus facilement au ſang.

Les paſſions de l'eſprit changent encore d'une maniere puiſſante toute l'économie de noſtre corps, & troublent

le mouvement de nos humeurs : entre autres la tristesse & la crainte font des effets si surprenans, qu'elles semblent porter le venin de la peste dans le sang & dans les principales parties du corps.

Quand le venin malin ou pestilentiel a esté produit & est entré dans nôtre sang par toutes ces causes, il en diminuë la fermentation ordinaire : toutes les parties de nostre corps deviennent languissantes, la flamme de la vie s'éteint, pour ainsi parler, le malade tombe en defaillance, les forces sont abatuës, le pouls est petit, il y a peu de chaleur dans tout le corps, le ferment de l'estomac ne se filtre plus dans le ventricule, ou y porte les parties de ce venin ; & pour lors on vomit les alimens, ou l'on se sent l'estomac déchiré par des douleurs violentes.

Mais parce que le venin de la peste peut diminuer la fermentation du sang en deux manieres, sçavoir, en le coagulant ou en le dissolvant ; il faut voir les signes par lesquels nous pourrons reconnoistre dans quel état il est : puisque ceux que nous venons de dé-

crire marquent feulement la diminution de la fermentation ; & l'on doit eftre convaincu par differentes experiences que cette diminution vient d'un épaiffiffement ou d'une diffolution de la maffe. Fernel, Riolan & plufieurs autres Autheurs nous difent que dans les cadavres de ceux qui font morts de fiévres malignes, ils ont vu le fang coagulé comme dans la mouelle du fureau. Au contraire *Silvius* & Graëf nous difent qu'ils ont vû le fang tout-à-fait fluide dans les corps de ceux qui eftoient morts de la pefte ou de fiévres malignes.

Signes de coagulation. Lorfque le fang eft coagulé par le venin peftilentiel, le pouls avec la peritefſe a de la dureté, les douleurs de cofté ou les fluxions de poitrine font ordinairement de la partie : le fang qu'on tire laiffe voir, quand il eft refroidi, fur fa fuperficie une efpece d'écorce blanche, jaune & tres-dure ; quelquefois il vient des parotides ; d'autrefois, mais plus rarement, des bubons ou des charbons ; mais il eft tres-ordinaire qu'on voye fur differentes parties de la peau de larges marques noires femblables à des contufions ; les urines font blanches,

cruës ou aſſez ſemblables à celles des perſonnes en ſanté : car les parties ſulphurées & ſalines ne ſe mêlent pas aiſément aux ſeroſitez. Quand les malades ont le delire, il eſt preſque toûjours accompagné de crainte ; quand ils ont un ſommeil, il eſt tout-à-fait profond ; ils n'ont pas beaucoup de ſoif, parce que leur ſeroſité ne ſe charge pas beaucoup de parties ſalines : ils ont cependant ſouvent des friſſons par les irritations differentes des parties du ſang qui commencent à ſe coaguler.

Si au contraire le ſang eſt diſſous par les parties peſtilentielles qui s'y mêlent, le relâchement & l'ouverture de ſes pores le rend tout-à-fait mal propre à la fermentation : le pouls eſt petit, mol & frequent ; les urines ſont rouges ou troubles ; le ſang coule ſans effort par le nez ou par les vaiſſeaux de la matrice, ou par quelque autre endroit ; & lorſqu'on le garde dans une poëlette à peine prend-il de la conſiſtence & garde un rouge vermeil. Lorſque les malades ont un delire, il eſt toûjours accompagné ou de ris ou de fureur ; s'ils ont quelque affection comateuſe, elle eſt preſque toûjours mê- *Signes de diſſolution.*

lée au delire & aux convulsions; & il se fait proprement un *coma vigil.* On voit quelques ulceres noiraſtres ou quelques inflammations sur la langue ou dans le gosier, le pourpre sort par tout le corps; quelquefois même dés les premiers jours de la maladie, & la soif pour l'ordinaire est violente.

Signes mixtes. Il paroiſt auſſi quelquefois des ſymptomes mêlangez, qui montrent en partie la diſſolution, & en partie la coagulation du ſang, de ſorte que le Medecin demeure en ſuſpens; cela vient principalement de ce que le venin eſt tout-à fait oppoſé au temperament du malade: de ſorte que dans un jeune homme bilieux une pleureſie avec un petit pouls dur, eſt quelquefois accompagnée d'hemorragie, de ſoif violente & de pourpre. Il faut pour lors conſiderer avec attention quel eſtoit le temperament naturel du malade: ce qui ne contribuë pas peu à déterminer le Medecin, & à luy faire prendre des indications. Il reſte ſeulement à expliquer icy comment le venin peſtilentiel produit par la corruption de l'air, par les malades peſtiferez ou par les mauvais alimens, peut communiquer

en un moment une coagulation ou une diſſolution à toute la maſſe du ſang.

Les Medecins qui ſe ſervoient des qualitez occultes ou de la Toute-Puiſſance de Dieu pour expliquer ces *phénomenes* diſoient ſans doute la verité. Mais comme les qualitez occultes conſiſtent dans une diſpoſition mechanique des parties, & que la Providence n'agit point ſans ſe ſervir des moyens naturels; il faut les découvrir, & montrer le rapport qu'il y a entre eux & les accidens qui accompagnent cette maladie; & c'eſt ſans doute ce qui eſt aſſez difficile : car il n'eſt pas probable, comme quelques-uns l'ont crû, que la peſte puiſſe toûjours demeurer ſur la terre, & paſſer inceſſamment d'une region dans une autre : ce qu'ils tâchent de prouver par quelques hiſtoires fabuleuſes, dans leſquelles ils diſent, que des ſemences de peſte ont eſté, pour ainſi parler, aſſoupies pendant pluſieurs années dans quelques meubles, qui eſtant remuez redonnerent enſuite la peſte; mais pour revenir à noſtre explication :

La terre contient des parties de nature differente, qui ſont capables de

produire des effets terribles : car il y en a qu'on peut appeller arſenicales : d'autres qui approchent de la nature des venins les plus ſubtils. Cela peut eſtre prouvé par une infinité d'experiences ; & ſans aller plus loin, ne ſçait-on pas que la fumée de charbon rend malade pluſieurs perſonnes en un moment ; & que l'air qui ſort des lieux ſouterrains, tuë quelquefois les animaux en un inſtant, en glaçant leur ſang ou le fondant de telle ſorte qu'il ne peut pas reprendre ſa conſiſtence, même eſtant expoſé au froid.

Les poiſons qui coagulent le ſang d'une maniere prompte & ſubite, abondent particulierement en parties nitreuſes & arſenicales : car la force de l'arſenic eſt fort augmentée par le nitre lorſqu'ils reçoivent quelques degrez de ſublimation enſemble : ainſi *Angelus Sala* dans ſon *Ternar. Bezoard.* chap. 27. rapporte l'hiſtoire d'une ulcere, où on appliqua une préparation de nitre & d'arſenic, qui produiſit des accidens tres-ſurprenans avec un tres-grand danger de la vie, dont le malade ne fut delivré que par les *bezoardiques volatiles*: d'où l'on peut conclure que

ces sortes de venins abondent en un acide volatil & metallique : par sa volatilité il penetre par tout, & par sa rigidité metallique il est trés-difficile de le dompter ; ainsi dans les lieux souterrains où le nitre devient presque arsenical, on voit des morts subites & surprenantes : principalement lorsqu'il y a un peu d'eau pour dissoudre ces sortes de sels, comme on pourroit prouver par une infinité d'histoires.

Au contraire, les venins qui sont encore plus volatils, produisent une dissolution dans toutes les parties du sang ; le sang est plus fluide, le venin passe promptement au cœur & produit des effets trés-funestes ; cependant on peut dire qu'il ne faut pas absolument priver des remedes volatils, ceux qui ont le sang trop dissout.

On peut juger qu'il doit venir une peste ou une fiévre maligne epidemique, par les causes externes qui les precedent : car comme nous avons dit, ces maladies sont precedées par des changemens de temps subits & frequens, par des pluyes & des humiditez avec chaleur & sans aucun vent, ou avec des vents du midy ; par des tremblemens *Presages de la peste.*

de terre & par des famines : mais outre ces signes on voit souvent des meteores dans l'air, principalement vers l'automne, ce qui est une marque de parties étrangeres qui nagent dans l'air; & l'on doit encore davantage craindre une peste future, si on voit que les enfans & les adultes soient attaquez de petites veroles & d'exanthêmes d'une maniere épidemique : Si aprés les pluyes on voit des grenouilles repandues sur la surface de la terre, ou une grande quantité d'insectes, de hanetons, de vers ou de reptiles dans l'air ou sur la terre; si l'air est trouble & tenebreux, sans pluye : les signes de la peste deviennent encore plus certains quand la malignité de l'air commence à se communiquer aux bestes, & à leur apporter la mortalité.

Prognostic. Lorsque les fiévres malignes ou pestilentielles attaquent un homme, on n'en peut faire qu'un prognostic fort douteux & fort incertain ; car si les prédictions qu'on fait dans toutes les maladies aigues, sont fort incertaines, elles le sont encore beaucoup davantage dans les maladies malignes : ainsi le Medecin ne doit rien assurer forte-

ment, jusqu'à ce qu'il voye des signes évidens de la victoire de la Nature ou de sa défaite, ce qui ne paroist que sur la fin de la maladie : car comme dit Riviere, l'experience nous a appris que plusieurs ont gueri avec des signes trés-pernicieux, & que quelques autres sont morts avec des signes trés-salutaires; cependant tous les prognostics des maladies aigues peuvent servir ici avec quelques restrictions.

L'égalité du pouls est fort trompeuse; cependant on la doit moins craindre que l'inégalité & le dereglement. Mais comme l'égalité du pouls n'est pas une marque de seureté dans les fiévres malignes, de même la contraction, l'inégalité & même l'intermittence du pouls, ne sont pas des signes si funestes qu'ils le sont dans les maladies ordinaires.

Lors que la fiévre cesse tout d'un coup, c'est un trés-mauvais signe; car les malades meurent quelquefois un peu aprés par l'extinction de la fermentation.

Les mouvemens convulsifs menacent d'un grand danger, principalement lorsqu'ils sont joints au delire, car c'est

une marque que la matiere qui fait la maladie, se porte dans le gente nerveux.

La surdité qui vient dans l'estat des fiévres malignes, est un bon signe, aussi bien que les éternuemens, pourvû que les poumons ne soient point attaquez, pour des raisons que nous avons dites ailleurs.

Les taches pourprées qui paroissent avant le septiéme jour, qui sont noires ou livides, sont trés-mauvaises : au contraire celles qui paroissent d'une couleur rouge & vermeille dans la vigueur de la maladie, ont coutume d'estre salutaires & profitables ; les exanthêmes malins sont plus dangereux, les parotides, les bubons & les charbons sont encore beaucoup plus à craindre : & entre tous ces differens caracteres de maladies pestilentielles, le charbon porte davantage les caracteres de la malignité, principalement lorsqu'il est grand, d'une mauvaise couleur, avec un ulcere rongeant, & qu'il vient en differentes parties du corps : au contraire, les bubons ont accoutumé d'estre beaucoup plus doux, principalement lorsqu'ils viennent dans les deux aînes.

Enfin

Enfin les parotides qui viennent ſur la fin de la maladie, ſont ordinairement ſans danger ; mais celles qui viennent dans la vigueur & dans la force de la maladie, montrent la grandeur de la malignité, ſoit qu'elles tournent à ſuppuration, ou qu'elles n'y tournent pas.

Le flux de ventre dans la peſte & dans les fiévres malignes, eſt quelquefois accompagné de ſymptomes trés-dangereux, & de forces abatues, & ne laiſſe pas de guerir le malade ; quelquefois auſſi le malade perît avec le cours de ventre, ſoit que ce flux vienne dans le commencement, dans l'augmentation ou dans la vigueur.

Les ſueurs ſont bonnes lorſqu'elles ſoulagent le malade ; mais lorſqu'elles ne le ſoulagent pas, elles ſont mauvaiſes : & ſi elles ont eſté procurées par quelque medicament, & qu'elles ne ſoulagent point, *Silvius Deleboé*, aſſure qu'on ne doit plus eſperer de gueriſon.

Les urines donnent des marques fort incertaines ; cependant lorſqu'elles ſont fort abondantes ſans que la fiévre diminue, c'eſt un mauvais ſigne ; car la

ſeroſité du ſang s'écoule par les urines ou par les ſueurs ſans rien entraîner de la matiere qui faiſoit la maladie; cependant elle doit naturellement ſervir à emporter ce qu'il y a de malin & d'étranger dans le ſang.

Le ſang rouge & vermeil qui ne s'épaiſſit point à l'air, eſt trés-mauvais; comme auſſi celuy qui ne contient aucune ſeroſité : car le premier eſt une marque d'une trés-grande diſſolution du ſang : & le ſecond d'une trés grande coagulation.

Par la grandeur des ſymptomes, & particulierement des douleurs d'eſtomac, des vomiſſemens & des dégouſts, on peut juger que la maladie aura une trés-mauvaiſe iſſue. Mais entre tous les ſymptomes on doit obſerver que la reſpiration froide, & qui ſent mauvais, auſſi bien que le froid des extremitez, ſont des marques d'une mort prochaine.

Lorſque les fiévres malignes tuent beaucoup de perſonnes, & en peu de temps, on les appelle fiévres peſtilentielles : Si elles ſont moins aigues & moins violentes, qu'elles s'étendent juſqu'au vingtiéme jour, & au delà,

avec peril, on les appelle seulement fiévres malignes.

On doit bien faire de l'attention à ce que dit *Lommius*, lorsqu'il asseure qu'une mort inopinée surprend souvent dans ces maladies un Medecin plein de confiance, d'esperances & de belles promesses, à cause des bonnes marques qu'il a vûes.

Lors que les tumeurs disparoissent sans supuration, & qu'il vient de petites taches, c'est un signe de mort.

Quelquefois il vient des ulceres & des écorchûres qui deviennent gangrenées; & qui bien loin de causer la mort au malade, emportent, pour ainsi parler, la fiévre & la maladie.

La maniere de remedier à cette maladie; consiste ou à empêcher que ceux qui ne l'ont pas en soient attaquez, ou à fournir les indications curatives pour traiter ceux qui l'ont.

On se preserve de cette maladie, particulierement par le regime, en changeant d'air & de pays, si cela se peut faire aisément : mais lorsqu'on est obligé de demeurer dans un air contagieux, on peut changer la disposition de l'air avec des feux de bois aromatiques, ou *Preservation.*

en tirant du canon, ou en brûlant de la poudre enfermée dans des grenades ou autrement, en recevant la fumée du tabac, en fumant, &c.

On doit éviter les fruits & les alimens humides, on doit peu se nourrir; il faut pourtant fortifier les corps foibles avec des bouillons, de bonnes viandes d'une coction facile; sur tout boire de bon vin.

Ceux qui ordonnent la saignée dans les corps plethoriques, font beaucoup plus de mal que de bien; car quand les vaisseaux sont plus vuides, le venin exterieur y entre plus aisement.

On ne doit point purger à moins qu'il n'y ait une trés grande abondance de mauvaises humeurs; car par ces évacuations & ces remûmens d'humeurs, il entre differentes parties exterieures & veneneuses dans le corps, parce qu'il faut que quelque chose prenne la place de ce qui est évacué.

Les antidotes qui poussent bien fort par les sueurs, ne doivent se donner qu'avec beaucoup de précaution, & en petite quantité, par la même raison que les purgatifs; mais on les peut mesler aux acides, principalement lors

qu'ils sont sulphureux, afin qu'ils n'agitent pas tant les humeurs. Ainsi le vinaigre distilé avec la theriaque, est un grand preservatif, comme témoigne *Silvius Deleboé*; car ces sortes d'acides corrigent les vices des humeurs, resistent au venin de la peste, & ne rendent pas les transpirations de beaucoup plus abondantes.

On ne doit pas ajoûter grande foy aux amulets, & ils ne sont pas de grande vertu, si on en excepte peut-estre le corps du crapau deséché; mais l'arsenic ou le vif argent qu'on porte sur soi au cou, ou sur la poitrine, peuvent plûtost faire du mal que du bien; & le succin appellé ambre jaune, ne me paroist pas avoir grande vertu, mais il est facile de tromper là-dessus des personnes credules, & qui n'ont point de phisique. Car comme il y a des hommes qui par leur temperament ne sont que trés-difficilement attaquez des maladies malignes ou pestilentielles, ceux qui n'en sont point attaquez par-là, attribuent ces effet à l'amulet: cependant il faut avouer que la foy qu'on a au remede, en ostant la crainte de l'esprit, oste une des causes des fiévres malignes.

Ceux qui ſont attaquez de la fiévre quarte, du ſcorbut, des affections hypocondriaques ou veneriennes, ſont plus rarement attaquez de la peſte ou des fiévres malignes, que les autres, parce que leur ſang a une diſpoſition qui y eſt oppoſée.

Si le temperament & les diſpoſitions du corps aident à la generation des fiévres malignes, ou les empêchent, on peut dire la même choſe des vêtemens. Ainſi ceux qui ſont, pour ainſi parler, ſpongieux ou faits de laine, reçoivent plutoſt le venin de l'air, que ceux qui ſont faits de ſoye.

Quelques Praticiens ajoûtent à toutes ces précautions, qu'il faut ſe faire des cauteres pour ſe preſerver de la peſte. Mercuriale, *Ingarſſias* & pluſieurs autres, rapportent pluſieurs Obſervations pour prouver cette pratique, qui pourroit eſtre appuyée de la raiſon, ſi le fait eſtoit bien conſtant.

Gueriſon. Lorſqu'on veut guerir les fiévres malignes, on doit avoir pour principales indications, de rétablir la fermentation naturelle du ſang, de corriger les défauts des humeurs trop coagulées ou trop diſſoutes; & enfin d'amortir ou

de chasser le venin au dehors : pendant qu'on tâche de remplir ces indications, il faut fortifier le malade, & remedier aux symptomes les plus fâcheux & les plus pressans. Il faut ordonner une diete, qui quoique peu nourrissante, ne laisse pas d'estre fortifiante : car quoique l'impureté qui accompagne souvent ces sortes de fiévres, nous empêche de nourrir beaucoup les malades ; il ne faut pas laisser de les fortifier, à cause de la grande foiblesse où ils sont ; on rendra l'air plus pur en faisant brûler quelques bois aromatiques, & on tâchera de calmer les craintes & les troubles de l'esprit.

Mais avant toute chose dans le commencement de la maladie, on doit faire vomir le malade, afin de chasser ce qu'il y a d'étranger dans les premieres voyes ; si on ne commence pas par-là, les cordiaux volatils ou précipitans rendront les matieres beaucoup plus fluides ; ce qui fera que passant dans le sang, elles augmenteront le venin & la maladie, & empêcheront l'effet des cordiaux ; ainsi je conseille de *prendre une once ou une once & demie de bon vin émetique, qu'on meslera à trois ou*

quatre onces d'eau de chardon benist pour en faire une potion.

Quand l'operation de l'émetique sera achevée, & que les premieres voyes seront libres, on en viendra aux cordiaux, entre lesquels le vin doit sans doute, tenir le premier lieu dans les fiévres qui sont simplement malignes, où le pouls est petit & languissant. Si cependant il estoit fort frequent, & que la langue fût fort rude & fort brûlée, on devroit mesler le vin avec l'eau. Et enfin si la fiévre maligne estoit mêlée à une fiévre ardente, avec un pouls élevé, une grande chaleur, une soif violente, avec des marques pourprées ou d'autres signes de malignité, il faudroit laisser l'usage du vin, & même des cordiaux échauffans, huileux & sulphureux; & il faudroit pour lors se servir des acides, non seulement de ceux qu'on tire des plantes, mais même de ceux qu'on tire des mineraux, parce qu'ils sont plus puissans & plus propres à arrester ce venin, & la fermentation du sang qui est causée par la fiévre ardente : ainsi la teinture de roses avec l'esprit de vitriol ou l'esprit de souphre doit estre fort considerable ; ou

ou bien : *Prenez deux gros de canelle en poudre, jettez-les dans deux pintes d'eau bouillante, laissez prendre une teinture & ajoutez de l'esprit de nitre dulcifié jusqu'à une agréable acidité.*

On sera sans doute étonné que dans les fiévres malignes où l'on doit augmenter la fermentation du sang, & pousser en dehors le venin pestilentiel, on ordonne des acides qui ne peuvent que diminuer la fermentation du sang en l'epaississant ; mais la réponse est facile ; car ces aigres conviennent seulement dans les fiévres malignes, dans lesquelles le sang est trop dissout, & dans lesquelles il fermente trop, par le mêlange d'une fiévre ardente, ou ne fermente pas assez à cause de sa trop gtande dissolution ; car lorsque le sang fermente trop violemment le venin pestilentiel s'exalte, & peut comme un sel acte volatil, dissoudre la tissure du sang & des parties ; ainsi il est bon de donner un frain à la fermentation & à l'exaltation du venin : lors au contraite que le sang ne fermente pas assez à cause de sa trop grande dissolution, les acides, en donnant un peu davantage de consistance au sang, & rappro-

chant, pour ainsi parler, les principes qui le composént, ils le rendent plus propre qu'il n'estoit à fermenter.

Les lavemens sont d'une grande utilité dans toutes les fiévres malignes, pour dégager les premieres voyes, & procurer au malade une liberté de ventre, qui est d'une grande consequence; c'est pourquoi on en doit souvent donner au malade.

Quant à la saignée, le sentiment des Autheurs est fort different sur ce sujet; car il y en a qui la rejettent tout-à-fait, parce qu'elle empêche la dépuration du sang & la sortie du venin par les pores de la peau. Il y en a d'autres au contraire qui font saigner à toute outrance, enfin jusqu'à une foiblesse universelle; ou quand il ne leur est pas permis de saigner autant qu'ils le souhaitent, ils ne saignent point du tout. Entre ces derniers, est *Sydenham*; qui parlant de la peste & de la fiévre pestilentielle, donne des louanges outrées aux saignées quand on les fait dés le commencement, lors qu'il ne paroist point encore de tumeur, & qu'on les fait trés-abondantes: Toutefois un peu aprés il parle ainsi: *On ne*

faut tirer du sang dans une quantité suffisante, ou il n'en faut point tirer du tout; ainsi comme les assistans ont ordinairement des préjugez contre les saignées qu'on réïtere souvent, ils ne pouvoient souffrir que je fisse tirer du sang suffisamment pour la grandeur de la maladie; ce qui estoit un obstacle invincible aux efforts que je faisois pour guerir le malade; de sorte que j'ai preferé les sudorifiques à la saignée.

Mais pour parler suivant la verité, on doit peu en croire cet Autheur qui alla à la campagne, & sortit de Londres lorsque la peste y estoit, qui ne peut avoir que trés peu d'Observations sur les fiévres pestilentielles, qui n'a pû guerir beaucoup de malades par sa méthode, comme il l'avoue lui-même, à cause, dit-il, de la répugnance des assistans; ainsi il est étonnant qu'il nous veuille proposer une nouvelle méthode comme conforme à la raison, contre ses propres principes, qui sont de ne se servir point de raisonnemens, & de les croire tout-à-fait inutiles à un Medecin: mais pour laisser les opinions des Autheurs, je dirai librement ce que je pense là-dessus.

Premierement lorsqu'il paroist des tumeurs ou des tâches pourprées dans les fiévres malignes, on ne doit jamais saigner, principalement lorsque cela arrive dans la vigueur de la maladie; car pour lors-là saignée ne peut que troubler les efforts de la Nature.

Secondement, lorsque dans les fiévres malignes les forces sont abatues, que la chaleur n'est pas grande, que le pouls est languissant, on ne doit faire aucune saignée, de crainte de diminuer la fermentation ou les forces.

Troisiémement, dans les fiévres malignes qui sont jointes avec les fiévres ardentes, on peut un peu saigner, même lorsque le pourpre ou la petite verole paroissenr, pourvû qu'ils paroissent dés le commencement de la maladie, & qu'on ait évacué les premieres voies, s'il y a pour cela des indications; mais lorsque les taches ou les exanthémes ne paroissent que dans le quatre de la maladie, la saignée est plus nuisible que profitable, parce que c'est d'ordinaire dans ce temps que la Nature separe ce qui luy est nuisible.

Quatriémement, dans les fiévres malignes qui viennent d'un sang cor-

gulé, qui ont un pouls frequent; aprés avoir bien évacué les premieres voyes, on peut ordonner quelque saignée, pourvû qu'immediatement aprés on fasse prendre des alkalis volatils ou fixes, avec des cordiaux; & qu'on ne retourne pas à la saignée que le sang n'ait pris un peu de fluidité, en se décoagulant par leur moyen; & même si on voyoit quelque disposition à la sueur, il faudroit bien prendre garde d'en venir à la saignée.

Nous avons une infinité d'experiences qui nous prouvent qu'il y a plusieurs fiévres malignes où l'on ne doit point songer à la saignée. *Vuierus* rapporte qu'en un catharre épidemique de l'année 1580. tous ceux qu'on n'avoit point saigné en rechapoient, & que tous ceux qui l'avoient esté mouroient. *Fallope* dit que depuis l'année 1524. jusqu'à l'année 1530. presque tous ceux qu'on saignoit mouroient, & que presque tous les autres échapoient : & dans toutes les peripneumonies épidemiques de 1684. Monsieur Postel asseure, que presque tous ceux qu'on saignoit mouroient; & qu'au contraire l'émetique & les purgatifs y estoient des remedes

ſouverains. Enfin tout le monde ſçait que dans les fiévres malignes de 1694. la ſaignée réuſſiſſoit trés-peu, principalement lorſqu'on en faiſoit pluſieurs, & que même les ſaignées eſtoient preſque toûjours mortelles, à moins que les fiévres malignes ne fuſſent meſlées aux fiévres ardentes.

Quant aux ventouſes, ce remede eſt preſque inuſité, parce que l'experience a fait voir, qu'il eſtoit en tous les cas, beaucoup au deſſous de la ſaignée, quoiqu'il fût beaucoup plus incommode.

Mais les cauteres & les veſſicatoires peuvent faire beaucoup plus de bien, non ſeulement dans les affections comateuſes qui ſurviennent aux fiévres malignes, mais même en toutes ſortes de fiévres malignes qui ne ſont point meſlées aux fiévres ardentes ; ce qu'on peut facilement conclure de ce que nous avons dit dans les prognoſtics ; car puiſque la Nature guerit ſouvent les fiévres malignes par des ulceres & des gangrenes, pourquoi ne ſuivroit-on pas ſes intentions, en ouvrant une ſortie au venin ? C'eſt peut-eſtre pour cette raiſon que tous ceux qui eurent des ulceres dans une fiévre peſtilentielle que

rapporte Galien, guerirent.

Mais parce que les veſſicatoires excitent ſouvent des difficultez d'urines, il faut prendre garde à trois choſes avant de les appliquer.

La premiere, eſt de les mettre en des endroits fort éloignez de la veſſie, comme proche le cou & les jambes.

La ſeconde, on doit meſler quelque choſe qui contienne quelques parties huileuſes pour corriger les ſels acres qu'ils contiennent ; & l'experience a montré que la ſemence d'*ameos* ou de *daucus*, ou l'huile d'anis pouvoient faire cet effet.

La troiſiéme, il faut meſler dans ce temps-là, quelques narcotiques ou quelques anodins aux cordiaux qu'on donne interieurement.

Il faudra recommencer l'uſage des émetiques dans les eaux cordiales, & même avec d'autres cordiaux, toutes les fois qu'on connoiſtra par des ſignes qu'il y aura des humeurs étrangeres dans les premieres voyes, pourvû qu'il n'y ait point d'inflammation dans le bas ventre : & afin de ne pas fatiguer le malade, on doit pour lors preferer le tartre ſtibié qui eſt ſans gouſt, ſans

odeur, qui opere sans violence, & qui se mésle aisément à toutes sortes de liqueurs un peu chaudes; & on peut y ajoûter quelque purgatif leger.

Quand les premieres voyes ont esté de nouveau vuidées, on peut user de cordiaux un peu plus violens, afin d'augmenter la fermentation du sang: Par exemple : *Prenez demi gros de theriaque, six gros d'eau de canelle, quatre onces d'eau de chardon benist & une once de sirop de limons, on fera une potion pour donner dans les fiévres malignes*, où on verra des signes de dissolution & de coagulation; car elle peut convenir dans l'un & dans l'autre cas. Premierement les parties sulphureuses embarassent les sels volatils actes, & les acides les fixent & les corrigent : & dans la coagulation du sang, tout le monde sçait que quand les acides sont agitez par des parties sulphureuses & volatiles, ils ne peuvent que dissoudre plus puissamment le sang.

Cependant si on ne voyoit que des signes de coagulation, il ne faudroit point se servir d'acides, ou bien il faudroit beaucoup augmenter la dose des volatils quand on les y mesleroit; &

dans la dissolution du sang on peut donner les acides seuls ; & lorsqu'on les mesle aux volatils, on doit en augmenter la dose.

Les cordiaux qu'on peut donner en toutes sortes de fiévres malignes, sont les précipitans, & principalement ceux qu'on tire de l'*antimoine* ; car ils ont un souphre admirable par lequel ils embarassent les sels acres qui dissoudent le sang, & ils ne laissent pas d'absorber les acides quand ils en rencontrent ; & par consequent ils rendent la fluidité au sang. Il y a encore d'autres cordiaux qui approchent beaucoup en vertu de ceux-cy, parce qu'ils ont des souphres ou des sels volatils huileux qui agitent le sang, & le font fermenter ; tels sont *l'angelique, l'imperatoire, le penthaphilum, la zedoaire, le dictam, le scordium, la poudre de vipere, le camphre, la viperine virginienne, &c.* L'on peut composer de tous ces medicamens, differentes préparations ; Par exemple : *Prenez demi gros d'antimoine diaphoretique & autant d'yeux d'écrevice préparez, un scrupule de poudre de vipere, douze grains de camphre dissous dans demi once d'eau de canelle ; ajoûtez une once de si-*

rop d'œillets, des eaux d'ulmaria, de chardon benist & d'angelique, de chacune deux onces & demie; l'on fera une potion pour trois doses.

Lorsqu'il y a des veilles, des inquietudes, des delires, des hemorragies & d'autres signes d'un sang dissout, on peut mesler quelques acides aux narcotiques; ce qui appaise d'une façon merveilleuse les troubles & les fermentations qui sont dans le sang : Par exemple : *Prenez un scrupule de poudre de vipere, une once de diacode, cinq onces d'eau de chardon benist, avec huit goutes d'esprit de nitre dulcifié.*

Si on voyoit qu'il y eust des signes apparens de coagulation dans le sang, il faudroit donner les yeux d'écrevices préparez avec le sel de tartre en chaque bouillon : Par exemple : *Prenez un scrupule d'yeux d'écrevices préparez & douze grains de sel de tartre*; l'on fera une poudre pour une fois; on ajoûtera aussi les sels volatils dans les potions dans le même rencontre : Par exemple: *Prenez huit grains de sel volatil de corne de cerf, deux scrupules de diascordium, une once de sirop de coquelico & cinq onces d'eau de scorzonere, dont on fera une potion.*

Mais si le sang paroist trés-dissout, en chaque bouillon on ajoutera un peu de jus de citron & des acides dans les ptisannes; on donnera dans les potions les narcotiques, ou meslez aux acides, ou sans y estre meslez; suivant qu'il y aura de dissolution dans le sang, ou d'empêchement au sommeil, l'on n'ordonnera les volatils & les cordiaux chauds & sulphureux qu'avec beaucoup de précaution, & l'on n'en ordonnera aucun si la fiévre maligne est mêlée à une fiévre ardente. Je laisse les fragmens prétieux, les perles, le besouard oriental, parce que j'ai remarqué que tous ces medicamens n'estoient pas differens pour les effets des autres absorbans.

Aprés ces formules, on en peut faire d'autres dans les mêmes indications: Par exemple: *Prenez un scrupule de racine de contrajerva en poudre, huit gouttes de laudanum liquide, une once de sirop de coquelico; & trois onces d'eau d'imperatoire*; faites une potion.

Il est bon de changer souvent les cordiaux qu'on donne au malade, & de se servir tantost des uns, tantost des autres, parce qu'il y a dans le venin

des parties fort differentes, & qui ont des figures & des arengemens differens ; de sorte qu'il faut se servir de differens medicamens pour les combattre : ainsi on peut se servir avec succés, de *la myrrhe du saffran, de canelle, du cardamome,* & de presque tous les aromatiques ; entre les compositions absorbantes *du diamargaritum frigidum, de la confection d'hyacinthe, d'alkermes* ; entre les sudorifiques, *du theriaque, du mitridat, du diascordium, de l'electuaire de ovo, de l'opiate de Salomon.* Entre les remedes chimiques, outre les eaux distilées de plantes cordiales, on se sert des esprits ardens *de genévre & des plantes diaphoretiques*, d'extrait des mêmes plantes, comme de *genévre, de chardon benist, d'absinthe, &c.* de sels fixes lixivieux, de besoard & de diaphoretique d'antimoine, de sels volatils des animaux, de sel volatil de tartre & de succin, de sel volatil de sel ammoniac, de ses fleurs, des fleurs de souphre, des teintures des plantes aromatiques, &c.

L'on peut joindre à tous ces remedes, l'esprit de vin diaphoretique ; non pas qu'il merite beaucoup de loüanges, mais parce que certains charlatans s'efforçant de dire qu'il fait des merveilles,

le font enfin croire à quelques-uns qui ne sont pas capables d'en juger : car pour donner de la reputation à un remede, il ne faut que le tenir caché & le vendre un peu cher.

Esprit de vin diaphoretique. Pour faire cet esprit de vin diaphoretique, l'on *prend du sang de jeunes animaux, qu'on seche en distillant le phlegme au bain marie ; aprés qu'on a separé le phlegme, on ajoûte au sang qui reste, une quantité d'esprit de nitre ou de sel, pareille à celle du phlegme. On desseche encore le sang de nouveau, & on y ajoûte du tartre blanc ; on reduit le tout en poudre qu'on met en une cornue de verre avec quatre fois autant d'esprit de vin : on y adapte un recipient ; & aprés qu'on a distillé, on rejette l'esprit de vin sur les fœces, & on redistille de nouveau ; ce qui donne un esprit de vin chargé de quelques parties d'esprit de nitre & de quelques parties salines du sang.* Il se donne interieurement jusqu'à 20. gouttes en quelque liqueur convenable, comme dans l'eau de menthe ou dans le vin blanc. On s'en peut servir exterieurement ; & par l'acreté dont il est chargé, il adoucit quelques douleurs, déchire la peau à quelques au-

tres ; & dans la verité est peu different de l'esprit de nitre dulcifié : par là il est aisé de voir que l'Empirique, qui le debite en impose au Public, lorsqu'il pretend que son Esprit est bon contre toutes sortes de fiévres & d'obstructions ; puisqu'au contraire il y en a plusieurs où il peut beaucoup nuire.

On ne doit pas obmettre les huiles distillées des vegetaux : car elles sont tres-profitables dans presque toutes les fiévres malignes : ainsi on peut donner l'huile de romarin, d'anis, de canelle, depuis deux jusqu'à cinq gouttes, en les mêlant dans les eaux distillées avec un peu de sucre.

Lorsqu'il y a des indications pour se servir des émetiques & des purgatifs, qui sont mêlez à d'autres indications pour se servir des cordiaux, on les peut & on les doit mêler ensemble ; par exemple, *Prenez quatre onces d'eau de chardon benit, dissoudez dedans cinq grains de tartre stibié, & une once de manne : faites une potion.*

Quant à la casse & aux tamarins, on ne s'en doit guere servir que quand la fiévre maligne est mêlée aux fiévres ardentes ; & pour lors s'il y a des in-

dications pour purger, ces ſortes de remedes produiſent de tres bons effets; & l'on les peut mêler avec le petit lait, aux préparations d'antimoine, ou ſans les y ajoûter ſelon les indications qu'on a.

Je ne puis aſſez m'étonner de la hardieſſe, pour ne pas dire de la temerité de *Quercetan*, qui quoique ſçavant dans la matiere medicinale, avoit ſans doute trop de hardieſſe lorſqu'il s'agiſſoit de donner des purgatifs violens. Il aſſure qu'il faut donner dans les fiévres peſtilentielles le *ſublimé d'arſenic*, corrigé avec le vinaigre, & ſublimé de nouveau avec l'écaille de fer, en le reſublimant encore deux ou trois fois avec le double de ſel commun préparé. Il fait prendre la moyenne ſubſtance de ce ſublimé, dont il fait donner en ſubſtance ou en infuſion cinq, ſix, ſept, ou huit grains; ce qu'il pretend faire des miracles: car il luy attribuë la vertu d'évacuer les venins, ce qu'il oſte à tous les autres purgatifs; mais cette temerité que l'Autheur montre en donnant des purgatifs violens, me paroiſt ſans grande neceſſité. De plus cet Autheur nous rapporte bien

Temerité de quelques Chymistes.

quelques bons effets qui ont ſuivi des coups hardis ou temeraires qu'il a faits; mais il ne nous rapporte pas les mauvaiſes ſuites que quelques-unes de ſes temeritez ont eues : comme on peut voir dans l'Obſervation vingt-deuxiéme de la ſixiéme Centurie de *Fabrice Hildan*, où il paroiſt que *Quercetan* avoit luy-même préparé du mercure de vie pour un certain Prince, afin qu'il en uſaſt comme d'une panacée ou d'un remede univerſel contre toutes ſes indiſpoſitions; mais toutes les fois qu'il prenoit de ce medicament, il luy arrivoit des ſymptomes ſi terribles, que tout le monde croyoit qu'il alloit mourir.

Pendant tout le cours de la maladie, on doit bien conſerver les forces du malade, parce qu'elles ſont ſouvent fort abatues; c'eſt pour cela qu'on peut faire quelques fomentations avec les cordiaux & les aromatiques, & qu'on peut faire ſentir au malade l'eau de canelle ou l'eau de la Reine de Hongrie; & même mêler un gros d'eau de canelle ou d'eau theriacale dans les potions purgatives, ou quelques gouttes de teinture d'ambre gris, ſi le malade

de n'a aucune disposition aux affections hysteriques ou hypocondriaques. Quand il y a de la soif, on doit ajoûter le nitre ou le nitre antimonié dans les ptisannes.

S'il y a des ulceres sur la langue & aux levres, de sorte que la langue paroisse toute coupée, on doit prendre quatre onces de teinture de roses avec l'esprit de vitriol, & y ajoûter un gros de nitre & une once de sirop de meures, pour en faire un gargarisme dont le malade se lavera la bouche : ensuite on luy fera user d'un peu de gelée de corne de cerf pour adoucir sa langue.

Si le vomissement ou le flux de ventre tourmentent beaucoup le malade, de sorte qu'on craigne que la mort ne survienne par la continuation de ces symptomes ; on remediera à ces accidens comme dans les fiévres continuës. Il ne faut point aller d'abord aux astringens ; mais aux stomachiques & aux diaphoretiques ; on peut encore se servir de corne de cerf brûlée, qu'on met dans quelque eau distillée : principalement lorsque le flux de ventre est accompagné de vers.

La toux est un accident des fiévres

malignes, comme des fiévres continues; on peut se servir dans les unes & dans les autres de l'huile d'amandes douces avec un peu de sucre candi, pourveu qu'on ait évacué les premieres voyes; mais il est beaucoup plus seur dans les fiévres malignes, qui ne sont point mêlées aux fiévres ardentes, de *dissoudre un gros d'huile d'anis par expression, avec une once de sirop de diacode, demie once d'eau theriacale, & trois onces d'eau de coquelico*, pour faire une potion qu'on donnera par cuillerées.

Lorsqu'il y a des sueurs coliquantes, nous les devons temperer avec quelques acides; cependant lorsqu'elles viennent d'abord, on les doit laisser couler quelque temps, pour voir si elles apportent quelque soulagement au malade; & l'on doit prendre garde de ne pas rafraichir le malade dans ce temps-là. Si les forces manquoient au malade, on luy donneroit du vin; & l'on luy feroit flairer de l'esprit de vin camphré, & du vinaigre theriacal.

Les autres symptomes qui arrivent dans les fiévres pestilentielles, meritent des considerations toutes particulieres: ainsi nous parlerons des exhanthemes,

sçavoir : des petite verolle & rougeolle, des parotides, du bubon, du charbon, & des taches pourprées en particulier, aprés que nous aurons parlé de ce qui reste de la maniere generale de traitter & de guerir les fiévres malignes & pestilentielles.

On acheve la guerison des fiévres malignes en purgeant les malades, & les conduisant peu à peu aux alimens solides, lorsque la fiévre est cessée, & que les accidens disparoissent ; car, comme dit *Silvius*, dans les fiévres épidemiques & malignes, quoique la fiévre soit emportée, il reste cependant des desordres dans les humeurs, qui doivent estre corrigez : autrement les malades retombent ; & l'on ne fait pas mal de mêler quelques cordiaux aux purgatifs. Par exemple, *Prenez deux gros de sené, un scrupule de sel de tartre, faites infuser dans cinq onces de decoction de scordium ; coulez, & dissoudez demie once de triphera solutive, & une once de sirop de pommes.*

Si cependant le sang estoit encore trop dissous, on feroit mieux de *faire bouillir demie once de thamarins en huit onces d'eau ; de jetter la decoction bouil-*

lante sur trois gros de sené, & demie once de manne, de passer le tout, & d'y dissoudre demie once de mouelle de casse.

On peut mêler quelques cordiaux aromatiques ou acides dans les bouillons ou dans les soupes, suivant la disposition du malade : on luy peut aussi faire quelques petites toties avec le pain roti arrosé d'eau & de vin, avec la canelle & le sucre ; pourveu que ce ne soit pas immediatement aprés que la fiévre a quitté.

Il est inutile de dire, que si le ventre du malade est resserré, il luy faut donner quelques lavemens.

CHAPITRE XXII.

Du Bubon.

Caractetes. LE bubon se connoist aisément par une tumeur qui vient dans l'aine ou sous les aisselles ; mais pour sçavoir s'il est malin & pestilentiel, on peut en douter, lorsqu'on n'a que ce seul signe : car quelquefois il paroist, quoique les autres symptomes de la peste

ne paroissent pas ; mais ils paroissent quelque temps aprés. Quelquefois aussi dés le commencement de sa naissance, on le voit accompagné de tres-mauvais symptomes ; & souvent il ne paroist que longtemps aprés la fiévre.

Prognostic. Celuy qui vient avec la fiévre est le plus fâcheux : car il montre l'abondance & la malignité de la matiere, qui produit la maladie. Celuy qui vient auparavant la fiévre, & les autres symptomes, montre l'abondance de la matiere & sa viscosité, sans pourtant montrer beaucoup de malignité. Celuy qui vient long-temps aprés la fiévre, est ordinairement salutaire & profitable, parce qu'il est un effet de la fermentation ; & par consequent de la depuration des liqueurs. Quand il y a plusieurs bubons, ils sont d'ordinaire produits par la grossiereté de la matiere & par la viscosité de la lymphe. Quand au contraire il n'y en a qu'un, c'est une suite de la malignité : ceux qui viennent en peu de temps à suppuration sont moins malins.

Guerison. Dans tous ces differens états il ne faut jamais saigner, de crainte que la matiere que la Nature a poussée dehors,

ne corrompiſt la maſſe du ſang en y rentrant ; ou que celle qui eſt preſte à ſortir, ne le puſt pas, à cauſe de la diminution qui arrive à la fermentation par la ſaignée, & par toutes les évacuations du ſang.

Les purgatifs nuiſent d'ordinaire : car comme dans le bubon venerien la tumeur s'évanoüit ſouvent lorſqu'on ſe ſert de purgatifs auparavant qu'on l'ait ouvert & qu'il ait ſuppuré ; de même dans la peſte, lorſqu'on a vuidé les vaiſſeaux, le venin y rentre aiſément. Cependant lorſqu'on trouve des indications preſſantes pour vuider les premieres voyes, on peut donner des émetiques ; mais il les faut mêler aux plus puiſſans ſudorifiques : par exemple, *Prenez une once de vin émetique, deux ſcrupules de theriaque, cinq grains de ſel volatil de vipere, & trois onces d'eau de chardon benit : faites une potion.* Enſuite il faut ſonger à fortifier les parties interieures avec des ſudorifiques tres violens : par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de petaſites, un gros de vieille theriaque, demi gros de poudre de vipere, & une once de ſirop d'œillets : faites une potion.* Cependant ſi l'on trouvoit

beaucoup d'ardeur, de chaleur & d'élevation dans le pouls; on feroit mieux de n'y pas aller si viste, & de moderer un peu l'ardeur de ces cordiaux.

Il faut appliquer sur les parties malades des fomentations avec les racines de lis, la semence de lin, de fénugrec, les feuilles de *scordium* & de rue, les fleurs de geneſt, & de camomille. On peut appliquer la decoction de tous ces differens medicamens le plus chaudement qu'on peut avec une éponge.

On pourra aussi appliquer des cataplasmes pour tirer à suppuration: par exemple, *Prenez une once de pulpe d'oignon de squille cuit sous la cendre, de la gomme ammoniac & du galbanum dissous dans le vinaigre, de chacun demie once, du levain dissous dans le vinaigre six gros, du theriaque cinq gros: mêlez le tout ensemble, & en faites un cataplasme pour appliquer chaudement sur la partie malade.*

Si ce cataplasme tire bien-tost à suppuration; il faut ouvrir un peu la tumeur avec un fer rouge ou le cautere, ou bien:

Prenez demie once de levain acre ramoli dans le vinaigre, dix cantharides,

une once de pulpe, de raisins secs, de scabieuse & de vince toxicura.

On fait une espece de vessicatoire, pour appliquer sur le bubon : ou bien, l'on prendra du levain mêlé à la poudre de cantharide qu'on appliquera jusqu'à quatre doigts au delà de la tumeur, Quand l'operation sera faite, ce qui a coutume de se faire en douze ou quinze heures, on appliquera sur la partie des feuilles de choux ramolis sous les cendres, aprés avoir ôsté le côton du milieu, parce qu'il est trop dur.

On ne doit point ouvrir les bubons, à moins qu'ils ne soient meurs, ou qu'ils ne deviennent noirs & livides ; car comme il est pour lors à craindre que la gangrenne ne s'y mette, on les doit ouvrir incontinent ou avec un caustique ou avec un vessicatoire. Dans les autres qui ne sont pas meurs, & où l'on ne voit point de peril à attendre ; on doit appliquer des crapaux dessechez & macerez dans le vin, ou l'emplastre d'*Hildanus* décrite dans l'Observation trentiéme de la sixiéme Centurie, qui se fait avec les gommes dissoutes dans le vin, où l'on ajoûte la theriaque ; ou bien, on peut encore

encore ſe ſervir de l'emplaſtre magnetique d'*Angelus Sala.*

Aprés que le bubon a eſté ouvert, & eſt venu à ſuppuration; on peut le laver avec des decoctions d'herbes cordiales, & ſe ſervir de baumes vulneraires & attractifs, comme pour des playes, où l'on veut attirer quelque choſe d'étranger.

CHAPITRE XXIII.

Du Charbon.

LE charbon ou l'antrax vient ordinairement ſeul; il prend quelquefois ſon commencement par pluſieurs veſſicules qui ſe mêlent enſemble; les parties voiſines paroiſſent gangrenées, ou tout au moins, il eſt environné de feu & d'inflammation. Son milieu eſt ſouvent reveſtu d'une crouſte noire: ce qui luy a donné le nom de charbon. *Caracteres.*

Cette maladie n'occupe pas ſeulement les parties exterieures où il eſt facile de la connoiſtre; elle occupe auſſi quelquefois les parties interieures,

ce qui eſt tres-difficile à connoiſtre. Entre les parties interieures, il ſemble que le ventricule y ſoit plus ſujet que les autres : ainſi Vanhelmont rapporte, en parlant de la peſte, qu'il a vû pluſieurs eſchares dans le ventricule, ſemblables à celles qui auroient pû eſtre cauſées par l'arſenic : Paul Barbette, Paré & Diemerbroec, ſemblent confirmer ces obſervations.

Quand le charbon occupe les parties interieures, on ne le peut gueres connoiſtre que par la froideur des extrémitez, & par des vomiſſemens frequens accompagnez de douleurs d'eſtomac ; mais tous ces ſignes ſont fort incertains, & ne donnent point d'indications particulieres pour la gueriſon : ainſi ils ne meritent pas qu'on s'y arreſte.

Prognoſtic. Le charbon montre toûjours l'acrimonie de l'humeur ; lorſqu'il vient avec la fiévre, il montre encore que le peril eſt plus grand : enfin s'il eſt noir & livide, ou qu'il s'augmente comme un ulcere rongeant, ou qu'il occupe differentes parties du corps ; il montre la malignité & l'abondance de la matiere : ce qui eſt un tres-mauvais ſigne. S'il

vient au deſſus d'un bubon, c'eſt un ſigne mortel. Si lorſque le charbon eſt ſorti on voit ceſſer tous les ſymptomes, particulierement, s'il eſt accompagné de marques blanches ; c'eſt un bon ſigne. Les marques qui ſont jaunes ou rouges, ſont une marque d'une plus grande malignité. Lorſque le charbon vient dans le carpe ou dans les doigts, il eſt fort dangereux à cauſe des tendons. Enfin, quand le charbon eſt interieur ; le malade eſt toûjours dans un plus grand danger, que lorſqu'il eſt ſimplement exterieur.

On peut icy demander, pourquoy le charbon occupe quelquefois les parties interieures, & que le bubon n'occupe que les exterieures ? Secondement, pourquoy la grandeur, ou le grand nombre des charbons eſt un mauvais ſigne ; & qu'au contraire, pluſieurs bubons, ou un bubon fort grand, ſont de bonnes marques ?

Quant à la premiere queſtion, il eſt facile de répondre, que les glandes interieures ne ſont pas fort propres à recevoir des ſucs lymphatiques & coagulez, parce que la chaleur interieure ouvre leurs pores, & que les humeurs con- *Explication.*

servent davantage de liquidité dans les parties interieures ; or les bubons viennent seulement par la coagulation des humeurs, qui doivent passer par les glandes : ainsi on ne doit pas s'étonner, s'ils ne paroissent que dans les parties exterieures. Ce n'est pas la même raison pour ce qui regarde le charbon : car il ne vient pas par la seule coagulation de l'humeur, mais par un sel corrosif ; or ce sel peut aussi bien agir sur les parties interieures que sur les exterieures ; si principalement les humeurs y sont poussées ou déterminées par quelque irritation : ainsi il arrive quelquefois que les vomissemens qui accompagnent les maladies pestilentielles, determinent les humeurs acres à couler en plus grande quantité dans le ventricule ; & il arrive aussi quelquefois que la pleuvre ou d'autres membranes par leur tissu serré, retiennent des humeurs acres qui donnent lieu à la naissance des charbons ou des exanthemes interieurs.

Pour la seconde question, si le bubon est grand, ou s'il y en a plusieurs ; c'est un bon signe : parce que c'est une marque que les parties coagulées du

sang & de la lymphe, qui contiennent beaucoup du venin pestilentiel, sont poussées au dehors; au contraire lorsqu'il y a plusieurs charbons, c'est une marque qu'il y a beaucoup de matiere acre & corrosive.

Pour remedier au charbon, on doit faire prendre interieurement beaucoup d'acides, pour moderer l'acreté corrosive des humeurs. On doit aussi appliquer dessus la tumeur l'huile de vitriol ou de souphre, & en mettre même tout autour de la tumeur; mais il est beaucoup mieux, lorsqu'ils sont malins, & qu'ils ont une eschare noire de les toucher avec le beure d'antimoine, ensuite d'appliquer dessus l'emplastre d'*Angelus Sala*; & aprés on peut appliquer l'axunge de vipere, pour adoucir & amortir la douleur que ces sortes de remedes peuvent causer. *Guerison*

Quand les charbons ne sont pas fort malins, on peut les laver avec des decoctions d'herbes aromatiques; & ensuite y appliquer la theriaque avec la graisse de vipere, afin de faire en sorte que le charbon puisse venir en une espece de suppuration. Il est cependant fort à craindre que les choses huileu-

ſes en empêchant la tranſpiration des humeurs acres, ne faſſent venir la gangrene, comme il arrive quelquefois. *Rhodius* rapporte quelques obſervations, où il aſſure que dans la peſte de Mantoüe de 1529. ſi l'on appliquoit une emplaſtre de theriaque ſur un charbon, elle cauſoit la mort; & qu'au contraire elle gueriſſoit lorſqu'on l'appliquoit ſur les bubons. *Celſe* dans le Livre cinquiéme chapitre ving-huit, ordonne qu'on brûle d'abord le charbon.
» Rien, dit cet Autheur, n'eſt meilleur
» que de brûler d'abord; & cela n'eſt pas
» fort douloureux, parce que la chair eſt
» morte; & l'on doit ceſſer de brûler
» lorſqu'on ſent de la douleur de tous
» coſtez. Enſuite il faut traitter la playe, comme les autres qui ont eſté brûlées, c'eſt à dire, avec des medicamens qui ſeparent l'eſchare d'avec la chair vive, & qui emportent avec eux tout ce qui eſtoit corrompu. On voit par là que noſtre façon de guerir n'eſt pas fort differente de celle de *Celſe*. On peut encore faire des ſcarifications tout autour de la tumeur, & appliquer un cauſtique dans le milieu avec des ſuppuratifs mêlez aux cordiaux; & l'on

doit frotter les bords de la tumeur deux ou trois fois par jour avec l'onguent de bolo. On doit ensuite appliquer sur l'ulcere des mondificatifs : par exemple, le cataplasme de racine de grande consoude cuite & broyée.

Pendant qu'on fait tous ces remedes exterieurs, on ne doit pas negliger les interieurs ; on doit donner beaucoup de sudorifiques, y mêler quelquefois les acides ; & quand on ne les y mêle pas, se servir de besouard mineral, du diaphoretique d'antimoine, des medicamens sulphureux ; & en un mot de tout ce qui peut embarrasser les parties trop acres du sang.

CHAPITRE XXIV.

Des Parotides.

Les parotides sont plus frequentes dans les fiévres malignes, & ne montrent pas, à beaucoup prés, une si grande malignité que le bubon ou le charbon : on les connoist facilement par l'enflure des glandes qui sont proche les machoires derriere les oreilles. *Caracteres.*

On doit moins craindre le séjour ou le retour de la matiere dans ces sortes de tumeurs que dans les autres : ainsi lorsqu'il vient des parotides sur la fin d'une maladie, on les fait quelquefois évanouïr par la purgation & les saignées, sans que pour cela les malades courent aucun risque : ce qui n'arrive pas dans les bubons ; car une partie de la matiere morbifique peut occuper la parotide conglomerée, & s'échapper par les conduits salivaires : ce qui n'arrive point dans le bubon, qui lorsqu'il s'évanouït, communique toute la matiere

Explication. qu'il contenoit à la masse du sang par ses veines & ses lymphatiques ; mais pour ne rien hazarder, on doit ouvrir les parotides comme les bubons ; & même on les doit ouvrir dés le commencement, si l'on craignoit qu'elles n'empêchassent la respiration du malade en devenant plus grosses.

Prognostic. Lorsque les parotides paroissent dans le commencement de la maladie, elles montrent qu'il y a une grande abondance de matiere maligne. On doit relâcher les fibres de la partie avec des fomentations d'herbes aromatiques & emolientes, où l'on peut ajoûter l'huile

de lis. Enſuite il faut faire un cataplaſ- *Guériſon.*
me avec le levain, les oignons blancs cuits ſous la cendre, la pulpe de figues graſſes, le ſuppuratif & l'huile de lis.

Lorſqu'on voit qu'il y a quelque diſpoſition à la ſuppuration, on doit y appliquer un cautere, & panſer enſuite l'ulcere avec le digeſtif commun.

Lorſque les parotides viennent dans la vigueur de la maladie, & qu'elles ont encore de la malignité, on peut purger & ſaigner, ſuivant les indications qu'on a : ce que Riviere prouve par un exemple remarquable des fiévres epidemiques de l'année 1623.

Cependant dans les parotides qui viennent dans le commencement des maladies, il eſt mieux de s'arreſter aux diaphoretiques, à moins qu'il n'y euſt une fiévre tres forte, un pouls tres-élevé, & des ſymptomes tres-violens, qui ſeroient des ſuites d'une fermentation vigoureuſe : car pour lors le Medecin ſeroit obligé de ne pas tant donner de ſudorifiques volatils ou ſulphureux ; mais il eſt rare que cela arrive.

Quoique les bubons, les charbons & les parotides ſoient des ſignes d'une

tres-grande malignité, lorſqu'ils ſont accompagnez de fiévres malignes ou peſtilentielles, ou que ces ſortes de maladies ſont épidemiques : cependant quand ils ne ſont point accompagnez de fiévres malignes, & qu'il n'y a point de maladies malignes épidemiques ou contagieuſes dans le pays; ils ſont ſouvent ſans aucune malignité; & l'on ne doit rien apprehender pour la vie du malade, quand on ne voit aucun autre ſymptome.

CHAPITRE XXV.

De la petite verole & rougeole.

APRE'S ces trois caracteres de malignité, il eſt bien juſte de parler des exanthêmes & des taches pourprées. Nous commencerons par la rougeole & la petite verole.

Tres-ſouvent la petite verole & la rougeole ne ſont point des marques certaines de malignité : même on voit des petites veroles & des rougeoles ſans aucuns ſymptomes, ſans dimi-

nution des forces, même quelquefois ſans fiévre ; mais comme elles ſont de fort petite conſequence, il eſt aſſez inutile de les prévoir : ainſi nous allons parler de celles qui ſont mieux circonſtanciées, & qui ont des caracteres de malignité, ou qui ſont mêlées à des ſynoques.

On juge qu'un enfant ou une autre perſonne aura la rougeole ou la petite verole, s'il ne les a point encore eues ; s'il a la fiévre avec des nauzées, une toux ſeche, une grande douleur de dos ou de reins, des battemens dans l'épine, une douleur avec tenſion dans les yeux, accompagnée de quelques larmes involontaires, la reſpiration empêchée, l'urine peu changée, des inquietudes & des agitations, des terreurs, des reſves, & ſonges fâcheux, des treſſaillemens, des éternuemens, des demangeaiſons du nez, les yeux pleins de feu, le viſage rouge, des bâillemens frequens ; en un mot, s'il a une fiévre avec des ſymptomes violens dés le commencement de la maladie. On peut ajoûtet que ces ſignes ſont beaucoup plus certains, ſi c'eſt à un enfant qu'ils arrivent ; ſi c'eſt dans le *Préſages.*

printemps, ou dans un temps où les rougeoles & les petites veroles soient épidemiques, principalement, si l'enfant ou la personne n'en ont point encore eu: car il arrive rarement qu'une personne qui vient à un âge avancé, n'ait pas une fois dans sa vie ces sortes d'indispositions.

Quoiqu'il soit fort difficile de discerner la rougeole de la petite verole avant qu'elles sortent; cependant l'on remarque que le pouls est plus petit dans la rougeole, la respiration plus laborieuse, l'urine plus aqueuse, les hypocondres sont plus pressez, & il y a plus de pente au sommeil: au contraire quand c'est la petite verole qui doit sortir, les frissons, les bâillemens, les veilles, les mouvemens convulsifs sont plus ordinaires; le pouls est un peu plus fort, mais en deux ou trois jours au plus, on est éclairci, lorsque les exanthêmes ne sont pas malins.

Lorsqu'on a prévû que le malade aura la petite verole ou la rougeole, il est bon de sçavoir, si la maladie sera dangereuse, même auparavant la sortie des exanthêmes. Ces maladies sont plus dangereuses dans les adultes, à

ceux qui ont des passions d'esprit, & particulierement beaucoup de crainte ; à ceux qui tombent malades au sortir d'un grand repas, ou qui sont cacochimes, particulierement lorsque les exanthêmes sont épidemiques & mortels, que le malade a un flux de ventre ou qu'il est presque sans fiévre, avec syncope, défaillance de forces, des urines claires, & une douleur violente dans la teste & dans les lombes, quoiqu'on ne voye aucuns autres accidens violens ; on peut cependant ajoûter que les grands assoupissemens & les veilles immoderées, sont assez à craindre.

Au contraire, les urines teintes & rouges, le pouls élevé, la fiévre assez violente avec redoublemens, les envies de vomir, les vomissemens, les douleurs répandues par tout le corps, les mouvemens convulsifs & épileptiques, ont coutume de preceder les petites veroles (& quelquefois les petites rougeoles) salutaires, pourvû qu'ils cessent avec la sortie de ces exanthêmes, si principalement ces maladies ne sont point épidemiques, & qu'elles arrivent à un enfant d'une bonne constitution.

Car les urines teintes marquent que

la ſeroſité du ſang ſe charge des parties étrangeres ; l'élevation du pouls & la fiévre, ſont des marques de fermentation ; les vomiſſemens & les mouvemens convulſifs, marquent que la matiere morbifique qui ſe ſepare, écarte les fibres des membranes, & ſe fait jour pour paſſer : enfin les enfans ont les fibres de leur peau moins dures ; ce qui fait qu'il y a moins de divulſion & d'écartement par les grains de petite verole. Mais d'un autre coſté, comme le tiſſu de leurs nerfs eſt plus délicat, ils ſont plus ſujets aux mouvemens épileptiques.

D'un autre coſté, l'urine claire eſt une marque de crudité ; la foibleſſe du pouls & le peu de fiévre marquent la foibleſſe de la fermentation ; les flux de ventre, les hemorragies & les veilles diminuent les forces, les eſprits & les fermentations du ſang ; c'eſt pourquoi ils ſont des obſtacles à ſa dépuration.

Caracteres. La petite verole paroiſt par des puſtules avec élevation, qui reſiſtent au toucher, & qui en deux ou trois jours depuis leur ſortie, doivent ſe terminer en piramides pour ſe diſpoſer à la ſup-

puration : elles ſont jointes à une fiévre continue ou maligne : elles occupent quelquefois les parties interieures ; lorſqu'elles ne ſont point malignes, elles doivent ſortir dés le trois ou le quatriéme jour, & le malade doit demeurer ſans fiévre & ſans accidens.

La rougeole eſt par des taches rouges, aſſez étendues, ſans élevation, qui ne tendent point à la ſuppuration, & qui ne laiſſent aprés elles aucunes cicatrices ; quelquefois même tout le corps devient rouge ſans qu'il paroiſſe de diſtinction de tache. *Caractéres.*

L'une & l'autre maladie eſt quelquefois ſi peu accompagnée d'accidens, qu'on peut les appeller fauſſes. Il y a auſſi de certaines rougeurs avec élevation, qui paroiſſent dans les redoublemens des fiévres, & qui diſparoiſſent lorſque la fiévre diminue ; mais tous ces phenomenes ne ſont d'aucune conſequence lorſqu'ils ne ſont point accompagnez de grands ſymptomes. Il y a encore de petites tumeurs, ou pour mieux dire de petites veſſies pleines d'eau, qui ſont blanches, tranſparentes ſans rougeur & ſans inflammation, qui reſſemblent aſſez à la petite verole : on

les appelle verolettes ou veroles volantes. Il y a aussi des taches rouges qui ressemblent à la rougeole, qu'on appelle rougeole volante : mais comme elles ne sont accompagnées ni de fiévres ni d'accidens, elles s'évanoüissent en deux ou trois jours, ou en se rompant, ou par la transpiration insensible.

Quelquefois la verole succede à la rougeole, comme on a vû, principalement dans la constitution épidemique de l'année 1686. ainsi il arrivoit souvent, que vers le quinze ou le vingt de la maladie, aprés que la rougeole estoit guerie, on voyoit venir la petite verole.

La rougeole & la petite verole viennent, particulierement aux mains & aux pieds, & même au visage ; au contraire les taches pourprées viennent aux lombes, à la poitrine, au cou & aux bras.

Causes generales. Les causes qui peuvent exciter la petite verole ou la rougeole, sont premierement le venin qui sort des malades qui en sont attaquez, & qui passe avec l'air dans le sang par la respiration ou par la transpiration : la constitution épidemique de l'année qui a esté

rendue telle par de grandes humiditez ou de grands changemens de temps : les mauvaises humeurs qui peuvent estre meslées à nostre sang, qui le rendent propre à fermenter, & qui ont esté produites par des alimens mauvais ou par d'autres causes : enfin on peut soupçonner qu'il y a dans nostre sang & dans nos humeurs une disposition particuliere, qui fait qu'il leur arrive pendant le cours de la vie, une fermentation & un changement considerable qu'on peut regarder comme une *despumation* ou une purification ; aussi presque tous les hommes ont, pendant le cours de leur vie, l'un ou l'autre de ces accidens, & souvent tous les deux ; & on observe que lorsqu'ils en ont esté une fois attaquez, ils n'y sont pas dans la suite si sujets.

Explication. Pour expliquer tout cela méchaniquement, il suffit de dire qu'il y a plusieurs fermens qui ont la proprieté de changer des matieres étrangeres dans leur nature ; ainsi quand la paste est devenue levain, elle peut changer beaucoup d'autres pastes en sa nature ; lorsque les pommes meures sont meslées avec d'autres qui ne le sont pas, elles

les meurissent : le vinaigre fait aigrir le vin ; les chairs corrompues communiquent leur pourriture à celles qui ne le sont pas : de même les petites parties qui s'échapent d'une personne qui a la petite verole ou la rougeole, communiquent au sang d'un homme sain, une disposition, un mouvement & une figure semblable, principalement si les pores de la peau ne sont point disposez & préparez contre ce venin : car il arrive souvent lorsqu'on a la verole ou la rougeole, que la matiere heterogene qui est poussée vers les pores de la peau, en change la disposition & le tissu, & y laisse même quelquefois des cicatrices qui en changent la figure, ce qui les rend beaucoup moins propres à recevoir ces petites parties dans la suite ; c'est peut-estre une des raisons qui fait que ceux qui ont eu la petite verole n'y sont pas si sujets.

Lorsque le venin ou le ferment malin, qui est propre à produire la petite verole, est entré dans la masse du sang, il l'agite & il luy donne une espece de fermentation ou de commotion fiévreuse : ce qui se trouve de plus grossier est poussé à la circonference ; & com-

me le chyle eſt ce qu'il y a de plus groſſier dans la maſſe du ſang, & qu'il ne peut pas aiſément paſſer par les derniers tuyaux capillaires, il en bouche les pores, & y demeure juſqu'à ce que pouſſé par de nouveau qui y arrive inceſſamment, il vienne à la ſuperficie exterieure de la peau en forme de petites tumeurs : cependant, parce qu'il eſt meſlangé avec d'autres parties du ſang, & que l'obſtruction fait ſéjourner les liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux, on voit d'abord un peu de rougeur & d'inflammation ; mais peu de temps aprés, la partie rouge du ſang qui eſt plus ſubtile, ſe fait des chemins pour circuler ou pour tranſpirer ; & il ne reſte dans ces petits abſcés, qu'un chyle corrompu par le meſlange du venin verolique.

Lors au contraire qu'il ne ſe rencontre pas dans la maſſe du ſang, un chyle épais, il vient plutoſt une rougeole qu'une petite verole ; ainſi on voit que les perſonnes graſſes, les enfans & les femmes ſont ſujets aux petites veroles, parce que leur ſang ſe trouve ſouvent meſlez à un chyle groſſier & impur ; au contraire les enfans ſecs & les jeu-

nes hommes sont fort sujets à la rougeole par des raisons opposées.

Les accidens qui devancent ces deux maladies, viennent de ce que les matieres actes picotent & irritent les parties nerveuses, lorsqu'elles ne sont point séparées du sang par la fermentation : c'est pourquoi lorsque la rougeole ou la verole paroissent, tous les accidens doivent finir, parce que le sang ne doit plus porter d'acreté dans les parties nerveuses aprés la séparation, quand la maladie doit estre sans danger.

Explication des causes. La petite verole est plus dangereuse que la rougeole, parce que le venin transpire moins aisément lorsqu'il est meslé à une matiere grossiere. Quelquefois la petite verole succede à la rougeole, lorsque la masse du sang ou du chyle devient plus grossiere, sans que tous les levains ayent esté chassez ; les nauzées, la toux séche, la douleur de dos, le peu de changement qu'on trouve dans les urines, & presque tous les autres symptomes qui précedent la petite verole, semblent estre autant de preuves qui montrent la grossiereté de parties du sang, ou qu'il y a des parties grossieres qui s'y peuvent mesler

Ainſi les nauzées ſont des marques de parties groſſieres & impures dans les premieres voyes : la toux ſéche prouve que la fluidité du ſang eſt diminuée : la douleur & les pulſations de dos marquent qu'il y a un ſang qui y ſéjourne : la peine de reſpirer, les bâillemens, la rougeur de la face & les larmes involontaires, ſemblent montrer la même choſe ; le peu de changement qui ſe trouve dans les urines, les éternuemens & la démangeaiſon du nez, viennent d'une ſeroſité qui ſe ſépare trop des autres principes, parce qu'elle n'y eſt pas fort meſlée ; & c'eſt-là ce qui donne ſouvent naiſſance aux concretions du ſang, à peu prés de même que le lait s'épaiſſit en beure ou en fromage, lors que le petit lait s'en ſepare.

Si la petite verole ou la rougeole, viennent dans une peſte, elles ſont, à ce que dit *Diemerbroec*, plus perilleuſes que le boubon & l'antrax, ſi principalement elles ſont ſans élevation, ſans rougeur, ſans douleur, mélangées enſemble & ſans ſéparation, en un mot, ſemblables à un charbon : car elles ne ſont pas produites pour lors par la fermentation & la dépuration du *Prognoſtic.*

ſang, & on doit ſoupçonner que les parties interieures en ſont plus attaquées que les exterieures.

Les petites veroles ſont ſalutaires lorſqu'elles ſont ſans aucun ſigne de malignité; quand elles ſont rouges & blanches, quand elles ſont grandes, élevées en pointe, en aſſez grande quantité; qu'elles ſont moles, ſeparées les unes des autres, & qu'elles occupent les extremitez, ſi principalement elles ſortent tout d'un coup, c'eſt-à dire, ſi toutes celles qui ont à ſortir ſont marquées dés le premier jour, & qu'en deux jours elles ſoient tout-à-fait ſorties ſans qu'il en vienne d'autres dans les intervalles.

Au contraire, elles ſont trés-mauvaiſes lorſqu'elles ſont livides, noires, dures, applaties, petites ou meſlées les unes avec les autres, qu'elles occupent la poitrine & le ventre, & elles ſont encore plus mauvaiſes, & preſque toûjours mortelles, lorſqu'elles ſont meſlées avec des taches de pourpre.

Les petites veroles qui ſe joignent les unes les autres ſont mauvaiſes, parce qu'elles ne peuvent eſtre telles que par l'abondance ou la corroſion de la

matiere morbifique qui se fait jour sous la peau : Celles qui sortent à divers temps, marquent que les fermentations du sang ne sont point parfaites, & qu'elles se font à diverses reprises ; les noires & les applaties marquent l'abondance des sels fixes & corrosifs.

Quand aprés que la petite verole est sortie, on voit cesser tous les accidens, c'est une bonne marque ; mais s'ils continuent avec la même vigueur, c'est un mauvais signe. Quoiqu'elles soient sorties, on doit craindre le cours de ventre & l'hemorragie ; mais entre tous les symptomes, le plus à craindre est la difficulté de respirer, si elle continue, aprés que la petite verole est sortie ; car elle vient souvent de ce que le poumon en est rempli : mais la salivation qui arrive quelquefois sur la fin, ou aprés la sortie de la petite verole, est souvent une bonne marque, & c'est une espece de crise qui arrive & qui guerit les petites veroles, principalement aux adultes.

Les petites hemorragies qui arrivent auparavant que la petite verole soit sortie, & dans son commencement, sont de bonnes marques ; ce qui est particulier à cette maladie.

Les mouvemens convulsifs & épileptiques qui arrivent auparavant que la petite verole soit sortie, ne doivent pas beaucoup épouvanter le Medecin, parce qu'ils ont coutume de cesser aprés l'éruption ; mais lorsqu'ils ne cessent pas, aprés que la petite verole est sortie, c'est un trés-mauvais signe. On remarque encore que quand les mains sont humides & les bras fort secs, le malade est dans un grand péril.

D'ordinaire les petites veroles salutaires commencent au quatriéme jour, & celles qui viennent avant ce jour-là ne sont point sans danger : ainsi *Sydenham*, *Riviere* & plusieurs autres avant eux, disent que le temps de l'ébulition du sang se termine au quatriéme jour, & celuy d'expulsion à l'onziéme, ou au quatorziéme ; cependant Morton prétend que le temps qui devance la sortie des petites veroles salutaires, doit estre de trois jours ; que celuy qui se consomme dans leur sortie, ne doit jamais passer trois jours, à moins qu'elles ne soient malignes ; que le temps destiné pour leur maturation, doit aussi estre de trois jours : qu'enfin celuy dans lequel elles se doivent sécher & s'encrouter,

crouter, doit aussi estre de trois jours dans les petites veroles regulieres : Il soutient que quand le temps, qui devance la sortie, n'est que d'un ou de deux jours, ou qu'il vient le cinq ou le six, les petites veroles sont toûjours *confluentes*, amassées les unes contre les autres & malignes. Il dit encore que la sortie doit toûjours estre sans fiévre : il avoue qu'il y en a quelques-unes qui sortent & meurissent dans le mesme jour ; mais il prétend que lorsque la sortie n'est pas finie en trois jours, c'est une marque de malignité.

Les flux de ventre, les dysenteries & les esquinancies sont fort à craindre dans les petites veroles ; & l'on voit assez souvent que les malades perissent quand ils ont ces sortes de symptomes.

Les urines sanglantes sont trés-mauvaises : elles sont souvent suivies d'aveuglemens, & de la perte du mouvement de quelques-unes des parties, à cause de la corrosion de la matiere ; on doit aussi beaucoup craindre toutes les difficultez d'uriner, principalement dans la sortie & dans la maturation des petites veroles.

Les petites veroles qui viennent en automne & ou en hyver, laissent des cicatrices beaucoup plus profondes que celles qui viennent en esté ou au printemps, & ces dernieres sont moins perilleuses. Les malades qui sont inquiets ou chagrins, ont des petites veroles plus dangereuses que les autres ; c'est peut-estre pourquoi elles sont plus souvent mortelles dans les adultes que dans les enfans.

De tout ceci on peut conclure que la petite verole n'attaque seulement pas la peau, mais qu'elle occupe aussi les parties interieures, & principalement les membranes, parce qu'elles ont des pores plus étroits, qui ne laissent pas par consequent un passage libre à la matiere grossiere contenue dans le sang : c'est par cette raison que la petite verole occupe trés-souvent le fond du gosier & les intestins : c'est aussi la raison pour laquelle on doit craindre les dysenteries & les esquinancies, & même celles qui sans avoir suppuré, se flétrissent d'abord, parce que pour lors la matiere repasse de dehors en dedans.

Les petites veroles, dures, noires

& petites, ſont trés-mauvaiſes, parce qu'elles ſemblent éloignées de la coction ; car quand le ſang n'a pas beaucoup de parties balſamiques, il ne peut pas corriger les levains acres qui cauſent la petite verole. Aprés leur ſortie, la fiévre & les accidens perſeverent ; & ſi la fiévre qui les accompagne eſt maligne, avec mouvemens convulſifs, ſouvent les malades meurent avant le ſecond jour de la ſortie.

Les ſymptomes qui accompagnent ordinairement l'éruption des petites veroles les plus malignes, ſont les hemorragies du nez, des reins, les dyſenteries & les mois ; car elles marquent qu'il reſte beaucoup de venin exalté dans la maſſe du ſang qui la tient en diſſolution, ce qui eſt encore plus mauvais lorſqu'il y a des taches pourprées.

La ſalivation qui arrive ſur la fin des petites veroles dangereuſes, n'accompagne guere que celles qu'on appelle continuées, parce que de pluſieurs il ne s'en fait qu'une : elles ſe connoiſſent particulierement, parce que les accidens fâcheux ne laiſſent pas de demeurer aprés qu'elles ſont ſorties. Il eſt bon

de remarquer que cette salivation n'est pas fort differente de celle qui est excitée par des onctions mercurielles ; elle vient plutost aux jeunes gens qu'aux enfans : il ne paroist pas d'abord pourquoi la matiere morbifique prend ce chemin ; cependant en rêvant sur cette matiere, j'ay pensé que le chyle grossier qui est la cause de la petite verole, a une conformité de parties avec le suc salivaire ; car c'est par le moyen de la salive que les alimens sont tournez en chyle : ainsi elle servoit à faire le chyle acre qui a produit dans la suite la petite verole. Or comme toute dissolution ne se fait que par la proportion des dissolvans, avec la chose qu'il faut dissoudre, il faut de necessité admettre quelque ressemblance entre la salive & la matiere qui fait la petite verole : ainsi la Nature peut aisément se décharger par cet endroit ; principalement quand il y a beaucoup de matiere morbifique, & qu'elle s'ouvre les passages par sa fluidité, comme il arrive dans les petites veroles continuées ; ainsi quand il arrive des ulceres à la bouche vers le onze & le douze, on doit estre asseuré qu'ils évacûront la meilleure

partie de la cause de la maladie : si cependant la salivation cessoit avant l'onze ou le douze, le malade seroit en grand danger, principalement s'il ne poussoit aucune petite verole de nouveau, ou s'il ne luy arrivoit point quelque flux d'urine abondant ; car cette évacuation détourne la matiere morbifique quand elle succede à la salivation. Cette évacuation de salive n'arrive pas seulement dans les petites veroles, mais elle arrive aussi quelquefois sur la fin des fiévres continues, lorsque leur levain est un chyle crud, qui a trop esté attenué par la fermentation ou par les remedes, pour sortir sous la figure de petite verole. J'ajoûterai seulement, que quand la salivation commence avec l'éruption de la petite verole, c'est une trés-mauvaise marque, parce que cela vient de l'abondance de la matiere ; on peut dire la même chose des flux de ventre, des sueurs & des autres évacuations.

On peut prevenir cette maladie, & l'empêcher de paroistre, & l'on peut la guerir lorsqu'elle est venue.

On lit dans les Autheurs bien des choses pour preserver de la petite ve- *Preservation*

role, qui sont trés-inutiles. Quelques-uns disent que si on donne à un enfant nouvellement né, gros comme une féve de manne dissoute dans du lait, auparavant qu'il ait rien pris, cela l'empêche d'avoir la petite verole, ou cela en diminue extrêmement la violence; de sorte que s'il en a pendant le cours de sa vie, elle n'est jamais accompagnée d'accidens fâcheux : d'autres attribuent ce même effet à la casse. Mais pour laisser des preservatifs si éloignez, & dont l'on ne peut juger par l'experience ni par la raison, que trés-difficilement : je dis que pour se preserver de la petite verole, il faut éviter avec soin d'aller dans les lieux où il y a des personnes qui en sont attaquées. Il ne faut point prendre des alimens qui peuvent engendrer un chyle ou des humeurs grossieres; cependant on ne doit pas user d'alimens trop échauffans, ni se purger, ni même se faire tirer du sang quand on ne s'apperçoit d'aucune indisposition; car les remedes & les alimens qui échauffent, rendent les pores de la peau plus ouverts, & par consequent plus propres à recevoir le venin. Lorsqu'on saigne, le chyle passe

dans les vaisseaux, & n'est pas si-tost attenué, le venin même peut plus aisément entrer dans le sang ; les purgatifs en agitant les humeurs, peuvent développer quelques levains qui estoient, pour ainsi parler, embarassez, principalement lorsque les petites veroles sont épidemiques : il faut aussi éviter tous les rafraîchissans, qui en rendant le chyle plus épais, augmentent la matiere morbifique. Si cependant l'on trouve quelques indications pour la purgation, on doit se servir particulierement du mercure doux, & le mesler avec quelques autres purgatifs, parce qu'il attenue le chyle, qu'il purge doucement sans exciter aucun trouble ; c'est pourquoi Etmulere & quelques autres, le louent beaucoup dans ce rencontre.

Pour guerir la petite verole & la rougeole, on doit considerer la maladie avant ou aprés l'éruption : si on a des signes que la petite verole doive sortir, on ne doit pas pour cela changer beaucoup de choses dans la pratique : le premier & le second jour on ne doit pas beaucoup couvrir le malade ; car pourvû qu'il ne sente aucun froid, & qu'il soit dans une chambre bien fer- *Guerison.*

mée, cela suffit. On luy peut faire une ptisanne avec l'orge & les figues, ce qui est fort loué par plusieurs Autheurs. *Forestus* dit, qu'il y avoit une rougeole épidemique où tous les enfans en étoient attaquez; mais qu'elle sortoit trés-aisément, lorsqu'ils avoient bû de la décoction de figues dans la biere. On loue encore extrêmement la décoction de lentilles sans écorces, où l'on peut ajouter un peu de semence de fenouil: Ces sortes de remedes poussent en dehors, en augmentant la fermentation des liqueurs; ainsi on n'en doit point donner, ni même de vin, si les accidens sont trop violens & causez par une trop grande fermenration.

Si les premieres voies sont remplies de matieres, on doit donner des émetiques; si la fermentation est trop grande, on doit recourir à la saignée: car comme dit *Ballonius*, *nous avons donné des purgatifs, & fait saigner des malades, & le lendemain ou le jour d'ensuite, nous voyions paroistre la petite verole, & ils s'en portoient beaucoup mieux*. Riviere pense la même chose; il la tient seulement suspecte aux enfans qui sont à la mamelle, ce qui est en partie vrai; car

il est fort rare que dans un âge si peu avancé, le sang fermente avec beaucoup de force. Cependant s'il paroissoit des signes d'une fermentation violente, on pourroit faire une petite saignée, en la proportionnant au sujet. Le même Autheur loue la purgation qu'on fait auparavant la sortie de la petite verole dans les adultes; car, dit-il, *la Nature estant delivrée d'une partie des matieres qui l'incommodoient, pousse ensuite avec force les restes du venin au dehors. Hollerius, Amatus* & plusieurs autres font saigner. L'experience de tous ces grands Hommes, jointe à leurs raisons, fait bien voir que les Medecins qui attendent tout de la Nature dans la petite verole, & qui ne donnent aucun remede pour la fortifier ou pour la décharger, sont dans une pratique trés-dangereuse.

Si l'on voit donc que le malade a des envies de vomir, des amertumes de bouche, le ventre rempli & élevé, sans douleur, sans tension & sans une fiévre considerable, ou qui a des redoublemens & des remissions assez frequentes, il faut commencer par évacuer les premieres voies, & particulierement le

ventricule, avec quelques grains de tartre ſtibié dans un bouillon ou dans quelque eau cordiale ; ce qui eſt preferable à tous les purgatifs, parce que cela n'excite point de cours de ventre, qui eſt un obſtacle à la dépuration du ſang & à la ſortie de l'humeur par les glandes de la peau ; de ſorte que le venin demeurant plus long-temps meſlé au ſang, s'y attenue, & corrompt toute la maſſe : c'eſt par cette raiſon que les petites veroles qui ſortent long-temps aprés le quatriéme jour, ſont plates, noiraſtres, confluentes ou coherentes & toûjours dangereuſes.

Si on voit une diſpoſition au cours de ventre, ou qu'il ſoit trés-fort dés le commencement, on ne doit point prendre ce ſymptome pour une intention de la Nature ; & ſi la petite verole eſt tout-à-fait indiquée, on ne doit s'arreſter qu'aux cordiaux qui peuvent rexciter la fermentation du ſang, & ſoutenir les forces, où on peut ajouter quelques legers narcotiques : il faut mettre la corne de cerf & la raclure d'yvoire dans les ptiſannes ; mais ſi les ſignes ſont équivoques, que le maiſtre grain n'ait point encore paru, on peut

donner le tartre émetique avec les cordiaux.

Enfin si l'on ne vient que le troisiéme jour voir le malade, & qu'il ait encore tous ces symptomes, on doit donner le tartre émetique avec la poudre de vipere dans l'eau de chardon benist, pourvû qu'on ne vist encore rien paroistre ; car il ne faut point troubler la Nature, si elle poussoit quelque chose à la circonference.

Si cependant la fiévre estoit trés-violente, ou qu'on vist difficulté de respirer, douleur de costé ou ophtalmie, &c. il faudroit commencer par la saignée, de crainte que le chyle trop épais, qui est meslé à la masse du sang, ne soit poussé par la violence de la fermentation dans tous les visceres, & qu'il n'y produise des obstructions, des inflammations & des abscés : & si la fiévre marche toûjours d'un pas égal, on revient à la saignée, qui doit estre repetée avant la sortie de la petite verole ou de la rougeole, autant de fois que le demanderont les accidens, tels que peuvent estre les difficultez de respirer, les douleurs des parties interieures, l'élevation & la vitesse du pouls, les mou-

vemens convulsifs, le delire, les ophtalmies, les grands assoupissemens, les esquinancies, &c.

Aprés tout cela, si la fermentation n'est pas bien forte & que la Nature ne pousse pas assez, on peut donner les précipitans; entr'autres, le besoard mineral, la terre sigillée de Silesie, la corne de cerf préparée, ou même la poudre de Joel, qui se fait *en prenant de la semence de cresson & d'aquilegia, de chacun un gros, de la poudre de corne de cerf un demi gros, de corail rouge & des perles préparées, de chacun un scrupule*; on fait du tout un meslange dont on donne un gros au malade. Ce remede sert à absorber les fermens trop acides, & par les sels volatils que contiennent les graines, il sert à pousser un peu par transpiration.

Dans les douleurs de costé, de colique, dans les veilles immoderées & les accés épileptiques qui viennent avant la sortie, aprés la saignée, on peut mesler quelques goutes de laudanum liquide aux antipleuretiques, aux antiepileptiques, &c. pourvû qu'on ajoûte quelques cordiaux, comme le *contrayerva*, le diascordium, la theria-

que, &c. Il faut prendre garde de se servir de figues dans les ptisannes, dans les douleurs des parties internes. J'aime mieux faire bouillir un gros de canelle dans une pinte d'eau.

Sydenham condamne avec raison l'usage des cordiaux trop chauds avant le quatriéme jour : particulierement lorsque la fermentation du sang est assez forte ; car ces sortes de medicamens attenuent les humeurs morbifiques qui sont dans les premieres voyes, quand on n'a pas fait préceder quelque évacuation : ainsi ils augmentent la maladie, en faisant passer dans le sang une grande quantité de cette matiere : ou bien ils augmentent l'ébulition & la fermentation du sang : ce qui le rendant plus subtil l'empêche de former des grains sur la peau, cela produit un mêlange intime de ce chyle corrompu avec le sang : ainsi il infecte toute la masse du sang ; ce qui fait que le malade ne se délivre d'ordinaire que par une grande salivation ou un cours de ventre. Je ne puis cependant estre du sentiment de cet Autheur, lorsqu'il dit qu'il n'est pas necessaire qu'un malade se tienne au lit dans les petites

veroles qu'il appelle discretes, pourveu qu'il garde la chambre; car l'experience nous fait voir qu'il y a plusieurs enfans travaillez de petites veroles salutaires & tres-douces, qui meurent pour avoir esté exposez à l'air froid: ce que plusieurs Autheurs ont remarqué, & ce qu'on voit tous les jours. Il faut donc regler la diete & les couvertures du malade, suivant les differens degrez d'ébulition qui se trouvent dans son sang.

Lorsqu'il arrive une hemoragie dés le commencement, qu'elle dure longtemps, & qu'on craint qu'elle n'affoiblisse la fermentation ; il est bon de mêler avec les cordiaux quelques narcotiques: si au contraire le malade estoit dans un assoupissement avec élevation de pouls ; il faudroit aprés la saignée le reveiller avec quelques vessicatoires.

Nous avons dit qu'il faut donner des précipitans vers le troisiéme jour : j'ajoûte que dans le quatriéme si la fiévre & tous les accidens cessent avec l'éruption de la petite verole, on ne doit rien faire: il faut seulement continuer un regime exact au malade. On luy peut faire prendre un peu de decoc-

tion legere de canelle dans l'eau, où l'on mêle quelques précipitans; mais si la fiévre continue un peu aprés l'éruption, quoique la fermentation du sang ne soit pas fort grande, on doit mêler quelques narcotiques aux précipitans, afin de calmer les accidens; mais si la fermentation paroist lente & sans vigueur, & qu'au même temps l'on voye quelque dereglement dans les esptits; on se servira des cordiaux volatiles avec les narcotiques. Par exemple: Lorsque la fermentation est grande, qu'il y a delire ou bien disposition inflammatoire en quelque partie; aprés qu'on aura saigné, si l'on ne l'a pas déja fait, *Prenez quatre onces d'eau de coquelico, un scrupule de poudre de vipere, autant de viperine virginienne, un demi gros de diaphoretique mineral, autant d'yeux d'écrevice préparez, & une once de sirop de diacode*; mais lorsque les petites verole poussent lentement ou qu'elles s'applatissent aprés qu'elles ont paru avec un petit pouls, *Prenez cinq onces d'eau de chardon benit, de la poudre de vipere & du diaphoretique mineral de chacun demi gros, un gros de diascordium, six gros de sirop de canelle, & huit*

gouttes de laudanum liquide : on fera une potion.

Il ne faut pas craindre que les narcotiques empêchent la ſalivation, ni même les cours de ventre, qui ſont quelquefois utiles dans les petites veroles des enfans, lorſque le cours de ventre n'eſt pas abondant, & eſt ſans douleur, quoiqu'on le croye toûjours mauvais dans toute ſorte de petites veroles, à cauſe, dit-on, que cet accident s'oppoſe à l'impulſion de la Nature; mais l'on ne prend pas garde que tres-ſouvent c'eſt une évacuation de l'humeur morbifique, qui n'eſt mauvaiſe, que parce qu'elle en montre l'abondance : ainſi lorſqu'on la ſupprime, le malade ſe trouve d'ordinaire plus mal; principalement lorſqu'il y a de la malignité dans la petite verole des enfans, ou qu'elles ſont accompagnées de ſymptomes fâcheux. On doit donc ſe reſſouvenir que les narcotiques n'arreſtent point la ſalivation dans les adultes, ni les cours de ventre dans les enfans ; & on ne les doit pas donner pour une ſeule fois : & *Sydenham* pouſſe la choſe ſi loin, qu'aprés la ſortie de la petite verole, il en fait prendre

dre aux adultes toutes les nuits ; & il dit que cela luy a parfaitement bien réüssi, & la raison s'y accorde : car l'*opium* remue le sang d'une maniere bien douce & bien tranquille, il appaise les desordres des esprits, procure un doux sommeil, & rend les fibres du cerveau beaucoup plus fermes & moins capables de recevoir les parties heterogenes du sang : ce qui rétablit tout le genre nerveux. De plus en agitant doucement le sang, il aide la transpiration & la sortie des grains ; ce qui fait qu'il en sort une plus grande quantité, principalement à la face & aux mains.

Quoique les narcotiques ne semblent pas propres pour empêcher l'ebulition du sang ; cependant ils l'empêchent quand ils sont mêlez aux cordiaux temperez ou rafraichissans, parce qu'ils empêchent les mouvemens desordonnez des esprits : car quelquefois les petites veroles viennent en trop grande quantité ; & il faut, pour ainsi parler, retarder leur sortie, ou elles sont accompagnées de sueurs colliquatives, de veilles, de delires, &c. Il arrive même quelquefois qu'elles ne sortent point

à cause de la trop grande fermentation du sang ; car quand le chyle est rendu plus subtil qu'il ne doit estre, il se mêle intimement au sang , & il ne sort plus en grains , comme il doit faire. Il semble qu'*Amatus Luzitanus* rapporte un exemple à peu prés semblable dans la troisiéme Centurie, Guerison 18. lorsqu'il dit qu'un enfant a esté gueri par le seul usage des rafraichissans & des incrassans. Nous pouvons ajoûter que le chyle épais devient quelquefois si subtil qu'il faut employer les acides pour guerir la maladie.

C'est ce que plusieurs habiles Medecins font dans les grandes hemoragies, qui suivent les petites veroles : car ils mettent vingt ou trente gouttes d'esprit de vitriol dans des potions cordiales avec quelques narcotiques : par exemple, *Prenez de la racine de viperine virginienne & de gentiane de chacun un scrupule, vingt grains de poudre de vipere, dissoudez avec une once de diacode, cinq onces d'eau de coquelico, & ajoûtez vingt gouttes d'esprit de vitriol.*

Quoique les cours de ventre soient quelquefois profitables dans les petites veroles qui arrivent aux enfans , en dé-

tournant une partie de la matiere qui fait la maladie; on peut dire cependant qu'ils sont presque toûjours dangereux dans les adultes, ou lorsqu'ils sont trop abondans ou accompagnez de trenchées: principalement s'ils sont avec beaucoup de foiblesse, ou que les grains de la petite verole s'affaissent; pour lors il faut se servir de cordiaux volatils & sulphureux. Entre tous ceux-là on doit extrêmement considerer l'esprit de genévre qu'on tire par la fermentation & même son extrait: on peut ajoûter à ce medicament les précipitans & le *laudanum*. Par exemple, *Prenez quatre onces d'eau de menthe, une once d'esprit de genévre, quinze grains de l'extrait de la même plante, demi gros de diascordium, deux scrupules d'yeux d'écrevice preparez, dix gouttes d'esprit volatil de corne de cerf, six gros de sirop de diacode, autant de celuy de coquelico, & douze gouttes de laudanum liquide:* on fera une potion pour donner en une ou deux fois, suivant que les indications seront pressantes.

Morton remarque que, dans la sortie des petites veroles malignes, les mala-

des ont souvent des envies de pisser: ce qu'il regarde comme quelque chose de fort dangereux. Il recommande extrêmement la cendre de crapaux calcinée en noirceur, dont il fait donner un scrupule avec quelque bol cardiaque : ce qu'il fait reïterer toutes les quatre ou six heures. Il pretend que les sels lixivieux de ce remede, corrigent l'acidité des humeurs, & rendent les urines plus abondantes & moins frequentes.

Outre toutes ces choses, il faut avoir égard aux differentes parties internes & externes qui ont coûtume d'estre attaquées; & entre toutes on doit tâcher d'affranchir le poumon de la fluxion : ce qu'on peut faire, au commencement par la saignée & les ventouses; & même on se peut servir de quelques lochs; mais auparavant que la fluxion commence à paroistre, il faut se servir de ptisannes pectorales. Par exemple : *Prenez quatre figues grasses, des raisins secs & des lentilles sans écorce de chacun une demie once, un gros de semence de fenouil, & autant de gomme atraguant, avec douze ou quinze grains de saffran: on fera bouillir le tout en trois chopines*

d'eau de fontaine, dont le malade boira pour sa boisson. Ces remedes qui ont esté extrêmement estimez par les Arabes, peuvent seulement avoir lieu, lorsqu'il faut empêcher la fluxion sur les poumons, & procurer la sortie de la petite verole.

On peut faire differens lochs ou elegmes suivant les accidens differens. Par exemple, si la toux presse fort, *Prenez une once de mucilage de semence de psillium, autant de sirop de diacode, & autant d'huile d'amande douce; mêlez le tout ensemble avec demie once de diamargaritum frigidum, & en faites un loch qu'on sucera avec un bâton de reglisse.*

On pourroit cependant donner moins d'incrassans, si l'on voyoit qu'il n'y eût pas beaucoup de colliquation dans les humeurs: ainsi l'on pourroit mêler l'huile d'amandes douces au sirop de diacode, en y ajoûtant quelques gouttes d'huile essentielle d'anis.

S'il y a quelque ulcere dans la bouche, on la lavera tres-souvent avec la decoction d'orge où on aura mêlé un peu d'alun de roche & de miel rosat, ou de sirop de meures.

Si l'urine est sanglante & qu'il paroisse que les reins sont attaquez de petite verole ou d'ulceres qu'elle a laissez ; il faut donner des emulsions & des narcotiques. Par exemple : *Prenez demie once des quatre semences froides majeures mondées, quatre amandes pelées, un gros & demi de trochisques d'alkequenge, & autant de ceux de carabé, une once & demie de sirop de diacode, & autant de celuy de violettes :* on fera une potion ou une emulsion pour deux doses differentes.

On peut substituer à tous ces remedes les trochisques de Gordon ou le bol d'Armenie ou la terre sigillée, comme on peut substituer le sirop de guimauve ou d'autres équivalens en la place de celuy de diacode & de violette.

Enfin il faut passer des parties internes aux parties externes ; & il faut particulierement considerer les yeux, parce qu'ils sont d'une structure plus delicate, & parce qu'ils sont des organes tres-necessaires pour les commoditez de la vie.

Afin d'empêcher que la matiere qui fait la maladie ne se jette sur les yeux, il faut d'abord aprés la saignée user de

fortifians chargez d'alkalis volatils & de quelques parties huileuses, pourveu qu'ils soient sans acreté, & plûtost repercussifs qu'attractifs ; & pour mieux faire, il faut couvrir chaque œil avec une feüille d'or ; mais si les grains sont déja répandus dans les yeux & sur les parties voisines, il faut seulement empêcher la personne de se toucher & corriger l'acreté du venin par des parties douces & balsamiques.

On recommande extrêmement l'eau de plantain avec le saffran pour mettre dans les yeux avant la sortie de la petite verole ; mais quand elles sont sorties, *Prenez deux onces d'eau rose, dix grains de camphre en poudre, six grains de safran, demi gros de tutie préparée & autant de trochisques d'albi rasis :* on fera du tout un collire qui convient parfaitement bien aux yeux qui sont ulcerez : ou bien, *Prenez demi gros de pierre calaminaire broyée sur le porphyre & autant de tutie préparée : on mêlera le tout en six gros de beure nouvellement fait :* on fera un onguent dont on se servira, en en mettant dans l'œil par le grand angle, lorsque les grains commenceront à se vuider & à s'en-

croûter, il faut souvent arroser les paupieres avec la decoction de mauve, de guimauve, de semence de lin ou de fénugrec, principalement lorsqu'on ne peut pas lever la paupiere superieure parce qu'elle est enflée. J'ajoûte que la decoction émoliente doit estre chaude lorsqu'on s'en sert, parce qu'elle penetre davantage.

Si l'on voit quelques petites taches blanchastres dans l'œil, on tâchera de les dissoudre avec l'infusion de *crocus metallorum* dans le vin, où l'on fera dissoudre un peu de sucre candi : on pourra même reduire le sucre candi en poudre & en souffler dans l'œil.

On ne doit appliquer aucuns repercussifs sur le visage : car c'est particulierement dans cette partie que la masse du sang a coûtume de se décharger des impuretez qui causent la petite verole : toutefois afin de faire plûtost tomber les croûtes & les pustules, on peut passer dessus legerement une plume trempée dans l'huile d'amandes douces ou dans l'huile de noix tirée sans feu, principalement lorsqu'elles sont meures. On peut ajoûter à ces huiles l'eau de mille-fleurs, qui est fort

loüée

loüée par quelques Autheurs.

Pour préserver le dedans des narines contre la petite verole, on peut faire des lotions avec l'eau de plantain ou la decoction de *sumac*, où l'on peut même ajoûter le camphre. On peut introduire dans le nez des tentes trempées dans ces liqueurs; ou bien on fait un sac avec les sentaux & le camphre, qu'on arrose de vinaigre rosat, & qu'on approche de temps en temps du nez.

Quand la petite verole est déja sortie, il faut oindre les grains avec des huiles, comme nous avons déja dit; & si les pustules degenerent en ulceres, il faut mêler les huiles avec des préparations de plomb : c'est par cette raison qu'on doit se servir de l'*album rasis*, ou de l'huile d'œuf qu'on a agitée pendant quelque temps dans un mortier de plomb avec un peu de ceruse. On doit traiter de même tous les autres ulceres qui suivent la petite verole. S'il vient une surdité aprés la petite verole, on l'emporte quelquefois avec des purgatifs; si l'on ne l'oste pas par là, il faut se servir de vessicatoires qu'on applique derriere les oreilles; & l'on peut faire évaporer

des choſes attenuantes, dont l'on conduit les vapeurs dans l'oreille par le moyen d'un entonnoir.

S'il reſte quelques tumeurs dures en quelques parties, il faut les conduire à ſuppuration.

Outre tous ces ſymptomes qui viennent dans les petites veroles ordinaires, il y en a d'autres qui ſont d'une tres-grande importance : tels ſont les demangeaiſons qui arrivent à la plante des pieds & aux mains, la ſuppreſſion d'urine, l'empêchement de la ſalivation avec danger d'eſtre étouffé, les nauzées, les cardialagies, les vomiſſemens, les urines ſanglantes, &c.

La demangeaiſon des pieds & des mains ceſſent, & la rougeole ou la petite verole paroiſſent plûtoſt & plus aiſément, ſi l'on en croit *Foreſtus*, lorſqu'on fait tenir ces parties dans l'eau chaude ; il paroiſt même que la raiſon confirme ce ſentiment : car cette eſpece de bain ouvre les pores de la peau, & en relâche les fibres.

La ſuppreſſion d'urine ne ſe guerit point par les diuretiques, à ce que pretend Sydenham ; mais il ſuffit de faire lever le malade, & de le faire mar-

cher en le ſoûtenant : car dit cet Autheur, quand on luy aura fait deux ou trois fois traverſer la chambre, il rendra de l'urine abondamment. Quoique cela ſoit quelquefois vrai, il ne faut cependant pas mépriſer l'uſage de quelques diuretiques, principalement lorſqu'on les mêle à des rafraichiſſans ou à des narcotiques, qui ſont dans ce rencontre d'un grand ſecours ; ni les fomentations emolientes ſur les parties. Morton, comme nous avons déja dit, ſe ſert de la poudre de crapaux calcinez en noirceur, mêlée avec des cordiaux.

Les envies de vomir & les douleûrs d'eſtomac ſe gueriſſent dans les commencemens par les émetiques ; mais quelquefois ces ſymptomes ne laiſſent pas de continuer. Pluſieurs Auheurs recommandent beaucoup la theriaque nouvelle, ſoit qu'on la prenne ſeule ou diſſoute dans le vin ; & il eſt facile de voir qu'elle peut beaucoup par ſes parties volatiles & par la vertu de l'*opium* qui y eſt encore tout entier.

Quand la ſalivation eſt ſupprimée, on prend de la decoction d'orge avec le miel, qu'on ſiringue aſſez chaudement dans le fond de la gorge ; mais

ſi l'on voit que le malade ſoit en danger d'eſtre étouffé, il faut donner une once & demie de vin émetique ; & Sydenham ne croit pas qu'on en doive donner moins, à cauſe du grand peril où eſt le malade, & du peu de ſentiment qu'il a.

Si le malade ſent des douleurs ou des demangeaiſons d'oreilles, il faut prendre garde qu'il n'y touche avec les mains; s'il coule quelque choſe, il faut le laiſſer couler ; & ſi la douleur eſt preſſante, il faut les étuver avec une decoction tiede & emoliente.

Il y en a qui percent avec une éguille d'or les grains de petite verole lorſqu'ils ſont meurs ; mais comme l'on a vû que cela n'eſtoit d'aucune utilité, on en a perdu la coûtume : car la matiere purulente avoit déja fait toute ſon impreſſion ſur la peau en fermentant. Secondement, l'air entre par l'ouverture qu'on fait avec l'aiguille, & augmente la corroſion qui eſt déja dans la matiere. On peut ſe ſervir pour oſter les cicatrices qui reſtent ſur la peau, de l'eau ſuivante: *Prenez de l'eau de frais de grenouille & de l'eau de fleur de féves de chacune une once : mêlez le tout*

avec un gros d'huile de tartre par defaillance, & en appliquez sur les endroits cicatricez.

Sur la fin des petites veroles, on doit purger, afin que la matiere qui s'est vuidée dans les premieres voyes, puisse estre poussée dehors, & qu'on separe de la masse du sang les restes du suc coagulant qui l'infectoient : par exemple, *Prenez quinze grains de sel fixe de tartre, dix de mercure doux & douze de scammonée:* mêlez le tout ensemble dans la conserve de roses pour en faire un bol ; si le malade n'avoit pas de la disposition pour avaller en bol, il faudroit, *Prendre deux gros de sené & un scrupule de sel de tartre qu'on feroit infuser dans l'eau commune, & l'on dissoudroit trois gros de confection de hamec & une once de sirop de roses pâles.*

Il arrive quelquefois que pour n'avoir pas purgé, ou ne l'avoir pas fait assez tost ou suffisamment, il vient des abscés proche des articles, qui sont tres-malins, qui occupent & ont leur principal siege dans les epifises des os qui sont dans ces endroits.

C'est cette maladie que Severin a

nommée *pædartracace*, & quelques autres épine venteuſe : on doit donc pour empêcher tous ces deſordres recourir à la purgation dés qu'on voit la moindre diſpoſition dans les croûtes à ſe ſecher : principalemenr dans les petites veroles d'automne & d'hiver, où la matiere purulente eſtanr plus groſſiere, peut moins aiſément rranſpirer.

CHAPITRE XXVI.

Des Taches pourprées.

LEs taches pourprées ou le pourpre ſonr accompagnées d'une fiévre maligne ou peſtilentielle : elles retiennent le nom de pourprées à cauſe de cet accident, quoiqu'il ne change point la nature de la maladie.

Ces ſortes de raches viennent particulierement aux lombes, au dos, au cou, à la poitrine, aux cuiſſes & aux bras à cauſe des gros vaiſſeaux qui paſſent par là. Il eſt plus rare qu'il en vienne à la face, à cauſe que l'air la frappe conrinuellemenr. Ces taches ſont d'ordinaire aſſez ſemblables à de

petites morsures de puces : cependant elles en sont differentes, en ce que les taches pourprées n'ont point un petit point rouge dans le milieu : ce qui se rencontre dans les morsures à cause de l'aiguillon ou de la petite trompe que la puce a fourrée dans la peau. De plus lorsqu'on met la farine de lupins avec le vinaigre sur les morsures, elles s'évanoüissent d'abord : ce qui n'arrive pas aux taches pourprées. *Caracteres.*

Il est facile de distinguer les taches pourprées des lentilles & des taches naturelles qui sont sur la peau ; si l'on prend garde à leur grandeur, à leur abondance aux lieux où elles se rencontrent, & sur tout à la nature de la fiévre & des accidens qui les accompagnent.

Elles ne sont differentes des taches des scorbutiques que par les seuls accidens qui les accompagnent, la nature des fiévres qui courent, & quelques autres circonstances particulieres, telles que peuvent estre le temperament & la disposition du malade : ainsi il faut beaucoup de prudence dans un Medecin ; car, comme disent *Primerose*, *Riviere* & plusieurs autres, il vient quel-

quefois dans des maladies des taches qui ſont ſemblables aux taches pourprées, & qui ne ſont cependant point du tout malignes ; cela arrive, diſent ces Autheurs, dans les rateleux, dans ceux qui ont d'anciens embarras dans les viſceres, dans les ictériques, ſcorbutiques!, & generalement dans tous ceux qui ont un ſang aqueux & qui ſont ſujets à la cachexie.

Ces ſortes de taches pourprées ſont fort differentes les unes des autres en grandeur, en figure & en couleur : car celles qui ſont ſemblables en figure & en petiteſſe à des morſures de puces, ſont beaucoup plus communes que les autres : elles ſont cependant encore tres-differentes les unes des autres en couleur : car il y en a de rouges, d'autres ſont pourprées, d'autres ſont livides, & enfin il y en a de noires. Outre ces eſpeces de taches, il y en a encore d'autres qui ſont grandes, larges, & qui ne repréſentent pas mal des contuſions ou des coups d'étrivieres : elles ſont quelquefois répanduës ſur une partie qu'elles couvrent entierement.

Préſage. On juge qu'il y aura du pourpre dans une maladie par les ſignes de ma-

lignité, la nature de la fiévre, la violence des symptomes, la constitution épidemique de l'air & du pays, & même par le temperament du malade. Premierement, lorsqu'on voit dans une fiévre des symptomes qu'on n'a pas accoûtumé d'y voir; ou quand la fiévre estant tres-petite, on la voit cependant accompagnée d'accidens considerables; enfin lorsque la fiévre n'est pas comme elle a accoûtumé d'estre, on doit soupçonner du pourpre. Entre les symptomes qui marquent qu'il viendra du pourpre, on doit compter tous ceux qui marquent de la malignité: tels sont les nauzées, les defaillances, les hemorragies, le manque d'appetit, l'abatement des forces, une soif extraordinaire sans fiévre, ou une fiévre ardente & une langue brûlée sans soif, les veilles, les delires & les affections soporeuses; si tous ces symptomes n'accompagnent pas le pourpre, ils ont coûtume de le préceder, principalement si les maladies pourprées sont épidemiques: cependant on doit prendre garde que ceux qui sont sujets au scorbut, à la fiévre quarte, ou qui sont infectez de quelque maladie venerienne, sont

moins ſujets au pourpre & aux fiévres malignes.

Cauſes. Le pourpre n'a point d'autres cauſes que celles qui produiſent les fiévres malignes : principalement lorſqu'elles ſont produites par la diſſolution du ſang ; car quand le ſang eſt tellement diſſous, qu'il peut à peine eſtre contenu dans ſes vaiſſeaux, ſa partie la plus ſubtile s'échappe par les pores des vaiſſeaux ; & ſi elle trouve les chemins libres, il ſe fait une hemorragie : mais lorſque ces petites gouttes de ſang ſe ſont échappées des conduits qui aboutiſſent à la peau, ſi elles ſont retenuës par des parties plus ſerrées, qui ſont dans la ſurpeau ; il eſt neceſſaire qu'il paroiſſe des taches.

Explication. Or cette diſſolution du ſang eſt produite par un ſel acre volatil ; & elle devient ſi grande, que le ſang devient enfin incapable de fermenter, à peine entretient-il la vie, les forces ſont languiſſantes & abatuës, le ſang ſort de ſes vaiſſeaux ; & les parties acres & ſalines qui ſe répandent ſur les membranes de l'eſtomac & ſur les nerfs, cauſent en les picotant un degouſt, une ſoif, des veilles, des de-

lires & des mouvemens convulſifs.

On ne ſçauroit gueres douter que les taches pourprées ne viennent d'une grande diſſolution du ſang cauſée par un ſel acre : car les taches pourprées ſont quelquefois tres-noires, & tres-proches de la mortification, & même quelquefois ſemblables à l'eſcarre qui auroit eſté produite par un cautere. Th. Bartholin rapporte l'hiſtoire d'une tache pourprée ſemblable à une eſcarre produite par un cautere qui eſtoit de la grandeur d'un écu blanc. Tout le monde ſçait que les ſels lixivieux & alkalis, comme ſont les pierres à cautere, cauſent des eſcarres noires en brûlant les parties ; & il n'y a aucun acide, ſi l'on en croit *Silvius*, qui puiſſe faire le même effet.

Ce ne ſont pas ſeulement les taches noires qu'on doit attribuer au ſang diſſous : car il arrive aſſez ſouvent que les ſels volatils rendent le ſang d'un beau rouge : lors particulierement que le ſang eſt hors de ſa diſpoſition naturelle, par le mêlange d'un chyle groſſier : il eſt donc abſolument faux de dire qu'il n'y a que les acides ſeuls qui puiſſent donner au ſang une couleur rouge & vermeille.

On peut demander pourquoy les ſcorbutiques & les cachectiques ſont ſujets à des taches ſemblables aux pourprées ; ſi leur ſang qui eſt rempli de parties acides eſt plus coagulé que diſſous ; mais ces ſortes de doutes s'évanouïront bien-toſt , ſi l'on conſidere comment ſe fait le pourpre.

Les taches pourprées ne ſont point produites par la coagulation ou par la diſſolution du ſang ; mais elles ſont immediatement produites , parce que le ſang qui s'eſt échappé par les pores des vaiſſeaux capillaires , eſt retenu par la cuticule : ce qui fait qu'il la teint de ſa couleur en differens endroits;or les petites parties du ſang peuvent s'échapper des vaiſſeaux capillaires , ou parce qu'étant renduës plus ſubtiles & plus fluides par des ſels acres , elles ne peuvent point eſtre retenuës par les membranes des vaiſſeaux capillaires , comme il arrive dans les fiévres malignes ; ou parce que les parties du ſang eſtant plus groſſieres que de coûtume , ne peuvent pas traverſer librement les tuyaux capillaires : ce qui produit des obſtructions & des ruptures dans ces vaiſſeaux , qui donnent lieu à quelques parties de la

masse de s'échapper sous la cuticule, comme il arrive dans les affections scorbutiques; ou bien enfin parce qu'une serosité teinte & separée de la partie fibreuse du sang, s'échappe par les rameaux capillaires qui vont vers la cuticule, comme on voit arriver dans les cachectiques, principalement en ceux qui tendent au scorbut ou à l'hydropisie.

Les prognostics des taches pourprées sont tout-à-fait les mêmes que ceux des fiévres malignes, & on les doit tirer les uns comme les autres, de la grandeur & du nombre des accidens, & principalement de la force du malade: cependant lorsqu'on ne voit point de fiévre considerable, ni aucun accident remarquable dans le pourpre, la mort ne laisse pas de venir quelquefois tout d'un coup, quoique le malade paroisse sans danger. *Prognostic.*

Quand le pourpre a paru, les hemorragies sont trés-suspectes; car elles prouvent la grandeur de la maladie, en montrant combien le sang est dissous & acre.

Les taches pourprées qui viennent le sept, le neuf & le onze, sont beau-

coup plus legeres & moins dangereuſes que les autres, non pas ſeulement parce qu'elles ſont critiques, mais parce que dans ces jours-là il arrive pour l'ordinaire de grandes fermentations dans le ſang. Ainſi on peut ſoupçonner qu'elles ſont plutoſt produites par la fermentation du ſang, que par ſa diſſolution : elles ſont donc les effets d'une cauſe periodique & moins puiſſante ; de ſorte qu'elles ne doivent rien faire craindre, principalement ſi elles ſont grandes, larges, rouges, accompagnées des ſignes de coction, qui ſont auſſi d'autres effets d'une fermentation precedente.

Au contraire celles qui viennent au commencement de la maladie ſont mauvaiſes, principalement ſi elles diſparoiſſent ; car cela n'arrive que lors que la fermentation ſe détruit : cependant ſi elles paroiſſoient dans les redoublemens des fiévres, & qu'elles diſparuſſent dans la remiſſion, c'eſt une marque qu'elles ſont trés-legeres, & ſeulement produites par la fermentation du ſang, principalement lorſqu'elles ſont rouges vermeilles, avec quelque largeur.

Les taches qui ſonr en petite quantité, avec une augmentation de fiévre & des urines crues, ſont trés-mauvaiſes ; car pour lors la fermentation ne produit aucune ſeparation, & les taches ne peuvent eſtre qu'un effet de la malignité.

Les taches qui ſont de couleur rouge ou pourprées, ſont moins à craindre que les autres quand elles ſont grandes & larges ; car elles ſont d'ordinaire produites par la fermentation des liqueurs : celles au contraire qui ſont noires, livides ou vertes, ou ſemblables à des eſcarres, ſont trés-mauvaiſes ; car elles montrent l'acreté de la matiere qui cauſe la maladie.

Les taches qui ne paroiſſent que fort tard, & qui ne viennent point dans un jour de redoublement, ſont dangereuſes, parce qu'elles prouvent la foibleſſe de la Nature, & même elles ne paroiſſent quelquefois qu'aprés la mort, comme remarque fort bien Primeroſe.

Les grandes taches qui ſonr rouges, ſont meilleures ; mais celles qui ſont livides ſont dangereuſes : celles qui de livides qu'elles eſtoient deviennent rouges, ſont beaucoup moins à craindre

que celles qui de rouges deviennent livides : car dans les premieres la malignité de l'humeur eſt corrigée par la fermentation ; dans les autres au contraire, la fermentation rend les humeurs plus acres & plus cauſtiques. En un mot, toutes les taches noires ſont trés-dangereuſes, parce qu'elles ſont produites par des humeurs acres & cauſtiques ; ainſi *Foreſtus* aſſeure que dans une peſte qui arriva, on voyoit mourir tous les malades peu de temps aprés qu'on avoit vû paroiſtre de petites lentilles noires, ſemblables à des grains de poivre.

Guerison. La gueriſon des taches pourprées n'eſt point differente de celle des fiévres malignes, & on doit avoir préciſément les mêmes indications ; cependant on peut & on doit obſerver ce qui ſuit :

Premierement, on peut donner le vin un peu plus abondamment icy que dans les autres fiévres malignes ; principalement lorſqu'il n'y a point de mélange de fiévre ardente ; car comme les ſignes de malignité ſont plus évidens, on peut davantage donner de cordiaux. De plus il eſt certain que le vin con-

tient

tient beaucoup de souphres capables d'adoucir l'acreté des humeurs, & un tartre un peu acide capable de les fixer.

Secondement, dans le commencement on doit commencer par les émetiques, ensuite user de cordiaux assez puissans pour exciter la fermentation du sang, où on peut mesler quelques acides; comme par exemple, le vinaigre theriacal avec le rob de sureau, l'extrait de genévre dans l'eau de chardon benist: mais dans la vigueur de la maladie, il faut se servir de cordiaux plus fixes, moins sulphureux; ce qui doit estre particulierement observé, quoique cela soit commun à toutes les fiévres malignes qui ne sont point meslées aux fiévres ardentes.

Troisiémement, la saignée est salutaire dans les taches pourprées qui sont accompagnées de fiévres ardentes, qui paroissent dans le commencement de la maladie, qui sont d'une couleur rouge & vermeille, qui s'augmentent dans les jours de redoublement; si l'une ou l'autre de ces qualitez ne se trouvent pas, il ne faut point saigner, parce qu'il n'y a point une trop grande fermen-

tation dans le ſang, & qu'on ne peut pas eſperer la ſortie d'un venin en diſſipant les eſprits avec le ſang.

Quatriémement, la racine de contrayerva, que quelques Autheurs croient ſpecifique quand on en donne demi gros dans l'eau de chardon beniſt, ne doit eſtre conſiderée icy que comme un autre cordial ſudorifique.

Cinquiémement, ſi la ſueur ne vient pas aprés que le malade a pris des ſudorifiques, Etmulere recommande le liniment ſuivant : *Prenez deux onces d'huile d'amandes ameres, ſix gros de vin du Rhin, demi once d'eau de camomille & deux gros de nitre :* Il fait bouillir le tout juſqu'à la conſomption de l'eau, & ordonne de frotter avec cette huile le dos du malade : il prétend que cela tire le venin vers les parties exterieures. Je croi qu'on feroit beaucoup mieux de ſe ſervir d'huile de crapaux ou de ſcorpions.

Sixiémement, *Silvius Deleboë* recommande un meſlange avec le vin, le vinaigre, la myrrhe & le camphre pour appliquer ſur les taches pourprées, principalement ſi elles ſont noires, & qu'elles tendent à la gangrene ; ce qui

ne peut ſans doute produire de mauvais effets; mais dans les gangrenes veritables, il faut recourir à de plus puiſſans remedes. On doit commencer par ſcarifier la partie; enſuite on ſe ſert d'eſprit de vin camphré & d'eau theriacale. Si cependant on craint de trop deſſécher la partie, on meſle des medicamens huileux aux volatils. On ſe ſert, par exemple, d'huiles de crapaux, de ſcorpions, de muſcades, & même des huiles diſtilées de tartre ou de gayac; on peut s'en ſervir ſéparement, ou en meſler pluſieurs enſemble; & on les peut animer avec le ſel ammoniac, ou ſon eſprit, ou l'eſprit volatil d'urine, ſuivant les differentes indications qu'on a.

Entre les cordiaux interieurs, je n'ai point parlé du ſel volatil de vipere de l'Abbé Rouſſeau, parce qu'il n'eſt point different du ſel ammoniac. En effet ce n'eſt que le ſel volatil de viperes, fixé par l'acide du miel dans la fermentation que les chairs de la vipere ont ſouffert avec l'hydromel; ce qu'on peut prouver parce qu'il a perdu ſon odeur & ſa penetration; c'eſt pourquoi il eſt beaucoup au deſſous des ſels volatils ordinaires.

CHAPITRE XXVII.

De la Fiévre de Hongrie.

LA fiévre de Hongrie eſt un mêlange de fiévre maligne ou pourprée, avec une fiévre ardente : Elle vient d'ordinaire dans les camps & armées ; elle a les mêmes ſignes que les fiévres malignes, avec quelques-uns de ceux des fiévres ardentes. On ſe trouve d'abord attaqué d'une douleur trés-violente à l'eſtomac vers le cartilage xiphoïde ; & même on y ſent de la dureté & de la reſiſtance : les malades ſe plaignent d'une douleur de teſte violente ; ils ont une ſoif qu'on ne peut calmer, les yeux étincelans, & tombent d'ordinaire dans un delire aſſez fort : leur pouls eſt mou, grand & frequent ; leur urine rouge. Ils ſe ſentent des laſſitudes dans tout le corps, & le plus ſouvent le pourpre paroiſt. Cette maladie abat extrêmement les forces, & ſe communique dans le même temps à pluſieurs perſonnes: Les malades ont la langue fort noire & fort ſéche, & on ne s'apperçoit pas

Caractéres.

d'une chaleur fort acre dans les parties exterieures. Il survient souvent des flux de ventre salutaires, & des surditez qui ne le sont pas moins, quand même elles sont accompagnées de parotides.

Cette maladie a paru d'abord dans les camps & armées, par la mauvaise nourriture, les vapeurs de la terre, & l'air contagieux ou pourri qui ne manque pas d'arriver lorsque les troupes sont contraintes de séjourner trop longtemps dans un même campement : on a depuis observé des fiévres à peu prés semblables à celles-là, qui se répandent dans le peuple quand il se trouve que les corps sont disposez à avoir des fiévres ardentes, & qu'il s'y mesle de la contagion ou de la malignité : ainsi en joignant les causes qui produisent les fiévres malignes à celles qui produisent les fiévres ardentes, il sera fort aisé d'expliquer tous les accidens qui accompagnent cette maladie ; car la fermentation des liqueurs exaltant les sels acides, les met en mouvement, & fait qu'ils dissoudent le sang ; ainsi il n'est pas étonnant qu'ils causent de fort grandes douleurs de teste, & à l'orifice superieur de l'estomac, avec une soif ex-

Causes externes.

Explication.

cessive. On doit pareillement concevoir que le pouls doit estre plus élevé & plus frequent que dans les fiévres malignes ordinaires, puisque la fermentation du sang est plus grande : c'est par la même raison que les urines sont rouges. Enfin les taches pourprées & les dépôsts sont des suites de la fermentation & de la dissolution des liqueurs.

Prognostic. Quant au prognostic, il est aisé de juger que ceux que nous avons donnez pour les fiévres ardentes & pour les fiévres malignes, doivent icy avoir lieu. On peut seulement ajouter que les flux de ventre & les parotides sont d'ordinaire les seules évacuations qui soulagent puissamment les malades ; car les cours de ventre déchargent l'estomac & les premieres voyes, où l'on doit sans doute soupçonner qu'il y a beaucoup d'impuretez ; & les parotides sont d'ordinaire les seules voyes dont la Nature se sert pour évacuer les humeurs qui se portent à la teste, & qui y fermentent trop, pour des raisons que nous dirons ailleurs. On a remarqué que l'évenement de cette maladie a esté fâcheux à ceux où il est arrivé quelques tubercules au haud du pied. Quand on

les ouvre en les gratant ou autrement ; il se fait des ulceres rongeans où la gangrene se met. Cette maladie a coutume de finir en quatorze ou en vingt jours.

Pour ce qui concerne la guerison de cette maladie, on doit d'abord songer à évacuer les premieres voies, ensuite à moderer la trop grande fermentation du sang ; aprés cela on doit adoucir les levains trop acres, & en procurer, s'il est possible l'évacuation, sans cependant augmenter beaucoup la fermentation du sang. *Guerison.*

On remplit parfaitement ces indications, en se servant dans le commencement des émetiques : Ils procurent la sortie des matieres acres ou acides, qui estoient attachées à l'orifice superieur de l'estomac : on les peut aussi mesler à quelques purgatifs, parce que les flux de ventre sont des évacuations que la Nature semble affecter pour la guerison de cette maladie ; de sorte que le Medecin, qui ne doit estre que l'imitateur de la Nature losqu'elle guerit, ne sçauroit mieux faire que de la suivre pas à pas, en procurant des évacuations semblables à celles qui sont ordinairement salutaires.

Aprés qu'on a vuidé les premieres voyes, on doit calmer les fermentations du ſang ; ce qu'on fait en faiſant des ſaignées copieuſes, mais on ne les doit faire que dans les premiers jours de la maladie, & jamais aprés le quatriéme jour. On doit même faire faire les ſaignées auparavant de donner des émetiques ou des purgatifs, ſi la fermentation eſt grande, ou qu'on craigne quelque diſpoſition inflammatoire dans le ventricule ou d'autres parties du bas ventre ; & ſur tout on ne doit point ſaigner lorſque la Nature pouſſe quelque choſe par le flux de ventre.

On peut & on doit ſe ſervir de lavemens quand il y a quelques matieres dans les boyaux.

Quant aux ptiſannes, elles doivent eſtre rafraî hiſſantes, ſans épaiſſir : On peut ſe ſervir du criſtal mineral ou du nitre antimonié, au poids d'un gros ſur une pinte d'eau ; on y peut ajouter un bâton de regliſſe,

Il eſt trés-dangereux de donner du vin ou des cordiaux trop ſulphureux dans cette maladie, parce qu'ils augmentent conſiderablement la fermentation du ſang ; & quoique les malades demandent

demandent quelquefois le vin avec ardeur, il faut bien prendre garde de leur en accorder, puiſque l'experience a ſouvent montré que leur ſalut dépendoit de n'en point boire.

D'abord on doit ſe ſervir des abſorbans & des précipitans, tels que peuvent eſtre les diaphoretiques antimoniaux, les yeux d'écrevices, les confections d'alkermes ou d'hyacinte, où on peut ajouter les ſirops de coquelico ou de diacode dans les eaux de ſcabieuſe, de bouroche & de buglose. Si on a deſſein de reſiſter davantage à la malignité, on prend un ſcrupule de theriaque, quinze grains de poudre de vipere; on fait diſſoudre le tout avec une once de ſirop de limons, & cinq onces d'eau de reine des prez : On peut auſſi ſe ſervir des acides dans les ptiſannes, lorſque la fermentation ou la diſſolution du ſang ſont forr grandes, mais on doit éviter l'acide du vitriol; à cauſe des parties métalliques dont il eſt chargé, qui entretiennent la fermentation.

Aprés qu'on a paſſé les trois ou quatre premiers jours, on peut un peu davantage pouſſer à la circonference : Par

exemple : *Prenez des semences de citron & de navet de chacune un gros, des yeux d'écrevices, de la corne de cerf préparée & du contrayerva de chacun un gros & demi* : faites six prises du tout, dont on en donnera une de temps en temps en un bouillon, ou dans une décoction de *scordium* aux plus forts.

Lorsque la bouche est fort séche, on prend le suc de *sempervivum*, où on a ajouté le sel ammoniac, ensuite on le distile, & on se lave souvent la bouche avec cette eau.

Lorsque les douleurs de teste sont fort violentes, Craton ordonne d'appliquer la racine de raifort pilée, derriere la teste, aprés qu'on l'a lavée avec le vinaigre.

Si les douleurs d'estomac sont fort grandes, il faut appliquer dessus l'huile de muscade avec la theriaque ; & si malgré tout cela, la douleur continue, on fera bouillir la sauge, le calament & l'origan dans le vin, en ajoutant sur la fin le poivre, le gingembre & le vinaigre theriacal, pour en faire un cataplasme qu'on doit appliquer chaudement sur l'estomac.

Lorsqu'on voit un grand penchant

au delire, on fait quelques ſaignées aux pieds, pourvû que ce ſoit dans les commencemens de la maladie, car dans les autres temps on ſe contente de faire tremper les pieds dans l'eau chaude, d'y appliquer des racines de raiforts pilées, & d'uſer de narcotiques quand les ſymptomes ſont trop preſſans.

Enfin lorſqu'on voit quelque penchant aux affections ſoporeuſes, on purge plus puiſſamment; l'on donne quelques ſels volatils, & on applique les veſſicatoires & quelquefois les ventouſes.

Lorſque les accidens ceſſent, & que la fiévre diminue, il faut le plus promptement qu'on peut, retourner à la purgation qu'on doit faire, avec les remedes qui peuvent détacher les liqueurs viſqueuſes qui ſe rencontrent dans les premieres voyes; c'eſt pourquoi on loue beaucoup l'agaric, la ſemence de carthame, le turbit, & quelques autres remedes qui évacuent beaucoup d'humeurs viſqueuſes & gluantes : Par exemple : *Prenez deux gros de ſené, un gros d'agaric trochiſqué, un ſcrupule de ſel fixe de tartre, une once de manne de Calabre, verſez deſſus un demi ſeptier d'eau bouillante, laiſſez infuſer ſur les*

cendres chaudes environ demie heure; passez par un linge, & dissoudez demie once de diaphœnic: on peut mettre au lieu de diaphœnic, quelque autre electuaire, comme le diacarthame, si on ne craint point de trop échauffer. On pourroit aussi au lieu de manne, se servir de quelque sirop purgatif, comme est celuy de roses pâles.

Aprés la purgation, on conduit le malade peu à peu à la nourriture, aux exercices & à la façon de vivre ordinaire, en le fortifiant toûjours avec quelques aromates, afin de resister à la malignité qui pourroit rester.

On ne doit pas se contenter d'une purgation, il faut trés-souvent les recommencer plusieurs fois, parce qu'il y a dans cette maladie beaucoup d'humeurs acres & grossieres dans le canal intestinal, & dans les parties voisines.

Je ne parle point de la sueur Angloise, & de quelques autres especes de fiévres malignes, parce qu'on les doit seulement considerer comme des accidens particuliers qui arrivent aux fiévres qui sont mêlées de fiévres ardentes & de fiévres malignes. Par exemple, la sueur Angloise est un causus élodes, meslé avec une fiévre maligne, qui est

tive avec une grande douleur de teste, des inquietudes, des battemens de cœur & des sueurs continuelles ; on en fait le même prognostic que de l'espece de fiévre ardente dont il est composé & des fiévres malignes : cependant comme le venin est fort exalté par la fermentation, il tue dans vingt-quatre heures, ou bien le malade en revient.

On juge aisément que toute la guérison doit consister dans l'usage des précipitans & des acides, pourvû qu'on ne les mesle pas ensemble, & qu'il y ait même assez de temps entre chaque potion, pour que l'un ait fait son effet lorsque l'autre commence d'agir ; ce qu'il faut bien observer, sans cela il se feroit un corps salin qui n'auroit aucune des vertus qu'on demande. Cette observation doit servir pour toutes les autres rencontres où l'usage de ces deux sortes de medicamens est necessaire. Il faut ajoûter que le malade doit boire chaudement, ne point se découvrir & ne point dormir dans les commencemens, jusqu'à la fin de sa sueur : même Fracastor croit qu'il est tellement necessaire de conserver la sueur, qu'il ne veut pas que le malade change de

posture pendant qu'il sue, de crainte que la sueur venant à estre supprimée par le changement d'air, ne jette le malade dans des accidens mortels : Quoique cette pratique soit un peu outrée, on ne doit pas croire qu'il faille découvrir le malade pour supprimer la sueur, comme dit un autre Autheur.

CHAPITRE XXVIII.

Des Observations des Fiévres malignes.

PREMIERE OBSERVATION.

Exposition. EN l'année 1694. je fus appellé pour voir Mademoiselle de Troye, âgée de 45. ans ou environ, le 14. Septembre. Je la trouvai avec une petite fiévre qui estoit venue sans frisson ; son pouls estoit peu élevé & trés-égal. Elle ne sentoit ni soif ni chaleur ; elle avoit une petite douleur de teste, & quelques envies de vomir assez legeres. Je lui trouvai le ventre rempli d'humeurs & sans tension. Comme il estoit tard, je me contentai de lui ordonner un lavement. Le 15. je la trouvai avec les mêmes symptomes, mais sans aucun

abatement; elle pouvoit même se lever & marcher. Cela n'empêcha pas, comme je soupçonnois quelque malignité, que je ne luy ordonnasse cinq grains de tartre stibié avec la manne, dans un bouillon : Elle vomit, & se sentit, disoit-elle soulagée. Le 16. je luy fis prendre une petite potion avec l'eau de chardon benist, quelques grains de poudre de vipere, le diaphoretique mineral & le sirop d'œillets. Le 17. je trouvai son ventre trés-rempli, & qu'elle avoit quelques envies de vomir; je lui ordonnai une infusion purgative avec le tartre stibié, & la manne en dissolution. Elle vuida beaucoup de matieres gluantes & bilieuses; & se sentant encore plus forte qu'auparavant, elle crut estre absolument tirée d'affaire; de sorte que le 18. elle me remercia. Je luy dis que je luy conseillois de reprendre le même purgatif, ce qu'elle ne voulut pas faire, se sentant bien, disoit-elle. Le 19. cette santé apparente continua; mais le 20. on me renvoya querir : Je la trouvai dans un abatement universel, rendant ses excremens sans s'en appercevoir, le ventre trés-rempli, sans cependant aucune élevation de

pouls, & toute sa peau estoit marquée de taches de pourpre tirant sur le noir. Je luy fis donner huit grains de tartre stibié, ce qui la fit extrêmement vuider. Elle continua le 21. & le 22. à vuider; pendant ce temps-là elle prenoit quelques cordiaux. Le 23. & le 24. elle commença à se trouver un peu mieux, c'est-à-dire, à avoir quelque sentiment, quoique trés-foible. Le 25. on la repurgea; le 26. le 27. & le 28. on lui donna quelques cordiaux; & enfin, par l'usage alternatif des purgatifs & des cordiaux, elle fut absolument rétablie.

Induction. Cela montre que les maladies qui n'ont aucun signe de malignité dans leur commencement, peuvent aisément prendre ce caractere dans la suite, dans les années où les fiévres malignes sont épidemiques; ainsi lorsqu'on ne s'éloigne point des indications de la maladie en donnant des cordiaux, on le doit faire afin de fortifier le malade contre la malignité qui est répandue dans l'air.

Le pourpre qui parut d'abord avec l'abatement des forces, fut apparemment une suite de la petite fiévre qui avoit

patu dans le commencement ; car il eſt probable qu'elle temua des levains dont le corps de cette malade eſtoit farcy : ainſi cette maladie autoit apparemment eu des ſuites beaucoup plus funeſtes, ſi on n'avoit pas évacué autant qu'on le fit dans les commencemens, & dans l'eſtat de la maladie.

II. OBSERVATION.

JE fus appellé le 4. Juillet 1694. pour voir Monſieur de Palvoiſin l'aîné, rue des Noyers, âgé de 24. ans ou environ. Il y avoit trois jours qu'il eſtoit malade : Cela luy avoit pris par un petit friſſon qui continuoit de temps en temps : Il n'avoit pas le pouls fort élevé ni beaucoup de chaleur, ſon ventre ne paroiſſoit pas fort gonflé ; mais il avoit la langue fort encroûtée, & beaucoup d'envies de vomit. Je luy ordonnai cinq grains de tattre ſtibié, & une once de manne dans quatte onces d'eau de chardon beniſt : Cela le fit vomit & aller à la ſelle. Le lendemain je luy fis prendre une potion avec un ſcrupule de poudre de vipere, demi gros d'yeux

d'écrevices, autant de besouard mineral, & une once de sirop de coquelico dans cinq onces d'eau de la reine des prez. Je luy fis faire une ptisanne avec une racine de scorzonere, le sel nitre & la reglisse. Le 7. je le fis repurger comme la premiere fois : Il vuida encore beaucoup. Le 8. il parut plusieurs taches pourprées & un delire : Je luy ordonnai une potion avec l'eau de chardon benist, la theriaque, la poudre de vipere & les sirops de diacode & de limons par parties égales. Il sua & se sentit soulagé. Ses rêves estoient moins inquiets, & même il sembla un peu s'assoupir. L'on fit réïterer la même potion, en y ajoutant quelques gouttes de laudanum liquide. Le 12. on le repurgea, & la plûpart des accidens estant cessez, on ne laissa pas de luy faire user de cordiaux dans ses bouillons. Dans sa convalescence, il eut une fort grande douleur de dent qu'il se fit arracher par imprudence ou par impatience. Le sang qui couloit de la dent arrachée, devint si abondant, qu'il en répandit environ trois pintes, soit de sang ou de salive teinte de sang; de sorte qu'on m'envoya querir : Nous

nous servîmes inutilement de l'huile de vitriol, du sang de dragon, du colcotar & de tous les astringens. Et enfin il ne fut delivré de cette furieuse hemorragie, qu'en mettant un tampon trés-dur fait de linge, entre ses deux machoires aussi écartées qu'il les pouvoit tenir ; de sorte que la machoire d'embas appliquant continuellement ce tampon à la place de la dent arrachée, en arresta le sang en vingt-quatre heures.

On fera là-dessus telles reflexions qu'on voudra. Les partisans de la saignée diront sans doute, que si on avoit suffisamment saigné le malade, ce desordre ne seroit pas arrivé. Pour moy je pense qu'il est plus raisonnable de croire que l'usage frequent des cordiaux qu'on avoit esté obligé d'employer, ayant rendu son sang plus subtil & plus dissous qu'il ne l'estoit d'ordinaire, luy avoit communiqué assez de fluidité pour causer ce desordre, outre que le ressort des parties est extrêmement affoibli dans ces sortes de maladies : mais si le malade eust attendu quelque temps à se faire tirer la dent, il est certain que le chyle qui auroit esté fait *Inductions.*

d'alimens solides, auroit épaissi suffisamment son sang, & rétabli le ressort naturel & ordinaire des parties.

III. OBSERVATION.

Exposition. LE 12. Septembre 1694. je fus appellé pour voir Monsieur Nupiez âgé de 35. ans ou environ, Secretaire de Monsieur Brisard, Conseiller en la Grande Chambre. Je le trouvai extrêmement abatu, tombant de temps en temps en foiblesse, avec un pouls petit, dur & lent; il avoit de la peine à respirer, quelques envies de vomir, le ventre fort rempli, cependant sans dureté ni tension; c'estoit le second de sa maladie. Je luy fis donner un lavement; & aprés l'avoir rendu, je luy ordonnai une prise de tartre stibié dans son bouillon; il vomit beaucoup & alla à la selle. Le lendemain qui estoit le trois de sa maladie, je luy fis encore reprendre l'émetique avec un purgatif dans quelque eau cordiale; cela luy ouvrit le ventre trés-considerablement; ce qui continua le 4. le 5. le 6. & le 7. mais il estoit dans une si grande foi-

bleſſe qu'il rendoit tout ſous luy, qu'il n'avoit aucun ſentiment, & qu'il paroiſſoit tout hebeté. Pendant ce temps-là nous le fortifiâmes avec les cordiaux, l'eau theriacale, quelques ſels volatils, la poudre de vipere & le diaphoretique mineral dans ſes bouillons. Le pourpre parut le huitiéme, & les ſymptomes diminuerent un peu; nous continuâmes plus doucement les cordiaux, & nous quittâmes les volatils; même comme ſon pouls s'éleva nous nous ſervîmes de quelques aigres dans ſes ptiſannes. Le neuf il devint ſourd; le dix le bas de ſa machoire commença à enfler. Le onze on vit manifeſtement une parotide conſiderable; on y appliqua des cataplaſmes avec l'oignon de lys & l'huile de camomille; on luy tira un peu de ſang à cauſe de l'augmentation de la fermentation. Le douze & le treize on le repurgea. Le quatorze on recommença la purgation; le quinze il parut ſans fiévre; & le ſeize & le dix-ſept tous les ſymptomes diſparurent & même la parotide, ſans que le malade en ait reſſenti aucun accident.

Il ſe peut faire que les acides qu'on *Indication.*

fit prendre au malade pour calmer la fermentation du sang, ayent occasionné le depost dans les parotides en rendant le sang ou la lymphe plus épais que de coûtume.

On ne s'étonnera point de ce que cette tumeur n'ait causé aucun accident en s'évanouïssant ; si l'on prend garde que ces deposts qui viennent aprés l'état des maladies ou sur la fin de l'état, sont plûtost des suites de l'abondance de la matiere que de sa malignité : ainsi Riviere remarque fort bien que dans ces cas-là, il faut vuider les vaisseaux par la saignée & les purgations ; & icy la saignée estoit importante, pour faciliter l'effet des purgatifs : car quand la fermentation du sang est grande, il est bon de diminuer l'abondance du sang avant de purger.

IV. OBSERVATION.

Exposition. JE fus appellé dans le mois de Juin de l'année 1694. pour voir un jeune homme âgé de vingt-six ans ou environ, demeurant chez Monsieur Regnault Procureur au Parlement, ruë

Saint Jean de Beauvais ; il eſtoit au cinquiéme de ſa maladie ; je le trouvai tout couvert de petites puſtules, qui eſtoient ſemblables à la petite verole, & qui en eſtoient effectivement : à la verité elles eſtoient aſſez dures, un peu noi-râtres, parſemées de petites taches de pourpre, & tellement proche les unes des autres qu'elles ne ſembloient faire qu'une croûte : le Medecin qui l'avoit traitté juſqu'alors qualifioit ces accidens d'ébulition de ſang, & ne luy avoit point encore trouvé de fiévre ou tres-peu ; je trouvai ſon pouls lent & tres-enfoncé, la langue encroûtée d'une peau jaune : j'appris du malade qu'il avoit eu beaucoup d'envies de vomir dans les commencemens, mais que cela eſtoit paſſé ; qu'il avoit ſaigné du nez, le troiſiéme jour de ſa maladie. Je dis aux aſſiſtans qu'il eſtoit bien tard pour luy faire des remedes ; que je leur conſeillois de donner ordre aux affaires de la conſcience du malade ; & qu'enfin on luy pouvoit donner un cordial avec la poudre de vipere, le ſirop d'œillets, la theriaque & les eaux de chardon benit & de ſcorzonére ; mais que je ne croyois pas que cela le tirât d'affaire ;

que ſur tout il falloit bien prendre garde qu'il ne fût ſaigné davantage, parce qu'il l'avoit déja eſté quatre fois; qu'il falloit auſſi l'empêcher de prendre du petit lait, & des emulſions qu'on luy avoit fait prendre juſqu'alors. Je me retirai enſuite ; mais le Medecin ordinaire ayant ſçû mon prognoſtic, fit aſſembler quelques-uns de ſes Confréres le ſoir, où l'on conclut que le malade n'eſtoit point en danger; que ſa maladie n'eſtoit qu'une ébulition de ſang; & qu'au lieu de cordiaux, il falloit des rafraichiſſans ; le lendemain le reſaigner : on fit ce qu'ils dirent, & le lendemain demi heure aprés la ſaignée le malade expira.

Reflexion On peut voir par là combien les rafraichiſſans & les ſaignées ſouvent réïterées ſont contraires aux fiévres malignes qui viennent d'humeurs épaiſſes & gluantes, qui ſont dans les premieres voyes & dans le ſang : car à l'exception de la mauvaiſe qualité des grains de la petite verole, ce jeune homme n'avoit aucuns ſignes mortels : il n'avoit pas grande difficulté à reſpirer; il n'avoit point de delire, il n'eſtoit point trop abatu ; & cependant parce qu'on n'évacua

n'évacua point la matiere de la maladie ; & que d'un autre costé l'on appauvrit la masse de son sang des parties spiritueuses qui la pourroient degager, il succomba en peu de temps.

V. OBSERVATION.

AU mois de Juillet 1697. j'ay esté appellé chez Monsieur Heron Conseiller en la Cour des Aydes, pour voir un domestique âgé de vingt-quatre ans ou à peu prés atteint d'une pleuresie. Il avoit une douleur de costé violente, une toux, un crachement de sang & une fiévre assez forte : on luy avoit fait tirer trois poilettes de sang ; le lendemain de sa maladie je le trouvai avec une tres-grande difficulté de respirer, des envies de vomir & une tension douloureuse dans le bas ventre. Je fis reïterer la saignée, j'ordonnai un lavement & une ptisanne avec le cristal mineral & les feuilles de coquelico, & en la retirant du fêu un peu de reglisse. Le troisiéme jour je trouvai son ventre plus mol, sa fiévre un peu moindre ; je luy ordonnai six grains

Exposition.

de tartre ſtibié avec une once de manne dans ſix onces d'eau de chardon benit ; il vuida beaucoup par haut & par bas. Le quatriéme, je crus qu'il ſeroit bon d'ajoûter un peu de canelle en poudre à ſa priſanne, & de luy ordonner le diaphoretique mineral, les yeux d'écrevice avec le ſirop d'œillets dans les eaux cordiales. Le cinq je le repurgeai avec l'émetique mêlé avec un purgatif. Le ſix je luy fis prendre de la fiente de cheval détrempée dans de l'eau mêlée avec du vin ; il ſua beaucoup. Le ſept on vit par tout ſon corps des marques pourprées, quoiqu'auparavant il n'euſt paru aucune marque de malignité ; nous continuames les mêmes cordiaux que devant, excepté qu'on y ajoûta la poudre de vipere. Le neuf nous luy donnâmes une purgation avec un électuaire purgatif dans une infuſion de ſené, où l'on avoit ajoûté le tartre ſtibié. Enfin le onze on le purgea ſans aucune addition d'émetique ; & enſuite par un regime convenable, on le retablit. Pendant ſa douleur de coſté on luy avoit appliqué deſſus les huiles de vers, de laurier, animées de quelques gouttes d'eſprit volatil de

sel ammoniac & d'esprit de vin.

Quoique les maladies aiguës soient hors des saisons des fiévres malignes, & qu'elles ne soient pas accompagnées de grands symptomes, elles ne laissent pas d'avoir quelquefois des signes de malignité, qui ne se découvrent que dans la suite de la maladie : ainsi quand il y a des signes équivoques, on ne doit pas les en croire exemptes ; & principalement lorsque la fiévre ne se découvre pas d'une maniere fort sensible. *Induct.*

La sortie du pourpre de ce malade fut une espece d'évacuation critique, puisque tous les symptomes se calmerent par là.

VI. OBSERVATION.

JE fus appellé le vingt-cinq Juillet 1694. pour voir un jeune Ecolier âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans, demeurant à l'Hostel de Savoye ruë Saint Etienne des Grecs : il estoit d'un temperament atrabilaire ; je luy trouvai une fiévre qui ne paroissoit pas beaucoup, avec des envies de vomir &

quelque saignement de nez ; je commençai à le faire vomir avec quelques grains de tartre stibié ; & je luy ordonnai une prisanne avec un peu de cristal mineral & la racine de scorzonere ; & je luy défendis de prendre autre chose que des bouillons : le lendemain il tomba dans un delire plein de crainte & de tristesse, songeant qu'il estoit damné & que le diable l'emportoit : de sorte qu'il vouloit à tous momens changer de chambre & s'enfuir : cependant sa fiévre n'estoit pas fort augmentée ; nous luy redonnâmes l'émetique mélé à un purgatif. Le trois, le quatre & le cinq, on se contenta de luy donner quelques lavemens, la poudre faite avec parties égales d'yeux d'écrevice, de diaphoretique mineral & de poudre de vipere. On mettoit demi gros de cette poudre dans chaque bouillon qu'il prenoit. Le six la fiévre s'alluma, & le delire parut plus furieux ; on le fit saigner du pied, & l'on luy donna le soir une potion avec le diaphoretique, la poudre de vipere, une once de sirop de diacode dans l'eau de coquelico ; il fut un peu plus tranquille la nuit sui-

vante. Le lendemain je luy fis boire une decoction de laituë, où l'on ajoûtoit quelques testes de pavot blanc avec un peu de sucre. Le huit on le purgea avec la manne & la casse dans le petit lait. Le neuf il se trouva beaucoup mieux; mais son esprit étoit toûjours égaré. Le dix on le repurgea avec le sené, la casse & le sirop de pommes. Le onze on le mit au potage; & tous les soirs il prenoit un grain de *Laudanum* dans la theriaque jusqu'au dix-huit, auquel temps il fut absolument rétabli.

On voit par là qu'on peut & qu'on doit donner des narcotiques dans l'état des maladies sans en attendre la fin. Au reste il n'est pas commun de voir continuer le delire long-temps aprés la cessation de la fiévre & des autres accidens; & quoique le *laudanum* dans ces rencontres soit d'un grand secours, on borneroit bien l'usage de cet excellent remede, si l'on ne s'en servoit que dans ces rencontres. *Indications.*

VII. OBSERVATION.

Exposition. LE vingt-quatre Aoust de la même année, on m'appella dans le même endroit, pour voir un jeune homme âgé de ving-sept à vingt-huit ans: je luy trouvai tres-peu de fiévre; mais de grandes envies de vomir, un frissonnement dans le dos, la teste pesante & chargée; je luy ordonnai six grains de tartre stibié dans l'eau de chardon benit; le lendemain j'appris qu'il avoit beaucoup vomi, & qu'il estoit aussi allé à la selle, je luy fis faire une ptisanne avec la racine de scorzonere & la reglisse, je luy fis prendre quelques petites potions, avec les eaux cordiales, les absorbans, un peu de poudre de vipere & le sirop d'œillets. Le troisiéme jour, je retrouvai les mêmes envies de vomir; je reïterai l'émetique, que je mêlai avec un purgatif. Le quatre on appella d'autres Medecins qui blâmerent ma conduite, qui dirent que le malade n'avoit que le mal que je luy avois fait en l'échauf-

fant ; mais qu'ils rétablitoient bientost les choses dans leur état : ils luy firent tirer du sang du bras & du pied, & user de petit lait & d'eau de poulet émulsionnée. Le cinq ils le crurent sans fiévre, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne luy ordonnassent encore une petite saignée avec le même regime ; & ils luy ordonnerent une purgation avec la casse & le petit lait pour le lendemain, disant qu'il estoit hors d'affaire. Le lendemain ils le trouverent avec un delire accompagné de mouvemens convulsifs : ce qui les empêcha de faire prendre le purgatif. Le huit on me rappella ; je le trouvai extrêmement mal : il venoit d'estre resaigné pour la cinquiéme fois ; je m'apperçus qu'une petite verole commençoit à sortir avec quelques taches pourprées ; je leur dis que si l'on vouloit rappeller les Medecins qui l'avoient traité, je le verrois avec eux ; mais que je ne me voulois pas charger de l'évenement d'une maladie comme celle-là. Les autres Medecins dirent que je ne connoissois rien à cette maladie ; ils le firent resaigner, & continuerent leurs rafraichissans ; enfin le

onze de sa maladie il mourut.

On voit assez que les rafraichissans & les saignées ne pouvoient qu'appauvrir la masse du sang., & la dépoüiller des parties spiritueuses, qui en pouvoient procurer la depuration : de sorte que le malade tout jeune & tout vigoureux qu'il estoit, n'eut pas assez de force pour resister à la maladie, & aux remedes que ces Messieurs luy ordonnerent.

Fin du second Tome.

TABLE
DES MATIERES
contenuës dans ce second volume.

A.

LEs acides & les alkalis corrigent également les sels acres volatils, *pag.* 23
Les acides n'aident point à la fermentation du sang, 29
L'*adiantum* aureum majus, est un bon sudorifique & antipleuretique, 185
Affections soporeuses, leurs caracteres, 136 leurs causes, 137. leur explication, 138. leur prognostic, 140. leur guerison, 142
Affections convulsives, leurs caracteres, prognostic & explication, 146. 147. &c. leur guerison, 149
L'*alun* ne convient point d'ordinaire dans les dysenteries, 234
Application d'animaux sur des parties, 157 & 218
Assodes, est une espece de causus, 48

B.

BAume tranquille ou anodin de l'Abbé Rousseau, pag. 87. sa reformation, *ibid.*

Bain, eſt d'un grand uſage dans les coliques nephretiques, 248. Son uſage dans le commencement des fiévres hetiques, 111
Le *Bellis*, eſt un vulneraire, 101
Boiſſons pour la fiévre lente, 111
Bol purgatif, 282. 389. bols cardiaques & diuretiques, 253. bol febrifuge, 79. bol narcotique, febrifuge & aſtringent, 238
Bubon peſtilentiel & ſes caracteres, 332. Son prognoſtic & ſa gueriſon, 333

C.

CALOMELANOS de Turquet, p. 100
Carus, ſes caracteres ſpecifiques, 157
Cataplaſmes réſolutifs, 169. maturatifs & ſupuratifs, 335
Catarrhe & fiévres catarrhales, leurs caracteres, 117. leurs cauſes, 118. leur prognoſtic, 120. leur gueriſon, 121
Cauſus & ſes differences, 42. ſes caracteres, 43. ſes cauſes & ſon explication, 45. ſon prognoſtic, 47. ſa gueriſon, 51
Cauteres dans les fiévres malignes, 318. dans la catharrale, 129
Charbon peſtilentiel & ſes caracteres, 337. ſon prognoſtic, 338. ſon explication, 339 ſa gueriſon, 341
Cholera morbus & ſes caracteres, 205. ſes cauſes, 206. ſon prognoſtic, 207. ſa gueriſon, 208
Les *Clyſteres* ſont d'un grand uſage dans les fiévres continues, 27. leur compoſition, 19. 51. & 88. clyſteres acres, 143. carminatifs, 245. purgatifs, 246

Coagulation du ſang dans les fiévres malignes & ſes ſignes, 296
Colique veritable & ſes caracteres, 238. Caracteres de la colique nephretique, 239. Caracteres de la colique baſtarde. *Ibid.* leur cauſe, 240. leur explication, 241. leur prognoſtic, 243. leur gueriſon, 244.
Collire contre les yeux ulcerez, 383
Coma vigil, 298. Coma ſoporeux, 136
Cordiaux qu'on doit donner dans les fiévres malignes, 321

D.

DEFINITION des fiévres malignes, 284.
Delire, ſes caracteres, 152. cauſes, 153. ſon prognoſtic, 154. ſa gueriſon, 155.
Diarrhées, leurs differences, 219. leurs caracteres, 220. leurs cauſes, 221. leur explication, *ibid.* leur prognoſtic, 222. leur gueriſon, 224
Diviſion des fiévres ſynoques, 9
Doute touchant les aigres & les alkalis, 23
Dyſenterie, ſes caracteres, 228. ſes differences, 229. ſes cauſes, *ibid.* ſon prognoſtic, 230 ſa gueriſon, 231
Dyſurie & ſes caracteres, 251

E.

EAu d'irondelle de Rondelet, 152
Elegme contre la toux, 381
Elodes eſt une eſpece de cauſus, 49
Emulſion pour les fiévres hetiques, 114

L'*Engourdissement* de la cuisse se trouve dans la colique nephretique, 243
Ephemere, ses caracteres, 2. ses causes, *ibid.* son explication, 3. son prognostic, 5.
Epiale, n'est point une fiévre particuliere, mais un symptome, 77
Erreur de Galien, 16
Esprit antipleuretique de Monsieur Rongeard, 184
Esprits ardens, 324
Esprit de vin diaphoretique, sa description & ses vertus, 325
Esquinancie, ses caracteres, 158. ses causes, 159. son explication, 160. son prognostic, 161. sa guerison, 165
Exposition historique d'une pleuresie, 283. d'une quotidienne continue, 279. d'une fiévre lente, 276. d'une autre pleuresie, 272. d'une hemitrite, 270. d'une autre pleuresie symptomatique, 266. d'une fiévre ardente, 262. d'une synoque putride, 259. d'une éphemere, 257. d'une autre éphemere, 255. d'une fiévre maligne, 414. de taches pourprées, 417. de petite verole, 422. de pleuresie maligne, 425. d'une parotide, 420. d'une melancholie avec fiévre maligne, 427
Extraits de plantes aromatiques, 324

F.

FIEVRES continues, 1. éphemere, 2. synoque, 8. synoque putride, 33. ardentes, 42. quotidiennes, 62. quarte, 67.

Irregulieres ou composées, 71. épiale, *ibid.* Hemitrite, 72. Symptomatiques, 86. Lentes, 94. Hectiques, 104. Catharrales, 117. de lait, 133. Malignes, 284. Pourprées. 390.
Flux de ventre dans la phtisie & dans les fiévres malignes, 305
Flux de ventre. Leurs caracteres differens, 219. Leurs causes. Explication, 221. Leurs prognostics, 222. Leur guerison, 224
Formules de juleps & de ptisannes, 25
Fricodes, est une espece de fiévre ardente. 49

G.

GANGRENE des boyaux, 214
Gangrene qui arrive dans les fiévres malignes, 307
Gargarisme adoucissant dans l'esquinancie, 168. Détersif dans la petite verole, 381. Suppuratif dans l'esquinancie, 168

H.

HECTIQUE, ses caracteres, 140. Ses causes, 106. Son explication, 107. Son prognostic, 108. Sa guerison, 109
Hemorragies qui arrivent avant la sortie de la petite verole, 259
Hoquet, ses differences, 189. Ses causes. Son explication, *ibid.* Son prognostic, 192. Sa guerison, 193

I.

INFLAMMATION du foye. Ses caracteres, 191. Son prognostic, 192. Sa guerison, 195.
Inflammation du ventricule. Ses caracteres, 200. Ses causes, 201. Son prognostic, 202. Sa guerison, *ibid.*
Inflammation de vessie. Ses caracteres, 249. Son prognostic, 251. Sa Guerison, 252
Inflammation des boyaux. Ses caracteres, 212. Ses causes, 213. Son prognostic, 214. Sa guerison, 215
Inflammations internes. Leurs caracteres, 80. Leurs causes, 81. Explication, 82. Leur prognostic, 83. Leur guerison, *ibid.*
Julep alexandrin, 43.
Ipecacuhana dans les dysenteries, 235

L.

LINIMENT pour la pleuresie, 86, 87. pour la langue brûlée, 61
Lypirias, espece de *Causus*, 88

M.

MALIGNITÉ des fiévres. Ce que c'est, & en quoy elle consiste, 284.
Les *Medecins* ne doivent pas recourir à la providence, pour s'exempter d'apporter des raisons physiques, 299
Les *mouvemens* convulsifs menacent d'un grand danger, 303

N.

LES *Narcotiques* sont d'usage dans les fiévres lentes, 114. Dans la phrenesie, 157. Dans les petites veroles. 375. Dans les fiévres continuës, 26. Malignes, 322. Dysenteries, 235

Le *Nitre* sert beaucoup dans les ptisannes, 88. 352. 118. 216. 220.

O.

OBSERVATIONS sur les fiévres continuës & symptomatiques, 255 259. 262. 266. 270. 272. 276. 279. & 283.

Observations sur les fiévres malignes, 414.

L'*Operation* de la bronctomie n'a lieu qu'en un cas, 170

Obstruction des reins & des ureteres, 250

P.

PAROTIDES, ses caracteres, 343. Explication & prognostic, 344. Guerison, 345

Passion iliaque. Ses caracteres, 211. Ses causes, 213. Son prognostic, 214. Sa guerison, 215.

Peripneumonie, Ses caracteres, 171. Sa distinction d'avec la pleuresie, *ibid.* Ses causes, 175. Son prognostic, 176. Sa guerison, 179.

Phrenesie, 152. Ses caracteres, 153. Son ex-

plication, *ibid.* Son prognostic, 154. Sa guerison, 155.
Pleuresie. Ses caracteres, 170. Son explication, 173. Son prognostic, 179. Sa guerison, *ibid.*
Potion emetique, 311
Potion cardiaque, 320
Potion cardiaque avec les aigres, 322
Autres potions, 323
Potion emetique & cardiaque, 334
Potions cardiaques & astringentes, 227. 228.
Potions emetiques, cardiaques & purgatives, 233
Potions absorbantes & resolutives, 217
Potions adoucissantes & fortifiantes, 210
Potions cardiaques & diaphoretiques, 204
Potions cardiaques & narcotiques, 195. 196
Potions antipleuretiques, 183. 185
Potions contre la toux, 186
Potions purgatives, 187. 156. 31
Potions narcotiques & cephaliques, 157
Potion cephalique & volatile, 150
Potion cephalique, 185
Potions avec des sulphureux & des acides, 58. 28.
Poudre digestive & absorbante, 264
Poudre purgative, 300
Poudre absorbante, 226
Poudre de crapaux, calcinez en noirceur, 253.
Poudre de Joël, 372
Précaution utile dans l'ordre des saignées & des cordiaux, 27

Présages

Préfages de la rougeole & petite verole, 347. Des fiévres malignes ou pestilentielles, 301

Préservation de la petite verole, 365. Des fiévres malignes, 307.

Ptisannes pour les fiévres continuës, 18. Dans la fiévre ardente, 52. Dans les symptomatiques, 88. Dans les fiévres lentes, 112. Ptisanne pectorales, 122. 128. 129.

Q.

QUINQUINA sert dans les dysenteries periodiques, 238. Dans les fiévres continuës, dans les irregulieres, 79

R.

REGIME dans les fiévres continuës, 36. Dans les convalescens, 31. Dans les exanthemes, 368

Rougeole, voyez, avec petite verole.

S.

SAIGNE'E est utile dans la petite verole avant l'eruption, quand il y a des indications, 368. Elle convient souvent dans les synoques, 19. Toûjours dans le *Causus*, 53. Dans le commencement des symptomatiques, 84. 89

Signes de coagulation, 296. De dissolution, 297. Mixtes. 298

Salivation sur la fin des petites veroles, 365

Suppression d'urine. Ses causes, 249. Son explication, 250. Prognostic, 251. Guerison, 252

T.

TACHES pourprées. Leurs caracteres, 391. Leurs causes, 394. Leur explication, *Ibid.* Leur prognostic, 397. Leur Guerison, 400.
Trochisques de Gordon, 382

V.

PETITES *veroles*. Leurs caracteres 350. Leurs causes, 352. Leur explication, 353. Prognostic, 357. Guerison, 367
Ulceres sur la langue dans les fiévres malignes, 229
Urines sanglantes dans les petites veroles, 361
Urines chargées demandent la purgation dans les fiévres putrides, 41
Vomissement dans les pleuresies, 178
Vomissement. Ses caracteres, 197. Ses causes, 193. Prognostic & guerison, 202

Fin de la Table des Matieres du second Tome.

